


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
17 G
13

DIVERSITEZ CURIEUSES



EN

PLUSIEURS LETTRES;

Augmentées d'une Lettre pour servir de Response aux Sieurs GACON *& de* L'HOMME.

TOME PREMIER.

Suivant la Copie de Paris.

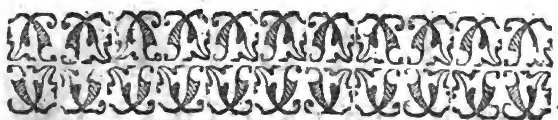




A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.

M. DC. XCIX.



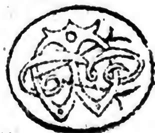


AVERTISSEMENT.



ON apprendra par la lecture de la premiere de ces Lettres, dans quel esprit toutes les autres sont écrites. On ne nomme point la Personne à qui elles sont adressées ; parce que l'Auteur ne l'a pas jugé à propos pour plusieurs raisons qu'il ne peut rapporter icy ; c'est pourquoy il prie instamment le Public de l'en dispenser, & de se contenter de l'agreable varieté qu'il trouvera dans ces Lettres, & qui a tant fait plaisir à tous ceux qui les ont leuë, avant qu'elles fussent imprimées.

On a oublié de mettre pour datte de la premiere, *De Paris ce 1. Janvier.* 1696. les autres ont esté écrites successivement & du même lieu.



TABLE

DES PRINCIPALES
Matieres contenuës dans cette onziéme Partie.

Bam-

Ele-

Om-

DIVER-



DIVERSITEZ CURIEUSES, EN PLUSIEURS LETTRES.



LETTRE I.

MONSIEUR,

Je commence aujourd'huy le commerce de belles Lettres, qu vous voulez que j'aïe avec vous. Je vous rendray compte, puisque vous le souhaittez ainsi, de tout ce que j'apprendray de nouveau, & que je croiray qui pourra vous faire plaisir. Vous me marquez de-

ſirer de moy que mes Lettres ſoient comme une continuation des Diverſitez, dont j'ay donné dix Parties au Public: vous aurez ſatisfaction là-deſſus; & ainſi je vous écriray ſans façon, ſans complimens, & ſans garder d'autre ordre que celuy qui pourra ſubſiſter avec les differentes matieres qui ſe preſenteront ſucceſſivement à mon eſprit, & qui conviendront à voſtre loüable curioſité. Enfin, je ne négligeray & ne laiſſeray rien échaper de tout ce que j'auray appris de plus curieux dans mes Lectures particulieres, dans les Aſſemblées où je me ſeray trouvé, ou dans les Converſations auſquelles j'auray eu quelque part.

Ne doutez pas que je n'apporte auſſi tous mes ſoins, & que je n'emploïe d'exactes recherches, pour trouver & vous envoïer les Memoires que vous me demandez ſur l'Hiſtoire generale des Spectacles, que vous m'apprenez avoir deſſein de donner un jour au public. Je m'inſtruiray autant qu'il me ſera poſſible de ce qui regarde toutes les differentes ſortes de Spectacles, qui ont eſté en uſage dans le monde, comme de la Comedie, de la Tragedie, de l'Opera, des

des Jeux publics, des Fêtes de Divertissement, des Pompes, des Tournois, des Triomphes, &c. & vous feray part de tout ce que j'apprendray, non-seulement sur ces differentes matieres; mais encore de tout ce que je sçauray de plus singulier touchant les Auteurs, les Acteurs & Actrices, les Décorations, & les Décorateurs, les Machines & les Machinistes, & les personnes de l'un & de l'autre sexe, qui ont fait & qui font actuellement profession de la Musique, de la Danse, & de joüer des Instrumens, ou qui, sans en faire profession, ont excellé ou excellent à present dans ces Arts: vous trouverez aussi dans mes Lettres les Regles du Theatre, des Critiques, & les plus beaux endroits des pieces qui s'y representent, avec ce que j'auray appris de plus fort pour & contre les Spectacles. J'espere que je contribuëray par une si agreable diversité aux heures de recreation, que je vous exhorte de prendre tous les jours dans la solitude, où vous vous estes retiré, pour joüir du repos, qu'il est si difficile de trouver au milieu des embarras & des mouvemens du grand Monde, où vostre profession & l'estat de vos affaires vous

avoient placez. *At veniamus ad propositum.*

Vous me demandez en ces termes avec Boëce, qui fut le premier qui chercha l'or & les pierreries dans les abysmes & dans les entrailles de la terre.

Consol. Phil. l. 2.

Hei quis primus fuit ille,
Auri qui pondera tecti,
Gemmasque latere volentes
Pretiosa pericula fodit?

Permettez que je vous fasse la même demande en Vers François; car je n'ay point de réponse à vous faire là dessus.

Las! qui fut le premier, qui creusa des abysmes,
Pour y trouver de l'or, grand sujet de nos crimes?
Qui chercha le premier ces dangers precieux,
Qui se cachant sous l'eau, se cachoient à nos yeux?

Je ne seray pas si sterile en réponse sur la *Steganographie*, dont vous me demandez quelque connoissance; voicy ce que j'en sçay.

L'Abbé

L'Abbé Trithemе est le prémier qui ait parlé de la *Steganographie*, ou Ecriture secrete dans ses Lettres à Arnold Bostius Religieux de Gand ; & qui s'y soit vanté de pouvoir découvrir ses pensées à son amy, qui sçaura son secret, dit-il, fût-il éloigné de luy de cent mille lieuës, fût-il trois mille lieuës en terre, & cela toutes les fois qu'il le voudra, sans peine, sans risque, sans paroles, sans lettres, sans signes, sans messagers : il a protesté plusieurs fois que ce secret estoit entierement naturel ; qu'il n'y entroit aucune superstition, ni aucune aide d'esprits : il en prend Dieu à témoin, & Jesus-Christ son Fils unique. Cependant cela n'a pas empêché que Bellarmin dans son Traité des Ecrivains Ecclesiastiques, & plusieurs autres avec lui ne l'ayent accusé de magie, & n'ayent dit mesme qu'il en estoit demeuré d'accord. Trithemе n'a pas achevé l'Ouvrage qu'il avoit médité sur ce sujet, il n'en a donné que quelques Commentaires ; encore les a-t-il écrits d'une maniere fort obscure, en y meslant des conjurations & des noms terribles de demons, qui luy ont attiré avec quelque vraisemblance ce reproche de Magicien ;

 d'autres

d'autres l'ont crû exempt de ce crime, & dans la pensée que ce secret estoit purement naturel, ils l'ont recherché avec soin, & se sont imaginé l'avoir trouvé. M. Heidel, qui fit imprimer un Livre sur ce sujet en 1676. se persuada avoir fait le premier cette découverte; mais le Duc de Brunswik & de Lunebourg, sous le nom de *Gustavus Selenus*, avoit déja traité cette matiere en 1624. Schwenderus, autrefois Professeur d'Altdorf, propose dans sa *Steganographie augmentée*, le secret en cette maniere. *Manlius* prend la résolution de s'éloigner de cent ou de mille lieuës: il convient avec *Lucius* (il faut remarquer que *Manlius* & *Lucius* sont les noms des deux hommes supposez, qui veulent s'écrire) de luy faire sçavoir pendant son absence ces choses. 1°. Je me porte bien. 2°. Je suis dangereusement malade. 3°. Vien promptement nous trouver. 4°. Un de tes amis est mort, & autres choses semblables. Pour cela *Manlius*, avant que de partir, se fait une playe au bras, dans quelque endroit des chairs, pour ne pas sentir une trop grande douleur; & aprés en avoir bien osté tout le sang, il fait seicher

cette

cette playe. Ensuite *Lucius* se coupe un peu le doigt, & fait couler deux ou trois gouttes de son sang dans la playe de *Manlius*, que celuy-cy renferme soigneusement avec une emplâtre. *Manlius* fait la même chose à *Lucius*; de maniere qu'ils gardent & emportent le sang de l'un de l'autre. On prétend que d'abord que l'un pique avec une aiguille sa cicatrice, l'autre le sent par sympatie aussi-tost, en quelque lieu du monde qu'il soit; & ainsi *Manlius* n'a qu'à dire à *Lucius* qui va faire un voyage: d'abord que tu seras éloigné de moy, & que tu sentiras quelque piqueure dans ta cicatrice, ce sera une marque des quatre choses dont nous sommes convenus. Lors, par exemple, que je me piqueray une fois, cela signifiera que je me porte bien. Lorsque je piqueray deux fois, cela voudra dire, que je suis dangereusement malade; trois piqueures signifieront, vien promptement nous trouver; quatre t'avertiront qu'un de tes amis est mort; & afin que je sois assûré que tu m'entens, aprés que tu auras senti les piqueures, ne manque pas de piquer aussi toy-mesme ta cicatrice. On peut par ce moyen se donner avis

 quel-

quelque éloigné qu'on soit, de mille autres choses. Schwenderus ajouste que, quelque beau que soit ce secret, il ne laisse pas d'avoir ses incommoditez, & qu'il est tres-dangereux; parce que si la playe de l'un de ces hommes s'enflamme, & luy cause des douleurs, l'autre les sentira tres-vivement; que même si l'un mouroit, le bras de l'autre courroit risque de se pourrir; ce qu'il prouve par l'exemple de ces Chirurgiens d'Italie qui refont des nez avec la chair du bras. Un homme fort riche ayant perdu son nez par un accident, & ne voulant pas le raccommoder avec la chair de son propre bras, engagea un pauvre moiennant de l'argent à lui prêter le sien : le Chirurgien ouvre le bras du pauvre, met dans cette ouverture la place du nez du riche, qui se reforma peu à peu de la chair du pauvre, & enfin se trouva tout entier. Mais peu de temps aprés, le pauvre étant mort, le nez du riche se corrompit, & tomba entierement. M. Wagenseil trouve de grandes difficultez dans le secret de M. Schvvenderus : je vous chercheray ses six Dissertations, il y en a une sur cette matiere. Son Livre est intitulé, *Joh. Christophori Wagen-*

wagenseilii Doct. & in Acad. Altdorf. Profess. Exercitationes sex varii argumenti.

C'est le Sieur de Benserade, & non pas le Sieur de la Fontaine, qui a fait un Rondeau sur le caractere de la veritable Grandeur. Le sujet du Rondeau est pris de Lycaon Tyran, comme vous sçavez, si cruel, que Jupiter le changea en Loup, aprés avoir foudroyé sa maison & détruit son Royaume. Voicy ce Rondeau.

RONDEAU.

Pour estre grand, comme estoit Lycaon,
Il ne faut rien que l'odieux renom
D'estre ennemy des choses legitimes,
Empoisonné de méchantes maximes,
Et d'estre moins un homme qu'un demon.

Il prit d'un Loup la figure & le ton,
Et sans jamais esperer de pardon,
N'en fut pas moins abaissé par ses crimes,
Pour estre grand.

Il vit perir son regne & sa maison,
L'éclat du foudre alla jusqu'à son nom,

Luy qui des monts frapant les hautes cimes,
N'épargne point les criminels sublimes.
Il faut qu'un Roy soit juste, sage & bon,
Pour estre grand.

L. 2. c. 20. J'ay trouvé dans la Rhetorique d'Aristote à quelle occasion Stesichore rapporta la Fable du Cheval & de l'Homme, & Esope celle du Renard & des Mouches ; vous les allez lire traduites assez fidellement du Grec de ce grand Homme. Les voicy.

Stesichore voyant que les Himeriens non seulement avoient élû Phalaris pour leur General avec plein pouvoir, mais encore qu'ils étoient tout prests de luy donner des Gardes pour sa personne; aprés leur avoir remontré la faute qu'ils faisoient, il ajousta cette Fable.

Autrefois, dit-il, le Cheval estoit maistre d'un pré qu'il possedoit luy seul ; mais le Cerf y estant un jour entré, & y gastant tout le foin, le Cheval voulant s'en venger, vint trouver l'Homme, & luy demanda s'il n'y auroit pas moyen, se joignant ensemble, de punir le Cerf de sa malice. L'Homme luy répondit que

que cela se pouvoit, pourvû que de sa part il voulût faire ce qu'il luy diroit, qui estoit de recevoir un mords, & de permettre qu'il montast sur luy un arc à la main & des fléches pour tirer. Le Cheval ayant accepté la condition, & l'Homme estant monté dessus, il arriva qu'au lieu de punir le Cerf, le Cheval fut assujetti, & contraint depuis de servir l'homme. Messieurs, dit Stesichore, " adressant sa parole aux Himeriens, pre- " nez garde qu'en voulant vous vanger " de vos ennemis, il ne vous en prenne " comme au Cheval. Vous avez déja un " mords, ayant élû un General avec plein " pouvoir ; sçachez que si avec tout cela " vous venez encore à luy donner des " Gardes, & à luy permettre de monter " sur vous, c'est fait absolument de vostre " liberté, & qu'il faudra que vous re- " connoissiez Phalaris pour vostre Mai- " stre. "

Esope estant à Samos, où il avoit à défendre un des premiers Magistrats de l'Isle qu'on vouloit condamner à mort pour ses concussions, se servir de cette Fable. Un Renard, dit-il, traversant une riviere, tomba dans une fosse, de laquelle ne se pouvant tirer, il y de-

meura fort long-tems, en souffrât beaucoup de certaines mouches fâcheuses qui le piquoient de tous côtez. Un Herisson qui passoit par là, le voyant en cet estat, en fut touché ; & le voulant soulager, luy demanda s'il ne seroit pas bien-aise qu'il chassast ces mouches qui l'incommodoient, le Renard le remercia de sa bonne volonté ; & ne voulut en aucune façon qu'il le touchât. Le Herisson estonné s'enquit de la raison qui le portoit à ce refus : c'est, dit le Renard, que ces mouches sont déja saoules, & ne me piquent presque plus ; car si tu les chassois, il en viendroit d'autres affamées qui acheveroient de tirer le peu de sang qui me reste. Messieurs de
» Samos, adjousta Esope, ce que je viens de
» dire du Renard, se peut dire de vous au-
» jourd'huy ; cet homme que vous vou-
» lez condamner, tout coupable qu'il est,
» ne vous fait à present plus gueres de
» tort, parce qu'il est riche & comblé de
» biens ; si vous le faites mourir, il en vien-
» dra d'autres à sa place qui seront pauvres
» & qui, pour s'enrichir, acheveront par
» leurs larcins d'épuiser vostre Epargne.

Adieu, en voila assez pour aujourd'huy. Vous aurez pourtant encore cette

belle Sentence que je viens de lire dans Juvenal. La Vertu, dit-il, est l'unique " voye, par laquelle nous pouvons arri- " ver au veritable bonheur de la vie. "

Semita certè
Tranquillæ per Virtutem patet unica vitæ.

Je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres humbe & tres obeißant serviteur, B.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Vous ne ferez jamais bien vos affaires, si vous ne sçavez pas amorcer les hommes, dit une espece de Chevalier d'industrie chez Terence: *numquam res facies; abi, nescis inescare homines.* Comment les amorce-t-on? par la complaisance, c'est une grande marque de sagesse & de prudence, que de sçavoir se

ſe compoſer de telle ſorte, qu'on s'accommode à tant de differens caractères qui ſe trouvent dans le monde.

Pectoribus mores tot ſunt, quot in orbe figuræ;
Ovid. art. am. l. 1. *Qui ſapit, inumeris moribus aptus erit.*

Que la profeſſion de complaiſant eſt d'un grand revenu dans le commerce de la vie civile! L'uſage que vous avez du monde vous en a plus appris là deſſus, que toutes les reflexions que je pourrois faire. Parlons d'autre choſe.

Vous me mandez que vous ne voulez pas croire que M. Duperron voyant un jour à Bagnolet des Cannes qui ſe battoient dans un vivier, ait dit que c'étoit la bataille de Cannes: vous en croirez tout ce qu'il vous plairra; mais il eſt ſûr qu'on lui attribuë cette méchante plaiſanterie dans le *Perronniana* p. 39. Les grands Hommes ne ſont pas toûjours élevez à perte-de vûë, ils deſcendent quelquefois fort bas pour ſe faire plaiſir.

On me vient de dire que quelqu'un s'étonnant de ce que Scaramouche portoit lui-même en ſa maiſon de la marée qu'il venoit d'achetter: *C'eſt pour moi*, dit-il,

dit-il, *que je la porte.* Antisthenes a dit ce bon mot avant Scaramouche (car il y avoit du comique quelquefois dans nos anciens Philosophes) pour montrer qu'il n'est jamais honteux de se servir soi-même.

Je ne puis, quelques efforts que je fasse faire à ma memoire, me ressouvenir comment s'appelloit le Partisan qui mourut aprés s'être fait tailler, & pour qui on fit cette Epitaphe.

Cy gît qui fuyoit le repos,
Qui fut nourri dés la mammelle
De tributs, tailles, & impôts,
De subsides & de gabelle;
Qui mêloit dans ses alimens
Du jus de dédommagemens,
De l'essence du sol pour livre:
Passant, songe a te mieux nourrir;
Car si la taille l'a fait vivre,
La taille aussi l'a fait mourir.

J'ay entendu le Capucin qui prêche en Italien, il a beaucoup d'auditeurs. Le jour que je l'entendis, il montra que le Dieu des Chrêtiens est un Dieu jaloux; il convient fort, comme vous sçavez, à un Italien de parler de la jalousie. 28. Mars 1696.

„ sie. Pourquoi, dit-il, les Romains a-
„ voient-ils toutes sortes de Dieux dans
„ leur Pantheum, sans avoir celui des
„ Juifs? c'est, répond-il, que le Dieu des
„ Juifs est un Dieu jaloux, qui veut tout
„ ou rien: si vous recevez la Déesse Ve-
„ nus dans vôtre cœur par l'impudicité,
„ le Dieu Bacchus par la crapule, &c. ne
„ pensez pas que le vrai Dieu veuille re-
„ ster dans ce même cœur. Il veut tout
„ ou rien. Ce Pere a beaucoup de feu,
des expressions vives, & un geste fort pathetique. Ses Sermons réjouïssent autant qu'ils instruisent.

Il est tres-sûr que j'ai lû, mais je ne me ressouviens pas où, que Tibere fit mourir un Ouvrier, qui avoit trouvé l'art de rendre le Verre dur, pliable, & malleable, parce qu'on l'eust estimé plus que l'or & l'argent.

Nôtre bon homme V. B. F. saignant beaucoup du nez, il y a quelques jours, prétendit arrêter cet hemoragie, en écrivant de son sang sur son front ces deux mots, *Consummatum est;* mais parce que ce remede superstitieux ne produisoit rien, on se moqua tant de lui, que la colere où il se mit, arrêta le sang, & le guerit. Dites, je vous prie, cette nouvel-

nouvelle à Mademoiselle Q. R. T. pour aider à la tirer de ses superstitions, dites-lui, qu'il est vrai que, quand on est treize à table, un des treize meurt dans l'année, parce que dans quelque temps qu'on meure, on meurt toûjours dans l'année.

Je sçai bien que les larmes ont beaucoup de pouvoir sur la colere: *Flendo diffundimus iram*; mais il y a une certaine colere juste & sainte, qui doit tenir bon contre de certaines larmes, c'est-à-dire, contre ces larmes qui ne partent pas d'un cœur veritablement affligé & converti; c'est à l'occasion de ce qui s'est passé entre vous & le jeune homme ** que je vous parle ainsi, pour servir à vôtre justification. Ovid. Epist.

Je vous envoyerai incessamment la nouvelle Traductiou de la Vie de *D. Guzman d'Alfarache*; vous y verrez un gueux moralisant beaucoup.

Conseillez, croyez-moi, à Madame K. R. T. de ne point mettre d'autre Sentence dans son cabinet que celle-cy, qui a été dictée par le Saint Esprit: *C'est haïr son fils que de ne le pas châtier quand il le merite, Qui parcit virga odit filium suum*; & sur tout de la Prov. 13.

met-

mettre en pratique, elle en aura plus de repos, & son fils plus de docilité.

C'est Phedre qui a dit que les querelles des Grands font souffrir les petits : *humiles laborant, ubi potentes dissident* : mandez-moi, je vous prie, pourquoi vous avez souhaité sçavoir de qui est cette pensée.

Il y a une circonstance de la famine du Siege de la Rochelle, qui m'a fait autant d'horreur que quelques-unes de celles du Siege de Jerusalem ; c'est celle-cy : un homme se fit tirer de son sang pendant huit jours, & le faisoit fricasser pour en nourrir son enfant. C'est M. Depontis qui me l'apprend. *L. 7. p. 465.*

L'action de charité que Monsieur vôtre frere a mis en pratique dans la derniere Campagne, & dont vous m'avez fait le recit, a été mise en usage avant lui par un des plus grands Capitaines dont on nous ait laissé l'Histoire ; c'est par Cesar. Ce grand Homme étant en campagne, fut un jour contraint par le mauvais temps de chercher de l'abri dans la maison d'un païsan ; & comme il n'y eut trouvé qu'une tres-petite chambre qu'il voyoit qu'on lui destinoit ; il se tourna vers ses courtisans, & leur dit ;

S'il

S'il faut ceder les lieux les plus honorables aux plus grands Seign., il faut ceder les plus commodes aux malades; aprés avoir dit ces paroles, il se mit sous une avance qui étoit au-devant de la porte, & y passa la nuit, laissant la chambre à ceux qui étant malades, en avoient plus de besoin que lui.

On s'est trompé, ou on a voulu vous tromper, quand on vous a assûré que les 5. Vers suivans étoient de Mademoiselle D. G. E. on les attribuë à M. de la Fontaine, je les viens de lire dans ses Oeuvres posthumes.

Soulagez mon tourment, disois je à ma cruelle,
Ma mort vous feroit perdre un amant si fidele,
Qu'il n'en est point de tel dans l'empire amoureux.
Il le faut donc garder, me répondit la belle,
Je vous perdrois plûtôt en vous rendant heureux.

Si vous voulez une Epitaphe de cet Auteur, en voici une qu'il s'est faite lui-même, & que l'on trouve sur la fin de ce Livre.

Jean

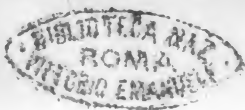
Jean s'en alla comme il étoit venu
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors, chose peu necessaire:
Quant à son temps, bien le sçut dépenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

N'est-il pas vrai que vous reconnoissez le Sieur de la Fontaine dans ce style ?

Vôtre ami (N) peut-il pousser plus loin le zele qu'il a pour la vertu, que d'être content de perdre la réputation, d'homme de bien, pour en conserver la conscience? Ce zele n'est gueres à la mode, à present que l'hypocrisie est fort en usage.

La Vie d'Adam dont vous me demandez des nouvelles est traduite de l'Italien de Loredano par le Chevalier de Mailly, & se vend chez le Sieur Coûterot rue S. Jacques, au bon Pasteur. Il y a bien de l'imagination Italienne dans ce Livre, „ en voici des exemples. La terre, dit-il, „ dont Dieu se servit pour faire Adam, „ étoit rouge, ou plûtôt elle devint rou„ge dés qu'il la toucha, par le respect „ qu'elle portoit à son Maître. Dieu ne laissa

laissa pas Adam dans le lieu de sa naiss-
sance le Champ Damascene, mais le
transporta dans le Paradis Terrestre,
peut-être afin qu'il fût plus exactement
obeï de tout ce qui étoit dans le Paradis
Terrestre; car nous manquons pour
l'ordinaire à nôtre devoir, & à nôtre
obeïssance, lors que nous connoissons
trop l'origine de ceux à qui nous som-
mes obligez de les rendre; & de vrai,
qui auroit voulu se soûmettre à un hom- *p.* 183.
me, qui venoit d'être formé du plus vil
limon de la terre? Eve quitta Adam *p.* 644.
pour aller voir le fruit deffendu: plus
une femme s'éloigne de son mari, plus
elle s'approche de sa perte. Adam se
couvrit de feüilles; c'est peut-être que *p.* 102.
se voyant nud, il voulut par une envie
basse & ridicule dépoüiller même les ar-
bres du Paradis. Il se couvrit de feüil-
les de figuier, parce que cet arbre étant
de la nature du laurier, qui preserve de
la foudre, il crût peut-être par là se
mettre à couvert des foudres de l'indi-
gnation divine; ou bien se flattant dans
son malheur, il osa se persuader de
pouvoir fléchir la colere de Dieu, en
se couvrant des feüilles d'un arbre, dont
la racine a, dit-on, la force de rompre le
mar-



LETTRE III.

MONSIEUR,

Vous avez, ce me semble, le *Paris ancien & nouveau* de M. le Maire; vous y trouverez dans le second Tome l'Origine, selon lui, de la Comedie en France; mais afin de vous exempter de la peine de faire cette lecture, je vais vous mettre ici ce qu'il en dit. „ Les devots Co„ mediens vinrent à Paris du commen„ cement du quatorziéme siecle; ce fut „ le Cardinal le Moine, Fondateur du „ College qui porte son Nom, qui a„ chetta l'Hôtel de Bourgogne, & le „ leur donna, à condition qu'ils ne re„ presenteroient jamais que des pieces „ precieuses. J'ai vû quelques-unes de ces pieces, il y en a de si impertinentes & de si ridicules, qu'elles approchent de l'impieté.

Monsieur N. C. vous donnera de ma part les Caracteres de M. de la Bruyere avec ce qu'on appelle *leur clef*; j'y ay joint la Comedie du Grondeur; cette

Comedie

Comedie est une des meilleures petites pieces qu'on ait fait depuis Moliere. Le caractere du Grondeur y est admirablement bien soustenu, depuis le commencement jusqu'à la fin : tout y contribuë à faire paroistre sa mauvaise humeur; & plus il montre de chagrin, plus il donne envie de rire : le Sieur de la Toriliere ne contribuë pas peu à faire bien valoir cette Piece. Le Sieur Guerin, qui depuis la mort de Raisin, jouë le Rolle du Grondeur, s'en acquitte aussi avec bien du succés.

Quand un Auteur de Piece de Theatre a trouvé le moyen de toucher & de plaire, il a droit d'esperer un favorable succez.

Le secret est d'abord de plaire & de toucher: Art. Poët.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Voila la premiere & la principale regle : toutes les autres sont vaines & inutiles, si on n'a pas observé celle-là. Appuyez, croyez moy, beaucoup sur cette regle dans vôtre Histoire des Spectacles,& moralisez un peu sur une pensée de Ciceron que voicy.

LETTRE III.

MONSIEUR,

Vous avez, ce me semble, le *Paris ancien & nouveau* de M. le Maire; vous y trouverez dans le second Tome l'Origine, selon lui, de la Comedie en France; mais afin de vous exempter de la peine de faire cette lecture, je vais vous mettre ici ce qu'il en dit. Les devots Co-„ mediens vinrent à Paris du commen-„ cement du quatorziéme siecle; ce fut „ le Cardinal le Moine, Fondateur du „ College qui porte son Nom, qui a-„ chetta l'Hôtel de Bourgogne, & le „ leur donna, à condition qu'ils ne re-„ presenteroient jamais que des pieces „ precieuses. J'ai vû quelques-unes de ces pieces, il y en a de si impertinentes & de si ridicules, qu'elles approchent de l'impieté.

Monsieur N. C. vous donnera de ma part les Caracteres de M. de la Bruyere avec ce qu'on appelle *leur clef;* j'y ay joint la Comedie du Grondeur; cette Comedie

Comedie est une des meilleures petites pieces qu'on ait fait depuis Moliere. Le caractere du Grondeur y est admirablement bien soustenu, depuis le commencement jusqu'à la fin : tout y contribuë à faire paroistre sa mauvaise humeur; & plus il montre de chagrin, plus il donne envie de rire : le Sieur de la Toriliere ne contribuë pas peu à faire bien valoir cette Piece. Le Sieur Guerin, qui depuis la mort de Raisin, jouë le Rolle du Grondeur, s'en acquitte aussi avec bien du succés.

Quand un Auteur de Piece de Theatre a trouvé le moyen de toucher & de plaire, il a droit d'esperer un favorable succez.

Le secret est d'abord de plaire & de toucher: *Art. Poët.*
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Voila la premiere & la principale regle : toutes les autres sont vaines & inutiles, si on n'a pas observé celle-là. Appuyez, croyez moy, beaucoup sur cette regle dans vôtre Histoire des Spectacles, & moralisez un peu sur une pensée de Ciceron que voicy.

Jean s'en alla comme il étoit venu
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors, chose peu necessaire:
Quant à son temps, bien le sçut dépenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

N'est-il pas vrai que vous reconnoissez le Sieur de la Fontaine dans ce style?

Vôtre ami (N) peut-il pousser plus loin le zele qu'il a pour la vertu, que d'être content de perdre la réputation d'homme de bien, pour en conserver la conscience? Ce zele n'est gueres à la mode, à present que l'hypocrisie est fort en usage.

La Vie d'Adam dont vous me demandez des nouvelles est traduite de l'Italien de Loredano par le Chevalier de Mailly, & se vend chez le Sieur Coûterot ruë S. Jacques, au bon Pasteur. Il y a bien de l'imagination Italienne dans ce Livre, „ en voici des exemples. La terre, dit-il, „ dont Dieu se servit pour faire Adam, „ étoit rouge, ou plûtôt elle devint rou„ge dés qu'il la toucha, par le respect „ qu'elle portoit à son Maître. Dieu ne laissa

laissa pas Adam dans le lieu de sa naissance le Champ Damascene, mais le transporta dans le Paradis Terrestre, peut-être afin qu'il fût plus exactement obeï de tout ce qui étoit dans le Paradis Terrestre; car nous manquons pour l'ordinaire à nôtre devoir, & à nôtre obéïssance, lors que nous connoissons trop l'origine de ceux à qui nous sommes obligez de les rendre; & de vrai, qui auroit voulu se soûmettre à un homme, qui venoit d'être formé du plus vil limon de la terre? Eve quitta Adam pour aller voir le fruit deffendu: plus une femme s'éloigne de son mari, plus elle s'approche de sa perte. Adam se couvrit de feüilles; c'est peut-être que se voyant nud, il voulut par une envie basse & ridicule dépoüiller même les arbres du Paradis. Il se couvrit de feüilles de figuier, parce que cet arbre étant de la nature du laurier, qui preserve de la foudre, il crût peut-être par là se mettre à couvert des foudres de l'indignation divine; ou bien se flattant dans son malheur, il osa se persuader de pouvoir fléchir la colere de Dieu, en se couvrant des feüilles d'un arbre, dont la racine a, dit-on, la force de rompre le mar-

p. 183.

p. 644.

p. 102.



„ le marbre. Cependant Dieu se prome-
„ noit dans le Jardin, & prenoit le frais
„ que les zephirs donnent, lorsque sur le
„ déclin du jour ils soufflent avec un peu
„ plus de force: cette action de la Divine
„ Majesté marquoit bien l'inquietude que
„ lui causoit le peché de l'homme, puis
„ que, pour moderer l'ardeur de sa juste
p. 103. „ colere, il sembloit mendier le secours de
„ ces vents toûjours temperez. Que pen-
sez-vous de ces pensées? Croïez-vous
que Loredano conjecture juste?

On me vient d'apporter un Placet pour recommander les interests d'une jeune fille qui a été séduite par le fils d'un Marchand Papetier; la mauvaise foi du seducteur qui m'a paru être accompagnée d'orgueil & de vanité, m'a fait ressouvenir de cette pensée d'Ovide Epist. que j'ai apprise de vous: *Il n'est point glorieux, où plûtôt il est honteux de tromper une jeune fille credule: Fallere credentem non est operosa puellam gloria.*

Voici ce que je sçai de l'Hippomane: c'est, dit-on, un morceau de chair noire & ronde de la grosseur d'une figue seiche, que le poulain apporte sur le front en naissant. La mere l'arrache aussi-tôt qu'il est né pour le manger; & si elle

ne

ne le trouve pas, elle a une ſi grande a-verſion pour ſon poulain, qu'elle ne le peut ſouffrir. L'Hippomane a paſſé pour le plus fameux de tous les Philtres, quand étant mis en poudre, il eſt pris avec le ſang de celui qui veut ſe faire aimer. Pline donne la même vertu au poil du bout de la queuë du Loup; au poiſſon Remora, à la cervelle du chat & du lezard, & Vuier aux petites hirondelles dont le bec ſera ouvert, & qui auront été trouvées mortes de faim en un pot mis exprés dans la terre; mais celles qui auront le bec fermé ſeront bonnes à faire haïr. On dit encore que des os d'une grenouille verte rongée par les fourmis, les parties gauches font haïr, & les parties droites font aimer: & tout cela erreur, pure ſuperſtition. L'amour ſe prend par les yeux, & non pas par la bouche. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable; *Ut ameris, amabilis eſto*; **Ovid.** voila le philtre le plus ſûr. Je finis avec cette penſée, pour vous aſſûrer que je ſuis, &c.

LET-

LETTRE III.

MONSIEUR,

Vous avez, ce me semble, le *Paris ancien & nouveau* de M. le Maire; vous y trouverez dans le second Tome l'Origine, selon lui, de la Comedie en France; mais afin de vous exempter de la peine de faire cette lecture, je vais vous mettre ici ce qu'il en dit. Les devots Co„ mediens vinrent à Paris du commen„ cement du quatorziéme siecle; ce fut „ le Cardinal le Moine, Fondateur du „ College qui porte son Nom, qui a„ chetta l'Hôtel de Bourgogne, & le „ leur donna, à condition qu'ils ne re„ presenteroient jamais que des pieces „ precieuses. J'ai vû quelques-unes de ces pieces, il y en a de si impertinentes & de si ridicules, qu'elles approchent de l'impieté.

Monsieur N. C. vous donnera de ma part les Caracteres de M. de la Bruyere avec ce qu'on appelle *leur clef*; j'y ay joint la Comedie du Grondeur; cette

Comedie

Comedie est une des meilleures petites pieces qu'on ait fait depuis Moliere. Le caractere du Grondeur y est admirablement bien soustenu, depuis le commencement jusqu'à la fin : tout y contribuë à faire paroistre sa mauvaise humeur; & plus il montre de chagrin, plus il donne envie de rire : le Sieur de la Torilliere ne contribuë pas peu à faire bien valoir cette Piece. Le Sieur Guerin, qui depuis la mort de Raisin, jouë le Rolle du Grondeur, s'en acquitte aussi avec bien du succés.

Quand un Auteur de Piece de Theatre a trouvé le moyen de toucher & de plaire, il a droit d'esperer un favorable succez.

Le secret est d'abord de plaire & de toucher: *Art. Poët.*
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Voila la premiere & la principale regle : toutes les autres sont vaines & inutiles, si on n'a pas observé celle-là. Appuyez, croyez moy, beaucoup sur cette regle dans vôtre Histoire des Spectacles, & moralisez un peu sur une pensée de Ciceron que voicy.

Ciceron parlant du fameux Comedien appellé Roſcius, dit qu'il eſtoit ſi habile dans ſon art, qu'il n'y avoit que luy ſeul qui fût digne de monter ſur le Theatre, & qu'il eſtoit en meſme-tems ſi homme de bien, qu'il n'y avoit que luy-ſeul qui n'y dût point monter. *Roſcius cùm artifex ejusmodi ſit, ut ſolus dignus videatur eſſe, qui in ſcena ſpectetur; cum vir ejuſmodi eſt, ut ſolus videatur dignus qui eò non accedat.*

Orat. pro Quintio.

Je ne doute point que vous ne parliez de Plaute; voyez s'il y a dans ce que je vais vous en dire, quelque choſe que vous ne ſçachiez pas.

Plaute naquit à Sarſine ſur les confins d'Ombrie & de l'Emilie, aujourd'huy Duché de Spolete & de la Romandiole. Il avoit fait cent trente Comedies: il nous en reſte vingt: l'Amphytrion eſt la plus eſtimée. Quintilien dit que Varron en faiſoit tant de cas, qu'il aſſuroit que, ſi les Muſes avoient voulu parler le langage des hommes, elles auroient choiſi celuy de Plaute. Saint Jerôme diſoit, pour exagerer l'éloquence de quelqu'un, que c'eſtoit l'éloquence de Plaute. Ciceron luy attribuë une

délicateſſe.

licatesse d'esprit toute particuliere pour la fine raillerie , & pour les rencontres ingenieuses, un air enjoüé, & une adresse singuliere à jetter son sel dans toutes les plaisanteries. Selon Scaliger, il faut estre ennemy des Muses , pour n'estre point touché de ses agrémens & de ses bons mots ; & selon le Pere Rapin, il est ingenieux dans ses desseins , heureux dans ses imaginations , fertile dans l'invention. Aulugelle le nomme dans ses Nuits Attiques le Pere & le Prince de l'Eloquence Latine. Tournons la Medaille. Horace a mal parlé de Plaute, parce que le Siecle d'Auguste estoit, aussi bien que le nostre, ennemy des mauvaises bouffonneries. Giraldi trouve, à ce qu'il dit, dans ce Poëte trop de subtilitez froides & pueriles, & trop de badineries.

Je vous sçay bon gré de la guerre que vous faites au superstitieux Monsieur M. C. c'est dommage qu'il donne dans cette foiblesse, luy qui d'ailleurs a tant de merite, & tant de belles qualitez ; je luy envoye ces vers.

Sur le point d'aller à la guerre,
Le vieux Crassus offrant un Sacrifice aux Dieux,

Je ne sçay quoy de saint & de mystérieux
Luy fut mis dans les mains, qu'il laissa cheoir à terre.
Qu'en pût-on augurer? que Crassus estoit vieux,
Et que les mains pouvoient luy trembler à cet âge.
Mais la chose parut de sinistre presage
Aux esprits superstitieux;
Voyant que ses soldats en ont l'ame frapée,
Il leur dit en riant, bon courage, Romains:
Vous sçavez bien que cette épée
Ne me tomba jamais des mains.

Ne vous en rapportez pas à Monsieur H. G. sur ce qu'il vous a écrit des Festes *Carmentales*; car il s'est fort trompé là-dessus, parce qu'il me paroist qu'il n'a pas consulté pour s'en instruire, Plutarque & Ovide; voicy ce que ces deux Anciens m'en ont appris.

Les Fêtes que les Romains appelloient *Carmentales* se célébroient l'onziéme jour de Janvier, en l'honneur de la Déesse *Carmenta*, mere d'Evandre, & Devineresse fameuse, qu'on mit aprés sa mort au nombre des Divinitez: on célébroit encore une Feste de ce mesme Nom

Nom le quinziéme du mesme mois. Le sujet de cette Feste venoit de ce que les Dames Romaines, ayant pris la résolution de ne point voir leurs maris, qu'il ne leur fût permis d'aller en carosse comme auparavant, & qu'on n'eût cassé le nouveau décret du Senat, qui leur avoit défendu cette commodité ; on fut obligé de leur laisser la liberté de s'en servir comme à l'ordinaire, ce qui les appaisa : de sorte qu'estant rentrées en bonne intelligence avec leurs maris, elles virent dans la suite des effets d'une fecondité extraordinaire par le grand nombre d'enfans qu'elles eurent aprés cette réconciliation ; & pour en témoigner leur reconnoissance à la Déesse Carmenta, elles luy firent bastir un Temple, pour y faire des Sacrifices, & luy offrir leurs présens.

Plutarq. quaest. Rom.

Ovid. Fast.

Adieu, ne m'écrivez que pour le mois prochain ; parce que je vais passer le reste de celuy-cy à la campagne.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Ne craignez rien, je vous ſeray fidele. Quelque tendreſſe que j'aye pour mon frere, je vis avec luy, comme Saint S. Ambr. Ambroiſe vivoit avec le ſien : *Tout eſt commun entre nous, excepté les ſecrets de nos amis. Cùm omnia nobis eſſent communia individuus ſpiritus, individuus affectus, ſolum tamen commune non erat ſecretum amicorum.*

J'avouë que dans les derniers Ouvrages que j'ay donnez au public, il ſe trouve quelques articles qui ne ſont pas du gouſt de certaines gens ; mais

Eſt-ce une raiſon déciſive
D'oſter un bon mets d'un repas,
Parce qu'il s'y trouve un convive,
Qui par malheur ne l'aime pas ?
Il faut que tout le monde vive,
Et que les mets, pour plaire à tous,
Soient differens comme les gouſts.

Vous

Vous ferez à qui vous voudrez l'application des Stances suivantes , mais pour moy, je ne connois personne à qui je puisse plus justement les appliquer qu'à Mademoiselle Leufroy.

Rossignol, Linotte, Serin,
Fauvette, Roytelet, Tarin ,
Au Printemps dans les bois vous faites des merveilles;
Mais quand Iris y vient chanter,
Nous n'avons plus pour vous d'oreilles,
Il faut vous taire , & l'écouter.

Charmant Rossignol, entre nous ,
De son chant vous estes jaloux ;
Le vostre n'est plus à la mode ,
On neglige vostre concert ;
Mais Iris chante avec methode ,
Et sa methode est de Lambert.

Il ne faut plus aller au bois ,
Pour ouïr vostre belle voix ;
Celle d'Iris dans une Chambre
Donne du plaisir en tout temps,
Elle chante mieux en Decembre,
Que vous ne chantez au Printemps.

Le Sieur Anisson Directeur de l'Imprimerie du Louvre vend en un volume in quarto les Panegyriques & d'autres Sermons de Monsieur Fléchier. Je n'en ay encore lû que la Préface, elle est de cet Illustre Prelat, & par consequent tres-bien pensée, & tres-bien écrite.

Pinturicchio étoit un Peintre fameux; le chagrin dont il mourut est fort different de celuy dont on vous a parlé; voicy ce que Monsieur Felibien en dit
P.179. dans ses Entretiens sur les Ouvrages des Peintres. Ce Peintre estant à Sienne, & y travaillant pour les Religieux de S. François dans une chambre chez eux, où il y avoit une armoire qui l'embarassoit fort; il se plaignit si souvent à ces Religieux de l'incommodité qu'il en recevoit, qu'enfin ils la voulurent ôter; mais en la remuant pour la changer de place, il s'en rompit une piece, dans laquelle il y avoit cinq cens écus d'or cachez: Pinturicchio fut si pénetré de chagrin de n'avoir pas profité de ce trésor, qu'il en mourut.

Vous m'avez autrefois marqué avoir une grande envie de sçavoir veritablement l'origine des fleurs de Lys; pour contenter vostre curiosité, vous n'avez qu'à

qu'à lire dans le Mercure Galant du mois de Janvier 1696. une Dissertation tres-curieuse sur cette matiere ; elle est suivie de quelques Remarques sur l'origine du mot *Payen*, qui ne vous déplairont pas. P.32.&c.

Dites à vos amis qui doivent venir à Paris, qu'ils se défient, & qu'ils prennent bien leurs mesures , pour n'estre pas dupez par de certains filoux , qui sous pretexte de demander une adresse, de retenir leur part dans une bourse qu'ils auront trouvée conjointement avec celuy qu'ils veulent surprendre, le menent au cabaret, parient avec luy, ou l'engagent à joüer, ou luy font querelle pour attraper son argent ; on m'en a appris plusieurs exemples.

Je me suis enfin ressouvenu du Livre où j'ay lû que le 20. de Juin 1653. on vit à Pool en Angleterre tomber une pluye de sang tout chaud ; c'est dans les Voyages Historiques de M. Jordan ; vous estes un peu trop exact à me demander caution, ou plûtôt un garand de ce que je vous dis. Vous m'embarasseriez fort, par exemple, si vous vouliez absolument que je vous disse où j'ay lû que durant le Siege de Paschal Premier , il

tomba en France une greſle de douze pieds de long, l'an 824. du froment & de petits poiſſons, l'an 989. de la chair dans la Foreſt de Loybin, l'an 1238. de la laine en Atrebate du temps de l'Empereur Valentinien, de la cendre à Conſtantinople, du ſang à Rome. A propos de pluye, voicy des pronoſtics ſur ce meteore: vous en croirez ce qu'il vous plaira: quand il pleut le jour de ſaint Medard, la pluye dure ordinairement long-temps.

Humida Medardi pluvias lux uſque minatur.

S'il pleut le jour de ſaint Jean-Baptiſte, on aura bien de la peine à faire la moiſſon.

Baptiſtæ fuerit cum lux pluvioſa Joannis,
Ingrati meſſis plena laboris erit.

S'il pleut le jour de la Viſitation de la Vierge, le Ciel ne ſera ſerain qu'aprés quelques jours.

Si pluit haud poteris cælum ſperare ſerenum,
Tranſivêre aliquot ny priùs ante dies.

Quand il fait beau, quand il ne pleut point

point avant le jour de saint Jacques, c'est un signe d'abondance de bled.

Implentur variis frumentis horrea, quando est
Aër Jacobi lucidus ante diem.

Si le jour de l'Assomption est beau, on aura de bons vins.

Si lux clara fiet, promittit suavia vina.

Il paroist depuis peu un nouveau Livre en *ana*; ce sont quelques Histoires, bons mots, ou Remarques qu'on attribuë à feu Monsieur l'Abbé de Furetiere, sous le titre de *Fureteriana*; si je ne me trompe, vous avez parmy vos collections, ce que j'ay lû dans la page 335. de ce Livre: sçavoir qu'un Medecin de Montpellier, qui avoit esté Juif, ayant appellé un Crocheteur qui le connoissoit pour luy descendre un Crucifix, qu'il avoit mis à sa porte le jour de la Feste-Dieu, & auquel il ne pouvoit atteindre, *parbleu*, dit le Crocheteur, *que celuy qui l'a pendu le dépende*.

Je viens de lire dans le Recueil qu'on a fait à Cologne, chez Pierre du Marteau, des Actions heroïques & plaisantes de l'Empereur Charles-Quint,

un fait qui tient assûrément du plaisant & de l'heroïque, c'est dans les pages 121. & 122. où l'on remarque que cet Empereur fit son ordure dans un lit d'hôtellerie où il estoit logé (voila le plaisant) mais que pour donner une bonne odeur à cette action, il accorda à cette maison l'immunité & la franchise (voila l'heroïque) ce qui obligea tellement l'hôtesse, qu'elle eût bien souhaitté de recevoir souvent dans ses lits de pareil encens à ce prix (c'est la réflexion de l'Auteur.) Si vous avez ce Livre, vous y trouverez des traits assez divertissans, pourvû que vous ne fassiez pas trop d'attention sur la dignité de la personne à qui ils sont attribuez. Il finit par cet Epitaphe.

Hic jacet intus,
Carolus Quintus,
Dic, Pater noster,
Pro illo bis aut ter.

Croiriez-vous que pendant la seule Regence de la Reine-Mere Anne d'Austriche, on avoit compté neuf cens trente Gentilshommes tuez en duël en diverses Provinces de ce Royaume, sans compter

compter ceux dont on avoit caché la mort, ou dont on l'avoit attribuée à d'autres causes? Sacrifices cruels à la plus extravagante de toutes les passions! *de Pontis. t.2.l.7. p.476.*

Nôtre amoureux bannal (vous connoissez l'homme) raillant hier sur l'indifference du sage N. T. celui-ci ne repoussà la plaisanterie que par ces trois vers.

J'aime l'heureuse paix des cœurs indifferens ; *Atys Opera.*
Si les plaisirs ne sont pas grands,
Au moins leurs peines sont legeres.

Paix & peu, c'est la devise du Sieur Charron : passons à d'autres choses.

Quand vôtre bon ami Aristote vouloit refuter l'opinion de Protagoras, qui soûtenoit qu'il n'y avoit rien de vrai au monde; il argumentoit ainsi: vôtre proposition, par laquelle vous as- " sûrez qu'il n'y a rien de vrai au monde. " est vraïe ou fausse ; si elle est fausse, " personne n'y doit ajoûter foi, & par " consequent personne ne doit la suivre ; " si elle est vraïe, il y a donc quelque " chose de vrai, & par consequent vôtre " proposition est fausse. Je me suis servi " de

de cet argument contre nôtre ſçavant Pyrrhonnien, tout ſon *de la Motte le Vayer* ne lui a pas fourni dequoi y bien répondre; pour le conſoler, je lui ſoûtins que lui-même détruiſoit ſa propoſition, parce qu'il eſt tres-vrai qu'il eſt tres-ſage & tres-habile homme. Entre vous & moi, il a une inclination qui n'eſt plus à la mode, c'eſt l'amour des *pointes*; c'eſt cet amour, qui la derniere fois que je le vis, le rendit charmé de cet Epitaphe, qu'il venoit de lire.

Cy-deſſous gît un grand Seigneur,
Qui de ſon vivant nous apprit,
Qu'un homme peut vivre ſans cœur,
Et mourir ſans rendre l'eſprit.

Il a toûjours ſur ſa table les Oeuvres du *pointu* Cirano de Bergerac, lavées, reglées, dorées ſur tranche, & reliées en maroquin rouge; c'eſt ſur cet Auteur qu'il paſſe ſes heures de recreation.

Je vous prie de me renvoyer le tome des hommes Illuſtres de Plutarque, de la Traduction de M. Dacier, que je vous ai prêté, il n'eſt pas à moi; celui de qui je l'ai emprunté me le demande: quoi que ce Livre ſoit excellent, je ne l'ai

l'ai pas voulu achetter, parce qu'il n'est pas sûr que nous aïons la suite. Il est plus sûr que je suis, &c.

Lettre V.

Monsieur,

Nôtre bon ami G. B. T. qui vient de voir la representation du Cid, où on l'a mené presque malgré lui, veut absolument que je vous prie de lui mander quel nom vous donnerez dans vôtre Histoire à des Ouvrages, dans lesquels on voit des filles qui se piquent de severité & de vertu, écouter les declarations de leurs amans, être bien-aises d'en être aimées, recevoir secretement leurs lettres & leurs visites, & leur donner des rendez-vous? Appellerez-vous, dit-il, ces Ouvrages des Ouvrages honnestes, des Ouvrages d'instruction? Y a-t-il aucun mari, qui voulût que sa femme, ou aucun pere qui voulût que sa fille fût honnête comme Chimene, & comme la plûpart des vertueuses Princesses du Theatre? Je suis fâché

fâché de ce qu'il me donne cette commiſſion ; car peut-être vous embaraſſera-t-elle plus que vous ne m'embaraſſez, en me demandant à quelles pieces on donne le nom de *Tragicomedie* ; voici ce que je répons à vôtre demande.

On donne le nom de *Tragicomedie* aux pieces dont la cataſtrophe eſt heureuſe, quoiqu'il n'y ait rien de comique dans la piece, & que les perſonnes auſſi bien que le ſujet ſoient tragiques, c'eſt à dire, heroïques. Il ſemble que Garnier ait été le premier entre nous qui ſe ſoit ſervi de ce mot ; il a donné ce titre à ſa *Bradamante*, ce que pluſieurs ont imité depuis. Plaute a employé le mot de *Tragicomedie* dans le Prologue de ſon Amphytrion ; mais c'eſt dans un ſens bien éloigné de celui que nous lui donnons : Mercure dit dans ce Prologue, que de cette Comedie, il en fera une *Tragicomedie*, parce que des Dieux & des Rois y agiront, & qu'il y mêlera la dignité des perſonnes avec la baſſeſſe des diſcours comiques. Ainſi c'eſt en raillant qu'il a employé ce mot, & non pas pour ſignifier un Poëme dramatique, dont tout le ſujet eſt heroïque, & la fin heureuſe ; mais pour marquer

quer une Comedie, où des personnes illustres étoient introduites, pour plaisanter & pour faire rire. Dans ce sens, on pourroit dire que la plus grande partie des Comedies d'Aristophane sont des *Tragicomedies*; car presque en toutes, les Dieux, ou des personnes d'une qualité distinguée, y paroissent comme des Trivelins & des Scaramouches, se commettant avec des esclaves & des bouffons.

Le Poëte qui ayant fait une Tragedie sur le Centaure Nessus, y avoit mêlé plusieurs sortes de Vers, comme s'il eût voulu, par cette diversité poëtique, imiter la double nature de ce Centaure, qui étoit homme & cheval; ce Poëte, dis-je, s'appelloit Cheremon, & étoit Disciple de Socrate.

Ceux qui ne veulent pas qu'on fasse des Tragedies pieuses, disent pour raison qu'il ne convient point à des personnes qui passent pour être infâmes & excommuniées, de representer les actions, & de faire les personnages de Saints. *Non sunt miscenda sacra prophanis.* Monsieur U. N. parlant de la Tragedie de Polyeucte, de Theodore, & des autres pieces saintes qu'on represente sur les The-

„ Theatres profanes, disoit: comme la
„ fin de la Comedie est de plaire aux gens
„ du monde, il faut que la dévotion de ces
„ Saints de Theatre soit toûjours un peu
„ galante. Le premier Concile de Milan défend de representer sur le Theatre, ou en quelqu'autre lieu, le Martyre & la vie des Saints. Le Poëte Theodecte ayant voulu mêler quelque chose des Livres sacrez dans une de ses Tragedies, devint aveugle par une fluxion qui tomba sur ses yeux; & aprés avoir reconnu sa faute, & en avoir demandé pardon à Dieu, il recouvra sa vuë. J'attens de vous un Commentaire là-dessus.

Joseph. Ant. Iudaïc. l. 12. c. 2.

Le bon homme Monsieur L. G. R. E. chez qui Mr. vôtre neveu va souvent pour s'instruire, ne peut souffrir la Musique: il poursuivoit tous les Musiciens qui alloient chez son fi's; car celui-ci a autant de passion pour le chant, que son pere en a d'aversion. Quelle difference d'humeurs dans un même sang! On a veu un homme à qui le chant des Rossignols étoit si insupportable, qu'il se levoit la nuit pour les chasser à coups de gaule & de pierre, & faisoit arracher les arbres sur lesquels se retiroient ces aimables animaux; il trouvoit au con-

Petrarque l. 2. c. 90. de Ret. fort. utr.

contraire le chant des grenouilles la plus agreable musique du monde. Quel goût !

Chante pour moi & pour les Muses, *Mihi canes & Musis*, (disoit le Flûteur Antigenide à son disciple) sans se soûcier des sentimens du peuple. J.R.X. ajoûte qu'il ne faut donc point chanter devant le peuple, si l'on ne veut pas chanter pour lui. L'addition de J R.X. est un bon avis pour ceux qui travaillent aux divertissemens publics. Il faut (avec la permission des regles) étudier les goûts, & s'y conformer autant qu'on peut, pour leur plaire: j'espere que vous direz quelque chose du vôtre sur cet avis.

Monsieur L. D. L. C. soûtenant hardiment dans une Compagnie (où vous & moi nous nous sommes trouvez quelquefois, & où il venoit de faire la lecture d'une mauvaise piece de sa façon) que les pieces tragiques inspiroient toûjours aux Spectateurs des sentimens qui n'étoient point opposez à la pieté, ni à la morale chrétienne, on lui donna les œuvres de Mr. Corneille; & à l'ouverture du Livre, on lui fit lire les Vers suivans: c'est quand Corneille parlant aux

Pompée act. 5. sc. 1.

aux cendres de son mari, dit,

Moi je jure des Dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même;
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé,
Que le respect des Dieux qui l'ont mal protegé.

Et sur la fin de la Scene quatriéme du même Acte.

J'irai, n'en doute point, au partir de ces lieux,
Soûlever contre toi les hommes & les Dieux:
Ces Dieux qui t'ont flatté, ces Dieux qui m'ont trompée;
Ces Dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée;
Qui, la foudre à la main, l'ont pû voir égorger;
Ils connoistront leur crime, & le voudront venger;
Mon zele, à leur refus, aidé de sa memoire,
Te sçaura bien sans eux arracher la victoire.

Mr. L. D. L. C. répondit que rien n'est

n'est moins contraire à la pieté & à la morale chrétienne, que d'insulter aux Dieux des Payens. Cette réponse ne fut pas sans repartie. Pendant la Dissertation Mademoiselle D. R. N. Y. qui a extrêmement de l'esprit & du goût, dit tout bas à un des disputans: hé, " Monsieur, demandez seulement, qu'en " faveur de la lecture de ces Vers, Mr. " L. D. L. C. supprime sa piece, nous y " gagnerons plus, que si vous lui faites " changer son sentiment sur ce qui fait le " principal sujet de la dispute. On lui fit " cette proposition; mais on n'obtint ni l'un ni l'autre. Vous voyez que je vous apprens tout ce que je sçai, je ne vous oblige pas au secret, puisque je vous permets de le rendre public, permettez-moi aussi de publier par tout que je suis autant par inclination que par devoir, Vôtre, &c.

LETTRE VI.

MONSIEUR,

On a vendu ici pendant quelques jours sous le manteau un recueil de

Vers Latins & de Vers François contre Monſieur S. où il eſt cruellement maltraité ; on l'y fait paroître *penitent*, d'avoir appellé Mr. Arnaud le Martyr de la vérité, dans une Epitaphe qu'il fit pour lui ; on lui met un bâillon pour le faire taire ; enfin on fait de lui un ſi odieux portrait, que l'on ne peut aſſez s'étonner de la hardieſſe du Peintre. Je n'ai pas voulu acheter ce recueil, ni vous l'envoyer, parce que je n'aime point de Satyres ſi mordantes, particulierement quand elles ſont faites contre des gens du caractere & du merite de Monſieur S. je ne lis jamais ſes Vers, comme ſes Hymnes, ſes Inſcriptions, &c. que je ne me ſente porté à admirer & à reverer l'élevation de ſon genie.

Monſieur Beloch eſt Auteur de la Ritournelle qu'on lit dans le Mercure Galant du mois de Janvier 1696. p. 140. & qui commence par ces Vers, *Un ſoir dans une grotte obſcure, &c.* & qui finit toutes les ſtances par ce refrein ;

C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage,
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

Monſieur le G. ami intime de Mr. Beloch m'a fait voir ces Vers long-temps avant qu'ils

qu'ils ayent paru imprimez : ils furent d'abord mis en musique par Mr. du Bousset ; je vous envoye cette musique, je suis assûré qu'elle vous fera plaisir.

Voici les deux bons mots qui furent dits au Roi défunt par le Duc de Savoïe, & à quelle occasion ils furent dits, (par parenthese, c'est une merveille que je m'en sois ressouvenu plûtôt que Monsieur G. N. T. qui étant avec moi dans la même compagnie, où ils furent rapportez, n'a pû les retenir pour vous les dire) Le Roi Louis XIII. ayant pris Suze, voulut aller rendre visite au Duc de Savoye, sans l'en avertir, afin de le surprendre ; mais le Duc en ayant été averti par un des siens, descendit en bas audevant du Roy, qui lui dit : J'avois envie de vous surprendre, & d'aller jusques dans vôtre cabinet ; à quoi son Altesse repartit agreablement, *qu'un grand Roi comme il étoit, ne pouvoit pas facilement se cacher.* Et comme le Roy & le Duc passoient avec un grand monde sur une galerie qui n'étoit pas des plus fortes ; le Roy ayant dit à Monsieur de Savoye qu'ils se hâtassent, de peur que la galerie ne tombât sous eux, le Duc fit encore cette réponse agréable ; *qu'on voyoit*

voyoit bien que tout trembloit sous un si grand Roy.

Le jaloux D.L.C. mal satisfait de sa curiosité & de son attention à examiner les actions de sa femme, fit en Prose cette Reflexion, qui a autrefois esté mise en vers en cette maniere.

Rivalles Comed.

Ce n'est pas un grand mal que celuy qu'on ignore,
Par un succez funeste aux soupçons attaché,
J'ay trouvé trop enfin, pour avoir trop cherché,

Je me ressouvins de ces Vers, quand il me vint dire sa Reflexion : je les luy dis, & il les écrivit aussi-tost sur ses tablettes. Foible consolation, pour un aussi sensible chagrin que le sien !

Un Echolier presenta un jour une Egigramme à Cujas: ce grand Jurisconsulte l'ayant luë & reluë, luy dit ; mon „ami, je n'y trouve point de verbe, dites-„moi où il est. l'Ecolier demeura un peu estonné ; & enfin il luy dit naïve-„ment ; Mr. j'estois venu pour vous le „demander. La mesme chose, ou peu s'en faut, me vient d'arriver ; toute la difference qu'il y a, c'est que n'ayant point

point trouvé de verbe dans une periode *essoufflante*, tant elle estoit longue, l'Auteur n'ayant pas tant de sincerité que l'Ecolier, m'a voulu montrer qu'il y en avoit un ; & enfin n'en ayant point aussi trouvé, il a fait ses efforts, pour me prouver qu'il l'avoit sous-entendu, & que c'estoit la même chose. Quelques raisons qu'il ait apportées pour me convaincre, je suis assûré qu'il a avoüé *in petto* que j'avois raison, & qu'il réformera sa periode, pour y mettre un verbe. O amour propre ! ô obstination !

C'est au Tunquin, & non pas au Mogol (comme on vous l'a dit) qu'il ne faut avoir ny chausses, ny souliers, quand on s'y presente devant le Roy, qui seul se sert de pantoufles. On l'aborde avec gravité, & on le quitte en courant.

J'ay lû, je ne sçay où, & ay recueilli, que pour empêcher quelqu'un de dormir, il faut mettre dans son lit l'œil d'une hirondelle ; aprés en avoir fait l'épreuve, j'ay mis à costé de cet article de mon Recueil, *falsum est*, cela est faux ; si l'on estoit aussi exact à mettre des *falsum est*, que je l'ay esté pour cet

article, on gasteroit bien des marges des Livres.

Puisque vostre jeune homme vous paroist depuis plusieurs jours si tranquille, je jugerois qu'il n'est plus amoureux; car *point d'amour sans crainte*, *ny sans inquietude*; c'est un grand maistre dans cette passion qui l'a dit, *Res est solliciti plena timoris amor*.

Ovid. Epist.

Voicy l'idée qu'on m'a donnée de la veritable éloquence; examinez, je vous prie, sur cette idée, celle de vostre nouveau sçavant: Qui dit éloquent, dit un homme qui produit des pensées justes sur le sujet qu'il traite; qui trouve les raisons propres & particulieres à ce qu'il avance, & qui a l'adresse & le talent de les exposer aux autres d'une maniere vive, mais claire & simple: car un discours n'a de vrais ornemens, que ceux qu'il tire de la justesse des pensées qui le composent, de la solidité des raisons qui le soustiennent, & de la maniere naturelle dont on le tourne; par là on exclut de la vraye Eloquence ces vains ornemens qui la défigurent, comme cette diversité de pensées vagues & generales, ces raisons foibles ou éloigné, tant de digressions inutiles,

les, de figures outrées, de comparaisons forcées, en un mot ces grands galimatias, qui consistent à parler beaucoup, & à ne rien dire.

J'allois fermer ma Lettre, quand entre trois Musiciens tres-habiles qui étoient dans ma chambre, il y en a eu un qui m'a assûré qu'un Violon prit autrefois occasion du sommeil d'Atys, pour demander un privilege qui permît à luy seul de fournir les Violons de Sourdines ; on ne luy accorda pas ce qu'il demandoit, mais on luy donna seulement 50. écus pour celles qu'il avoit fournies.

Adieu, je ne manqueray pas de vous envoyer *l'Enchiridion Christianum*, que les Peres Jesuites ont fait pour leurs Pensionnaires, quand le Sieur Coustelier, qui le vend, aura fini la seconde édition ; on vient de lire l'épreuve de la derniere feuille. En voila deux éditions en trois mois. Je suis, &c.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

On relie vôtre du Bartas. Je vais vous parler dés à present de ce Poëte, sans attendre, pour vous parler de luy, comme j'en avois quelque dessein, le temps auquel je vous envoyeray ses Oeuvres. Guillaume de Salluste du Bartas estoit de Bartas prés d'Auch en Gascogne: il tiroit sa naissance d'une famille noble, & fut Capitaine.

Ses Poësies sont, *la Création du Monde, l'Enfance du Monde, la Judith, l'Uranie, le Triomphe de la Foy, plusieurs Sonnets, les neuf Muses, les Peres, la Foy, les Trophées, la Magnificence, Jonas, la Bataille de Lepanthe, la Victoire d'Ivry, le Cantique de la Paix, &c.* On a fait en six ans plus de trente Editions de sa Création du Monde: elle a esté mise en Vers Latins par Gabriël de Lerme Gentilhomme de Languedoc. On l'a traduite en Italien, en Anglois, en Espagnol & en Allemand.

mand. Elle a eu des Commentateurs, des Abbreviateurs, des Imitateurs, aussi bien que des Traducteurs. On dit qu'il a suivi l'Hexameron de Georges Pisides Diacre de l'Eglise de Constantinople. Ronsard ayant lû cette semaine, luy fit present d'une plume d'or, en l'assûrant qu'il avoit plus fait en sa semaine, que luy-même en toute sa vie. Il est élevé dans ses Ouvrages, montre un esprit grand, noble, genereux; son style est dur, outré, hyperbolique, empoullé, & rempli de figures. Il a inventé plusieurs mots composez à la maniere des Grecs, & c'est ce qui rend son discours barbare & inintelligible en plusieurs endroits. Pour exprimer le Soleil, au lieu de dire le Roy des Lumieres, il l'appelle *le Duc des Chandelles.* Il est mort en 1590. ou 91. âgé de 46. ans. *Hæc de Bartasio.*

Mademoiselle L. M. de chez qui je sors, m'a dit, qu'estant un jour allée à l'Opera d'Atys, le soir faisant sa priere, elle fut continuellement distraite par le ressouvenir de ces Vers qu'elle y avoit entendu chanter.

Que l'on chante,
Que l'on danse;

Rions tous, lors qu'il le faut,
Ce n'est jamais trop tost
Que le plaisir commence.

On trouve bien tost la fin
Des jours de réjouissance,
L'on a beau chasser le chagrin
Il revient plustost qu'on ne pense.

O douce vie
Digne d'envie!
Tendres amours, enchantez-nous tousjours,
O jours heureux! que l'on vous trouve courts!

Cette morale peut assûrément donner des distractions à bien d'autres qu'à Mademoiselle L. M. c'est à un Illustre Prelat que nous devons les premiers de ces Spectacles, où l'on trouve de ces moralitez, si nous en croyons le P. Menetrier qui parle ainsi.

L'an 1647. le Cardinal Mazarin, qui vouloit introduire en France les divertissemens d'Italie, fit venir des Comediens de de là les Monts, qui representerent au Palais Royal *Orphée & Euridice* en Vers Italiens & en Musique,

que, avec de merveilleux changemens de Theatre, & des machines qu'on n'avoit point encore veuës. Cette action commença par deux gros d'Infanterie armez de pied en cap, qui representoient deux Armées, dont l'une assiegeoit une place; & l'autre la défendoit. Un pan de muraille de cette Place estant tombé, donna l'entrée à l'Armée Françoise; lors que la Victoire descendant du Ciel parut en l'air, & chanta des Vers à l'honneur des armes du Roy, & de la sage conduite de la Reine sa Mere. Ce Prologue n'estoit pas de l'action d'Orphée: il faisoit une piece détachée: ce que les Italiens se sont permis assez souvent en ces Representations; comme en celle d'Antigone trompée par Alceste de l'invention d'Aurelio Aureli, où le Prologue fait voir le Palais de la Musique avec toutes sortes d'Instrumens. Nous nous sommes conservez dans cette liberté en France; & presque tous les Prologues des Pieces de Musique que l'on a representées, sont à la loüange du Roy, pour qui l'on a fait jusques-icy ces actions de Theatre, afin de le délasser des fatigues de la Guerre, ou de

celebrer ses Triomphes. Pour revenir à Orphée, on fit voir dans la premiere Scene un bocage, dont l'étenduë & la profondeur sembloient surpasser plus de cent fois le Theatre; & il parut dans ce bocage un Augure assis dans sa chaire, consulté par Endymion pere d'Euridice, sur le succês que devoit avoir le Mariage de sa fille avec Orphée excellent Poëte & Musicien fils d'Apollon; surquoy deux Tourterelles emportées par deux Vautours, luy ayant donné un mauvais présage, Endymion demeura d'autant plus effrayé de ce prodige, qu'il ne croyoit pas pouvoir éviter le destin malheureux de ce mariage, quelque soin que prît la nourrice de sa fille pour le détourner de cette pensée par de meilleurs augures qu'elle tiroit du chant & de la pasture des oiseaux. Tandis qu'Endymion alloit se laver dans une fontaine pour expier le malheur qu'il avoit preveu, les Ministres de l'Augure chanterent les Traverses des Amans; lors qu'Orphée & Euridice parurent sur la Scene, chantant d'une maniere si gaye, qu'ils témoignoient & par leur chant, & par la danse, dont ils l'accompagnoient, qu'ils ne craignoient

gnoient pas les présages, dont Endymion paroissoit estre touché. Aristée fils de Bacchus vint à la troisiéme Scene se plaindre des dispositions qu'il voyoit au Mariage d'Orphée, dont il estoit le rival. Un Satyre dansant avec ses pieds de bouc tâchoit à le divertir; & pour le consoler, tournoit en railleries les bizarreries de l'amour; mais sa jalousie s'augmentant au lieu de s'appaiser par de si foibles remedes, luy fit, pour divertir sa douleur, chanter un air sur les peines que luy donnoit le bonheur d'un Amant qu'on lui préferoit; à quoy le Satyre répondit par une autre chanson sur le même sujet. Mais enfin Aristée s'abandonnant à la tristesse & aux regrets, appella Venus à son aide. Cette Déesse descendit du Ciel dans un nuage, avec Cupidon son fils, les Graces, & une troupe de petits Amours qui chantoient les Loüanges de Venus & de son fils. Venus tâcha d'inspirer à Aristée d'autres pensées que celles qu'il avoit pour Eurydice; mais ce Berger se plaignant de l'Amour, qui n'avoit pour luy que des rebuts, pria Venus de se luy rendre plus propice, & demanda à cette Déesse qu'il pût obtenir d'elle

Eurydice; tandis que d'un autre coſté le Satyre ſe mettant auſſi à genoux, pria Venus d'une maniere aſſez plaiſante de luy oſter ſa femme. Venus aïant fait connoiſtre à Ariſtée que la négligence qu'il avoit pour ſa perſonne, eſtoit la cauſe du peu d'eſtime qu'Eurydice avoit pour luy, commanda aux Graces de l'ajuſter ; elles deſcendirent du Ciel ; & ſe mettant à le friſer, chanterent la difference qu'il y avoit entre la propreté & la négligence pour laquelle le Satyre ſe déclaroit d'un aïr badin & enjoüé, en faiſant mille grimaces & mille tours aſſez divertiſſans ; puis ayant prié les Graces de vouloir auſſi l'ajuſter pour le rendre plus agréable, elles luy firent mille maux, en peignant rudement la chevelure meſlée & toute heriſſée : cependant la Perſpective s'eſtant ouverte, fit voir une table ſuperbement ſervie pour les Nôces d'Orphée & d'Eurydice, où Momus ne manqua pas de ſe trouver, & comme il eſt le Dieu de la Médiſance, il chanta mille choſes plaiſantes contre le Mariage des laides perſonnes, & le danger d'eſtre jaloux, quand on en trouve de bienfaites. Des Nymphes & des Bergeres danſerent

danserent un Balet autour de la table. Mais les torches qu'ils portoient pour célebrer cet Hymenée s'estant esteintes parurent de mauvais augure à Endymion, qui quitta la table, où estoient assis Junon, Apollon & Hymenée avec Orphée & Eurydice ; & les Bergeres estonnées quittant leur danse, reclamerent par un Hymne plein de tendresse le secours des Divinitez, pour détourner ces présages. Au second Acte, on vit paroistre une superbe décoration de Palais, où l'on pouvoit remarquer toutes les beautez de l'Architecture ; & Venus s'estant changée en Vieille dans le Temple de Prothée, s'entretint des Amours d'Aristée avec luy-mesme, jusqu'à ce qu'Euridice, venant à passer, pour aller au Temple prier les Dieux de détourner les funestes présages de ses Nôces, Venus luy insinua doucement, que pour changer ces présages, elle n'avoit qu'à changer d'Epoux ; mais Euridice lassée des poursuites d'Aristée & des sollicitations de Venus & de sa Nourrice, persevera dans son dessein, de n'avoir qu'Orphée pour Epoux, lors que le Satyre impatient de tant de refus d'Eurydice, of-

frit ſon aſſiſtance à Ariſtée pour enlever cette Belle au milieu de la danſe, qui ſe devoit faire dans le Jardin du Soleil. Ce Jardin parut auſſi-toſt, & Mome y raillant de l'Amour, Junon & Apollon pere d'Orphée, le reprirent de ſes manieres tousjours libres & tousjours faſcheuſes pour ſes cruelles médiſances ; mais luy s'excuſant ſur la bizarriere des humeurs & de la conduite des hommes, leur découvrit que Venus preſſoit l'Amour ſon fils de rendre Orphée amoureux de quelque autre Nymphe qu'Eurydice ; ce qui obligea ces Dieux de demander à Cupidon qu'il n'en fiſt rien, chantant les loüanges d'un Amour conſtant. Cependant l'Amour feignant de vouloir obéïr à ſa mere, attendit Orphée que les Graces luy amenerent par ſon ordre, afin qu'il lui inſpirât de l'amour pour quelqu'autre beauté. On l'invita de chanter pour ſe réjouïr ; mais s'en excuſant ſur la triſteſſe des Augures qui le rendoient mélancholique, l'Amour luy découvrit les artifices de Venus, pour le détourner de l'amour d'Eurydice. Les Graces plus fidelles à Venus que Cupidon ne l'avoit eſté, luy apprirent que ce Dieu
avoit

avoit revelé à Orphée tout ce qu'elle tramoit contre lui, dont la Déesse en colere lui reprocha ses trahisons, mais pour éviter ses reproches, il s'envola au Ciel ; & Venus quittant la forme de Vieille qu'elle avoit gardée jusqu'alors, resolut de se venger ouvertement d'Orphée. Un Temple ayant changé tout d'un coup la face du Theatre, Endymion & l'Augure y vinrent pour sacrifier à Venus, afin de l'appaiser ; mais comme l'Autel étoit préparé, & la Victime, Junon survint qui les détourna du Sacrifice qu'ils alloient faire ; & les assûrant qu'Eurydice n'avoit plus rien à craindre depuis que l'Amour se déclaroit pour Orphée, elle leur dit d'offrir à l'Amour la Victime qu'ils vouloient immoler à Venus. La Scene changea aussi-tôt de face ; & Eurydice accompagnée de sa nourrice & des Nymphes, vint se rendre au lieu de la Danse, & s'endormit attendant les Dryades qui devoient être de la partie. Les Dryades arrivées, l'éveillerent, & danserent avec des castagnettes un Balet qu'Eurydice trouva si agreable, qu'elle s'y mêla avec ses Nymphes: mais la Danse ne fut pas plûtôt recommencée

mencée par une Chanson à la loüange de l'Amour, que le Satyre y accourut, pour executer son dessein d'enlever Eurydice, qui s'enfuit ; & en fuyant, fut morduë d'un serpent ; ce qui épouvanta & écarta toute la troupe. Aristée qui suivoit Euridice ayant veu le serpent qui tenoit enlassé le pied de cette Nymphe, le voulut tuer ; mais Eurydice qui n'avoit que de l'aversion pour luy, refusa ce secours, & le pria de se retirer. Cependant le venin de la morsure ayant gagné le cœur d'Eurydice, elle mourut en appellant inutilement à son secours Apollon & Orphée. Le Palais du Soleil qui faisoit alors la Décoration du Theatre fut rempli des regrets d'Apollon, meslez avec ceux des Nymphes, & finit ainsi la seconde partie de cette representation. A la troisiéme, on vit d'abord un desert affreux, des cavernes & des rochers, avec un antre en forme d'allée, au bout desquels à travers l'obscurité se découvroit un peu de jour. C'estoit au fond de cet antre qu'Orphée fondant en pleurs, demandoit aux Parques Eurydice ; mais ces fieres Déesses lui dirent de s'adresser à Pluton, qui seul regne sur les Morts.

Endimion vint mêler ses larmes à celles d'Orphée sur la perte de sa fille, lors que la terre trembla, & l'ombre d'Euridice paroissant pour tourmenter Aristée, qui l'avoit voulu enlever, le poursuivit, tenant un serpent à la main, & le fit devenir furieux. Son chant exprimant sa fureur, remplit de terreur la quatriéme Scene de cette troisiéme Partie. Junon descendit du Ciel pour consoler Orphée, luy suggera des moyens pour retirer son Eurydice des Enfers, tandis que Venus triomphoit de s'estre si bien vengée. L'Enfer où regne Pluton fit un nouveau changement de Scene. C'est-là que toutes les Ombres vinrent voir avec étonnement un homme vivant qui avoit pû y penetrer. Pluton reprit le Nautonnier Caron d'y avoir passé cet homme; mais le Nautonnier s'excusa sur la puissance de la Lyre de ce mesme homme, qui avoit charmé tous les Monstres, & s'estoit fait passage malgré luy jusques dans l'Empire des Morts. Ce divin Chantre parut aussi-tôt, & charma tellement Pluton, qu'il l'obligea de luy rendre son Eurydice, à condition toutesfois, qu'il ne la regarderoit point

qu'elle

qu'elle ne fût ſortie de cette demeure. Un Balet de tous les Monſtres d'Enfer ſous cent figures extravagantes, comme de hyboux, de bucentaures, de harpies, & d'autres bêtes, égaya cette Scene, lors que Caron vint apprendre qu'Orphée avoit manqué de parole; ce qui fit retenir Eurydice dans les Enfers; où déplorant ſon ſort, & demandant en vain de retourner vers Orphée, elle fut conduite par l'ordre de Pluton aux Champs Elyſiens, qui ſont moins affreux, & qui ſuccederent à la repreſentation des Enfers. Orphée peu aprés vint faire part de ſa douleur aux arbres, & aux animaux qui danſerent au ſon de ſa Lyre; & Venus voyant que Bacchus s'etoit fait de la partie avec une troupe de Bacchantes, lui vint raconter la mort d'Ariſtée ſon fils, cauſée par les rigueurs d'Eurydice, qui lui avoit préferé Orphée; ce qui mit tellement Bacchus & les Bacchantes en fureur, que s'étant jettées ſur Orphée, elles le mirent en pieces. Jupiter irrité de la mort de ce Chantre divin, parut dans le Ciel, pour lui donner l'Immortalité, & voulut que ſa Lyre fit une Conſtellation dans le Firmament. Sur quoi tout

la

Theatre retentit d'un hymne mélodieux, pour exprimer que la vertu parfaite se doit entierement détacher de la Terre, & n'attendre sa recompense que du Ciel. C'est ainsi que l'on fit sur la fin de cette piece une Instruction morale de ce divertissement. Le succez de cette representation, dont la nouveauté surprit egalement tout le monde par les changemens merveilleux des Décorations extraordinaires, & par la beauté du chant : aussi-bien que par la varieté des habits & des concerts, donna la pensée de renouveller ce Spectacle aux Nôces de Sa Majesté, où l'on fit representer une autre piece, dont la Composition Italienne fut traduite en Vers François, pour la satisfaction de ceux qui n'entendoient pas l'Italien.

Cet article est bien long : en voici un plus court.

Abbaissez par Louis le Juste,
Les tristes enfans de Calvin,
Le prioient de sceller de son cachet auguste
Des Edits extorquez les armes à la main:
Leurs Deputez tremblans alleguerent en vain

L'exem-

L'exemple d'Henry Trois propice à leur cabale,
Et que le Grand Henry sous sa garde Royale
Mit ces Edits, les confirma.
Plus zelé pour l'Autel que pour son Diadesme,
Louys, prompt au refus, sur ce ton s'exprima:
„Henry Trois vous craignoit, mon Pere vous aima:
„Je ne vous crains, ny ne vous aime.

Adieu, je vous recommande les interests de Monsieur N. L. continuez, je vous prie, à luy donner sujet de me mander tousjours qu'il vous a de nouvelles obligations.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

Un Auteur moderne travaille à mettre en Vers les Reflexions Morales de Monsieur de la Rochefoucault, & grand nombre

nombre de Sentences tirées des Caracteres du Siecle, du Tacite de M. Amelot, de l'Homme de Cour, de Seneque, &c. Il ramasse tout ce que ses amis luy donnent pour ce dessein: on me vient d'adresser pour luy les cinq suivantes pensées. 1. *Celuy qui offense, ne pardonne jamais.* 2. *Un homme d'esprit seroit bien embarasse, sans la compagnie des sots.* 3. *Un ventre enflé est un tambour qui sonne la retraite.* 4. *Une partie du respect auprés des Princes consiste à feindre que l'on n'entend rien à leurs artifices.* 5. *Dormir sur un Trophée, est un charmant repos.* J'ay trouvé que la troisiéme est tirée de l'Esprit de Seneque; la quatriéme du Tacite de M. Amelot, & que la cinquiéme est un Vers, à quoy celuy qui me l'a envoyée, n'avoit pas apparemment pris garde.

Chi offende, non perdona mai Proverbe Italien.

J'ay enfin deviné pourquoy H. R. n'aime pas l'Illustre O. Z. M. c'est que que celuy-cy a trop de merite, & qu'il a fait trop de bien à H. R. Prusias dit dans la Tragedie de Nicomede de M. Corneille.

Pour paroistre à mes yeux son merite est
trop grand,

On

On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.

On a fait le Teſtament temporel & ſpirituel de M. Arnaud ; ce ſont de pauvres pieces. Les Teſtamens imprimez ſont fort à la mode ; le meilleur eſt celui de Monſieur le Cardinal de Richelieu.

Ce fut au 29. du mois de Decembre dernier que Mr. Dacier fut reçû à l'Academie Françoiſe, à la place de feu Mr. l'Archevêque de Paris. Monſieur de Barbezieux épouſa Mademoiſelle d'Alegre, l'onziéme de Janvier. Le 16. Mr. le Duc de Leſdiguieres épouſa Mademoiſelle de Duras ; & le 18. Mr. le Duc d'Uſez, Anne Hyppolite Grimaldi, fille de Mr. le Prince de Monaco.

Vous m'avez dit il n'y a pas longtemps, que les Rois d'Eſpagne prétendent être ceux de tous les Princes qui ayent une plus grande étenduë d'Etats; qu'il y en a eu un qui ſe vantoit que le Soleil ne ſe couchoit jamais ſur ſes terres, & que l'étenduë de ſes Seigneuries ne ſe pouvoit meſurer, que par la courſe de cet aſtre. L'on me vient d'ajoûter

ter qu'un Roi de Perse mettoit sur les Lettres qu'il luy écrivoit cette inscription, *Au Roy qui a le Soleil pour chapeau.*

Le *faciamus experimentum* des Medecins vient de ce qui arriva à Muret. Ce sçavant homme allant de France en Italie, tomba un jour malade dans une hostellerie où il estoit logé. Comme il estoit mal vestu, & qu'il n'avoit pas la mine d'un homme riche, ny d'un homme habile ; les Medecins qui le traitoient, ne croyant pas qu'il sceût la Langue Latine, dirent entr'eux en Latin, qu'il falloit faire sur ce corps vil & abject l'essay d'un remede qu'ils n'avoient pas encore éprouvé, *faciamus experimentum in corpore vili* : à peine furent-ils sortis aprés cette cruelle consultation, que Muret connoissant le danger où il estoit, se leva du lit, poursuivit son chemin, & se trouva guery, par la seule crainte du remede qui luy avoit esté préparé. Muret estoit du Diocese de Limoges, vivoit dans le 16e Siecle, & devint sans aucun Maître un des plus habiles hommes de son siecle : il fut Professeur en Droit, en Philosophie, & en Eloquence à Rome : on trouva cette Anagramme

sur

ſur ſon nom, *Marc-Antoine de Muret; Nature droit m'a mené*; & on luy fit cet Epitaphe.

Gallia me genuit, genitum me Roma recepit:
Illa ſinu juvenem fovit, & iſta ſenem.
Illa dedit vitam, vitam mihi ſuſtulit iſta,
Illa dedit cunas, iſta dedit tumulum.
Utraque me genitum gaudet, colit utraque vivum,
Utraque defunctum flenſque, gemenſque dolet.

Le Ballet des Saiſons qui eſt à la teſte du Recueil des Poëſies de Madame Saintonge qu'on vient de donner au Public, n'eſt pas celuy qui a eſté mis en Muſique, & qu'on a repreſenté ſur le Theatre du Palais Royal. C'eſt elle qui a fait les Opera de Didon & de Circé, & l'Arioſte moderne qu'on vend en quatre volumes chez le Sieur Guignard au Palais.

Je vous fais relier en quatre volumes les Commentaires de Montluc, puiſque vous me marquez le ſouhaitter ainſi, pour les rendre plus portatifs. J'ay écrit ſur la fin du dernier Volume cette Remar-

Remarque. Un Ministre célebre de nos jours ayant fait peindre le Maréchal de Montluc avec plusieurs autres hommes illustres, fit mettre ces mots sous son portrait. *Multa fecit, plura scripsit*; il a esté grand dans ses actions, il s'est fait encore plus grand dans son Histoire. Quand ces Commentaires seront reliez, je vous les envoyeray, avec le quatriéme Tome de l'Histoire Ecclesiastique de Mr. Fleury; j'y joindray encore deux bons Livres du mesme Auteur, ce sont les Mœurs des Israëlites, & des premiers Chrétiens; ces Ouvrages ne démentiront assûrément pas l'idée que vous avez de la grande érudition de ce sçavant Abbé. Le quatriéme Tome de son Histoire comprend le temps qui s'est écoulé depuis l'année 361. jusques à l'année 395. C'est le Sieur Auboüyn, à present Syndic des Libraires, qui vend ces Livres.

Monsieur le Noble recommence à nous donner des Ouvrages de sa façon, ils sont intitulez, *la Grotte des Fables*; ce sont des Dialogues, des Fables, & des Maximes sur des sujets de Morale. Le premier qu'on a donné au commencement de cette année en un petit

petit Volume de 24. pages, & qu'on vend cinq ſols, eſt ſur la Confiance trompée : on continuëra toutes les ſemaines à donner un Volume à peu prés ſemblable. La quatriéme Maxime de celuy-cy a pour exemple la Conduite de noſtre Homme de la *Pomeranie*, (vous m'entendez) la voicy.

Tout homme qui pour l'or a de l'idolatrie,
Trahit tout pour les biens dont il eſt enteſté:
On ne voit point loger en meſme hoſtellerie
Intereſt & fidelité.

J'ay tous les Ouvrages de cet Auteur, ils ont un ſel qui en fait trouver la lecture d'un tres-bon gouſt ; je n'ay pas ſa *Fradine*, je vais l'acherter.

„ Dans un ſiecle auſſi éclairé & auſſi „ critique que le noſtre, on s'humilie „ dés qu'on ſe déclare Auteur, dit Mr. Baillet, dans ſon Livre des *Enfans celebres.* Monſieur N. H. R. me promet un Commentaire ſur cette Penſée, pour ſe juſtifier de la pareſſe & de la négligence dont on l'accuſe ; s'il me donne ce Commentaire, je vous en ferai part.

Je

Je doute qu'il en apporte d'aſſez bonnes, pour prouver qu'il n'eſt pas blâmable de ne vouloir pas faire part au Public de ſes lumieres & de ſes connoiſſances. Je ne ſuis pas, comme vous voyez, ſi timide, ny ſi circonſpect que luy, puiſque je ſuis ſi exact à vous faire part de tout ce que j'apprens. Je ne ſeray pas moins exact à tenir la promeſſe que je vous ay tant de fois faite d'eſtre toute ma vie, &c.

LETTRE IX.

MONSIEUR,

On ne voit plus à la Comedie Mr. l'Abbé Q. L. T. que vous me diſiez y trouver autrefois ſi ſouvent enveloppé dans un manteau court. Depuis qu'il eſt Prédicateur, il a non-ſeulement entierement renoncé à ces divertiſſemens prophanes, mais encore il fait tous ſes efforts, pour en éloigner ceux qui l'écoûtent prêcher. Il diſoit dans le dernier Sermon que j'ay entendu de luy, que de meſme que ſelon Saint

Cyprien, dans les Combats des Gladiateurs, un homme estoit mis à mort pour le plaisir des hommes, *Homo occiditur in hominis voluptatem*; aussi un Comedien donnoit autant de coups mortels à son ame, qu'il donnoit de plaisirs aux Spectateurs.

Selon vostre bon amy Mr. D.L.B. il n'a manqué à Moliere que d'éviter le jargon, & d'écrire poliment. Quel feu, dit-il, quelle naïveté ! quelle source de la bonne plaisanterie ! quelle imitation des mœurs ! quels portraits ! & quel fleau du ridicule ! mais quel homme on auroit pû faire de Terence & de lui ! Cesar disoit, s'adressant à Terence; „toi aussi, Demi-Menandre, tu es mis au „nombre des plus grands Poëtes, & avec „raison pour la pureté de ton style. Eh „plust aux Dieux que la douceur de ton „langage fust accompagnée de la force „que demande la Comedie, afin que ton „merite fust égal à celuy des Grecs, & „qu'en cela tu ne fusses pas fort au-„dessous des autres, mais c'est ce qui te „manque, Terence, & c'est ce qui fait „ma douleur.

Tu quoque, tu in summis, ô Dimidiate Menander,

Poneris,

Poneris, & meritò, puri sermonis amator,
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore.
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres.
Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse, Terenti.

C'eſt le Sieur Dancourt qui eſt l'Orateur de la Troupe des Comediens François, il s'en acquitte tres-bien ; il a beaucoup d'eſprit, parle juſte, & repréſente avec ſuccés les Rôles d'Amant paſſionné, jaloux, inconſtant, celuy du Miſantrope, & du Financier ; on luy attribuë quelques pieces qui ont beaucoup de ſuccés. Les airs enfantins conviennent admirablement bien à ſon épouſe : elle eſt, à ce qu'on dit, bonne Actrice, quand elle en veut prendre la peine.

Je me ſuis informé pour ſçavoir s'il eſt vray, comme vous me mandez qu'on vous l'a dit, que les Comediens Italiens donnent à ſaint Sauveur la Parroiſſe où leur Hoſtel eſt ſciuté, tout l'argent qu'ils retirent le dernier jour qu'ils

joüent avant la Semaine sainte. Et si les Gentils-hommes & les Demoiselles qui chantent à l'Opera ne dérogent point à leur Noblesse, comme vous m'apprenez l'avoir lû dans le Livre des Representations en musique du Pere Menétrier : on m'a dit que l'un & l'autre est vray.

On a fait la Vie de Scaramouche : il paroist dans cette Histoire aussi grand fourbe qu'excellent Comedien ; par exemple, quand on lit cecy. Scaramouche estant à Civita-Vecchia, remarqua deux Esclaves Turcs, qui comptoient dans la ruë l'argent qu'ils avoient gagné : voicy ce qu'il fit pour avoir cet argent ; il coupa un morceau de sa chemise, & le mit adroitement à la place du linge dont ces Esclaves se servoient pour envelopper leur argent ; de sorte que ces Turcs ne se défiant de rien, remirent leur argent dans le morceau de linge qu'ils trouverent sous leur main. Quand Scaramouche, qui jusques-là avoit fait semblant de dormir, vit qu'ils se retiroient, feignant de se reveiller en sursaut, il se mit à crier : *ô hiemé, ô hiemé, sono assassinato, mi hanno robato, giusticia, giusticia* ; au voleur,

au voleur, au voleur on arresta ces Esclaves, sur ce qu'il assûra qu'ils luy avoient dérobé son argent qu'il tenoit, disoit-il, enfermé dans un coin de sa chemise ; ce qui ayant esté verifié, ils furent condamnez à luy rendre l'argent, & punis comme des voleurs.

Monsieur N. O. ne travaillera jamais avec succés pour le Theatre, parce qu'il veut trop donner dans l'extraordinaire & le surprenant. La Poësie Dramatique est une imitation des actions : mieux elles sont imitées, plus elles plaisent.

A Athenes.

Le Theatre perdit son antique fureur.
La Comedie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel & sans venin sçût instruire & reprendre,
Et plut innocement dans les Vers de Menandre :
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crût ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un avare souvent tracé sur son modele ;

Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur luy-meſme formé.

Eſtes-vous content des quatre Vers ſuivans ? ils ſont faits ſur ces mots de Suetone ; *Nihil cuiquam toto die præſtiti, diem perdidi.*

Titus parut un ſoir triſte aux yeux de ſa Cour ;
Et s'eſtant apperçû que ſa Cour s'en eſtonne,
Il dit en ſoûpirant, ah ! j'ay perdu ce jour,
Je n'ay fait du bien à perſonne.

Je vous manderay qui les a faits, quand j'en auray vôtre ſentiment. Je ſuis, &c.

LETTRE X.

MONSIEUR,

Puiſque vous avez deſſein de parler dans vôtre Hiſtoire de toutes les ſortes de Spectacles qui ont été en uſage dans le

le monde, en voicy une sorte, qu'apparemment vous ne voudriez pas oublier ; c'est des jeux funebres, dont je veux parler; voici, ce que je sçay de plus singulier sur ces jeux. Les jeux funebres que les Romains faisoient en l'honneur des défunts, & pour appaiser leurs Manes, étoient des Combats de plusieurs Gladiateurs, qui se battoient auprés du bucher pendant la ceremonie des funerailles: ce que l'on avoit introduit au lieu des Sacrifices, qu'on faisoit autrefois des Captifs qu'on immoloit aux Manes. On aima mieux les condamner à ces Combats les uns contre les autres, que de les égorger ; adoucissant la cruauté de ce Spectacle par la liberté qu'on leur donnoit de se défendre, & par l'esperance de la vie qu'on leur accordoit, s'ils étoient vainqueurs.

Sçavez-vous pourquoy Mr. R. D. quelque habile qu'il soit, ne réussira jamais à faire des Poëmes qui soient d'un bon goût ; c'est qu'il ne cherche qu'à dire de bonnes choses, sans se soucier de les dire d'une maniere qui puisse plaire ? Il y a long-temps qu'un grand Maistre a dit qu'aucun Poëme ne peut plaire, s'il ne mesle par tout

l'utile & l'agreable, de telle sorte qu'ils ne se quittent jamais.

Hor. Art. Poët. *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,*
Lectorem delectando, pariterque monendo.

Je ne doute point qu'on ne vous ait dit, qu'il ne travaille plus que sur des sujets pieux & saints, & qu'il a entierement quitté le prophane; les folies du Paganisme, disoit-il, il y a peu de jours en bonne compagnie, nous font horreur; & cependant nos Theatres semblent estre tous consacrez à la celebration de ces extravagances; nous faisons plus d'honneur aux passions dereglées des faux Dieux du Paganisme, que les Payens n'en faisoient eux-mesmes.

Quelle est donc la fureur de ces chansons frivoles?
Faut-il voir parmy nous triompher les Idoles?
Et dans l'abisme affreux d'un culte mensonge,
L'Univers aujourd'huy va-t-il se replonger?

J'excuse

J'excuse Anacreon , je pardonne à Tibulle,
La tendre expression des flammes dont il brûle.
Horace a pû chanter des Hymnes à Venus ;
Je plains ces beaux Esprits par l'erreur prevenus ;
Mais nous à qui la foy fait briller sa lumiere,
Pourquoy des Dieux esteints ranimer la poussiere?

Voila comme vous voyez un grand changement : il seroit à souhaiter pour lui & pour le public, que ce changement s'étendît jusques sur sa maniere d'écrire.

Je viens de lire dans Diogene Laërce , que Solon estant allé à une Tragedie d'Euripide , comme il vit que ce Poëte se mocquoit de la vertu , disant qu'il estoit bon de la laisser échaper , sans se mettre en peine de la suivre ; il se leva , & dit en se retirant de dépit , que c'estoit une honte de croire qu'un Esclave qui s'est dérobé , merite bien qu'on coure aprés luy , pour tâcher de le retrouver , & cependant de laisser perdre une chose aussi prétieuse

que la vertu. Je ne sçay pas dans quelle Tragedie d'Euripide est cet endroit qui donna tant d'indignation à Solon; peut-estre que vous qui travaillez *ex professo* sur les Spectacles, le sçavez-vous mieux que moy.

Je ne doute pas que vous n'ayez bien des Remarques sur l'Origine de la Comedie & de la Tragedie : comme je ne sçay pas ce que vous avez, je vous donne celle-ci, vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos; peut-estre dans la suite m'en viendra-t-il encore quelqu'autre, soit de mes lectures, soit des conversations où je me trouveray.

Athenée donne à la Comedie le mesme commencement qu'à la Tragedie. Il dit que ce n'estoit d'abord qu'un Hymne que les Payens chantoient en l'honneur de Bacchus en dansant autour de l'Autel, où l'on avoit sacrifié un bouc à ce Dieu des Vendanges. Clement Alexandrin attribuë l'Invention de la Comedie à Sisarion d'Icarie, parce que vrai-semblablement il y composa le premier les Hymnes de Bacchus, que l'on chanta aprés le sacrifice du bouc institué par Icarius vers l'an du monde 2700. Lorsque les Atheniens transl-

transporterent ce Spectacle dans leur ville, & qu'ils y introduisirent des choeurs de musique & des danses reglées & figurées, alors cet Hymne solemnel fut appellé particulierement *Tragedie*, & ce qui resta parmy les gens de la campagne, prit le nom de *Comedie*; c'est-à-dire, chanson de village, des mots Grecs *Komi*, village, & *Odi*, Chanson ou Hymne. Du temps d'Aristophane, qui vivoit vers l'an du monde 3630. & qui suivit Sophocle & Euripide, la Comedie n'estoit presque composée que de railleries & de médisances publiques. Elle commença à recevoir des Acteurs environ le mesme temps que la Tragedie, c'est-à-dire, du temps du Poëte Epicharme Sicilien, qui florissoit l'an du monde 3600. Delà vient que les Siciliens soustiennent que la Comedie eut son Origine à Syracuse, & qu'Epicharme en fut le pere; non pas qu'il en fût absolument le premier Invénteur; car nous avons des fragmens des Comedies d'Alcée, qui le préceda de prés de deux cens ans: mais parce qu'il y introduisit le premier des Acteurs parmi le chœur de musique, de même qu'ont fait Thespis Inventeur

de la Tragedie, parce qu'il avoit introduit les Acteurs entre les chants du chœur. C'est ainsi que Diomede donne le nom de premiers Comiques à Sannyrion, qui inventa les masques & les bouffonneries dans la Comedie ; à Cratin qui les regla à trois personnages, & qui en ordonna la composition, & à Aristophane qui la perfectionna. On à distingué la Comedie des Grecs en vieille, moyenne & nouvelle. La vieille attaquoit les personnes, & les nommoit par leur nom ; c'est ce qu'Horace nous fait connoistre en parlant d'Eupolis, de Cratinus & d'Aristophane, lorsqu'il dit que ces trois Auteurs & tous les autres Poëtes de la vieille Comedie reprenoient avec beaucoup de liberté tous ceux qui meritoient d'estre notez pour leurs malices, pour leurs rapines, pour leurs débauches, & pour leurs autres crimes. Cette liberté rendit ces Poëtes formidables à tout le monde, & plus encore aux grands qu'aux petits ; ce qui fit qu'on s'en lassa. Alcibiade fit publier une Ordonnance pour deffendre à tout Poëte Comique de plus nommer personne par son nom dans la Comedie : cette Ordonnan-

donnance produisit une autre espece de representation, qu'on appella moïenne Comedie ; & ce fut Aristophane qui la trouva le premier. Il fut suivi dans cette Methode par Philemon, par Platon le Comique, & par plusieurs autres, qui prirent à son imitation un honnête milieu entre la severité & la complaisance ; mais enfin, parce que les sujets veritables ne laissoient pas d'offenser, quoiqu'on n'y nommât personne (car on y peignoit si bien ceux qu'on critiquoit, qu'il étoit tres-facile de les reconnoître) on inventa une troisiéme espece, qu'on appella nouvelle Comedie, dans laquelle les sujets étoient feints, & les noms inventez. Menandre fut consideré comme l'Auteur de cette sorte de Comedie, ou du moins comme celui qui y avoit le mieux réussi.

Voici quelque chose de plus moderne, qui, je croi, ne déplaira pas à vôtre curiosité.

On fit vers l'an 1646. une Comedie atribuée à un Gentil-homme Normand nommé S. Evremond, contre quelques-uns des premiers Academiciens, ou plûtôt contre leur célebre Corps, je veux dire contre l'Academie. J'ai cher-

ché long-temps cette piece pour vous en faire part, ſans la pouvoir trouver. Enfin une perſonne de conſideration de mes amis, ſçachant qu'un autre de ſes amis, c'eſt l'Illuſtre Monſieur F.B.N. l'avoit, il l'emprunta pour la lire, & la rendit; mais lui ayant témoigné que je ſouhaittois, il y avoit long-temps, de lire cette piece, il la demanda pour moi; & aprés pluſieurs difficultez, il l'a obtenuë, en ſe faiſant caution; tant Monſieur F. B. N. craint de la perdre, parce qu'il n'y en a plus, & apparemment on ne la réimprimera pas; car, aprés la lecture que j'en viens de faire, elle me paroît une des plus pauvres pieces que j'aye jamais luë dans ce genre. Voici ſon titre. *La Comedie des Academiſtes pour la réformation de la Langue Françoiſe. Piece comique, avec le rôle des Preſentations faites aux grands jours de ladite Academie, imprimé l'an de la Réforme.* On trouve d'abord une eſpece de Préface; ou plûtôt de Dédicace ſignée *De Cavenets*, aux Auteurs de l'Academie. Cette Preface eſt un pur galimatias; ce qui donne d'abord une tres-méchante idée du reſte de l'Ouvrage: & l'on ne ſe trompe pas dans cette idée: car la Come-

die

die qui ſuit, qui eſt en cinq Actes & en Vers, n'a ni ſel, ni ſaveur, ni deſſein. Les Acteurs de cette piece ſont Triſtan, S. Amand, Godeau, Colletet, Chapelain, Gombaud, Habert, l'Eſtoille, le Marquis de Breval, le Preſident Seriſy, Bois-Robert, Sillon, Mademoiſelle de Gourné, Baudoüin, un Sergent, un Geolier, Faret, & Monſieur le Chancelier Seguier. J'ay trouvé deux endroits marquez avec du crayon; apparemment ce ſont les deux ſeuls qu'on y a trouvé de remarquables; je les vais donc auſſi remarquer ici. Le premier eſt dans l'Acte troiſiéme, Scene premiere, quand un Sergent veut mettre Baudoüin en priſon pour une dette.

BAUDOUIN.

Enfin c'eſt aujourd'hui qu'on reforme les mots,
Nous pourrons par aprés prendre nôtre repos;
Nous pourrons deſormais abandonner l'étude,
Et bannir avec elle un peu d'inquietude,
Mais je me ſens ſurpris; qui me prend au colet?

LE

LE SERGENT.

Monſieur, il faut entrer dedans le Châtelet.

BAUDOUIN.

D'où me vient cet affront?

LE SERGENT.

Du Bray vous le fait faire.

BAUDOUIN.

Du Bray, cet Imprimeur! Ha, je ne puis me taire;
Il ſçaura l'impudent ſi j'ai quelque credit;
N'eſt-ce point ſans aveu? Du Bray ne m'a rien dit.

LE SERGENT.

Regardez ce papier.

BAUDOUIN.

Je connois bien mon ſigne,
Mais la priſe de corps me ſemble trop indigne.

LE SERGENT.

Il eſt un peu fâcheux; mais quoi!

BAU-

BAUDOUIN.

Quelle raison?

LE SERGENT.

Hâtez-vous promptement de venir en prison.

BAUDOUIN.

Sergent, je suis Auteur, je fais un beau Volume.

LE SERGENT.

Auteur, je suis Sergent, & je vis de la plume,
Comme vous, compagnon!

Le reste de cette Scene est du dernier pitoyable.

Voici la seconde remarque; elle est tirée du cinquiéme Acte, Scene premiere, ou Chapelain dit,

Messieurs, je vai parler, puisqu'on me l'a permis,
Sur un point, où je croi, vous avoir pour amis;
Je dis que la coûtume assez souvent trop forte,

Fait

Fait dire improprement que l'on ferme la porte ;
L'usage tous les jours autorise ces mots,
Qui nous feroient passer ailleurs pour de grands sots ;
Craignez-vous vôtre argent, rubis, perles, musc, ambre ?
Vous poussez vôtre porte, & fermez vôtre chambre.

SERISY.

En matiere d'Etat, vous sçavez que nos Roïs
Tiennent toûjours quelque air de ces anciennes Loix ;
De même dans les mots, c'est n'être pas bien sage
D'abolir tout d'un coup ce qu'approuve l'usage.

LA TROUPPE.

Digne raisonnement, noble comparaison !
Chapelain n'a pas tort, & vous avez raison.

S'il n'y a dans tout cet Ouvrage que ces deux traits de remarquables, jugez du reste. Aprés cette Comedie on trouve le Rôle des Présentations faites aux

aux grands Jours de l'Academie Françoise sur la reformation de nôtre Langue. Premiere assise du Lundi 13. Mars 1646. il y a un peu plus de finesse & d'art dans cet Ouvrage que dans l'autre. Voici deux exemples de ces assises.
Quatriéme assise s'est presenté le Sieur " de Polastron cadet de Gascogne, re- " querant que l'on n'ôtât pas le *point* à " leur honneur, ni l'*éclaircissement* à leur " épée.

R E' P O N S E.

Pour ce qui est du *point*, soit com- " muniqué aux Professeurs en Mathe- " matiques ; & pour l'*éclaircissement* de " l'épée, renvoyé aux Fourbisseurs. "

Treiziéme assise, s'est presenté Gilles " le Niais Sieur de Tourniquet, l'un des " ordinaires du Cheval de bronze, ayant " procuration du filou & de lanturlu, re- " querant que les mots de *vrayement*, " *c'est mon*, *voila bien de quoi*, & autres " qui se trouvent dans les chansons du " Pont-Neuf, soient approuvez pour " bons François. "

R E' P O N S E.

Soit communiqué à Jean de Nivelle " & à Roquentin. "

Je

Je me suis fait un plaisir de vous donner ce détail, afin que ne pouvant vous faire part de la piece, vous vous consoliez, si vous ne pouvez pas la trouver dans la suite, & que vous jugiez par ces échantillons, que le tout est si peu de chose, qu'il ne merite aucun empressement pour l'avoir.

Je n'entends point encore dire qu'il y ait à la Comedie aucune Actrice, excepté Mademoiselle Raisin, qui excelle autant que Mademoiselle Champ-meslé: eut-être qu'avec le temps quelques-unes de celles qui priment à present acquerront cette excellence.

Ressouvenez-vous que vous m'avez dit autrefois, en me parlant de cette Actrice, qu'il n'étoit pas necessaire de lui dire avec Monsieur B. quand elle representoit de certains Rôlles tendres;

Il faut dans la douleur que vous vous abbaissiez,
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez;

parce qu'elle s'en acquittoit si bien, qu'on étoit forcé de verser des larmes, quelque force d'esprit qu'on eût, & quelque violence qu'on se fît sur soi-même.

même. C'étoit, disiez-vous, un plaisir de voir les femmes soûpirer, & s'essuyer les yeux, & les hommes s'en moquer, pendant qu'eux-mêmes faisoient leurs efforts (comme on dit aux enfans) pour recoigner leurs larmes.

Je ramasse, puisque vous le souhaitez, toutes les éditions d'Aristophane, vous les recevrez dans peu, je vous dirai pour aujourd'hui peu de chose de ce Poëte.

Aristophane Poëte Comique d'Athenes, qui vivoit du temps de Socrate, a fait cinquante-quatre Comedies, dont il ne nous reste qu'onze. Ce Poëte étoit d'un naturel bilieux, ardent, railleur, médisant, libre, élevé. Il ne garde point les bien-seances: ses pieces sont pleines de rencontres agreables; ses plaisanteries sont souvent fausses. Platon dit dans une Epigramme qu'on lui attribuë, que les Graces aprés avoir parcouru tout le monde, pour trouver un lieu propre à se bâtir un Temple qui durât éternellement, elles choisirent l'Esprit ou le Cœur d'Aristophane, d'où elles ne sortirent point depuis ce temps-là.

Monsieur N. L. vous prie, quand vous parlerez de la mort de Moliere, de

de ne pas oublier cette circonstance : c'est que lors que ce fameux Comedien commença les premieres representations du Malade imaginaire, il étoit malade en effet d'une fluxion sur la poitrine, qui l'incommodoit beaucoup, & à laquelle il étoit sujet depuis quelques années. C'est à propos de cette fluxion qu'Arpagon dit à Frosine dans la cinquiéme Scene du second Acte de „ l'Avare : Je n'ai pas de grandes incom-„ moditez, Dieu merci, il n'y a que ma „ fluxion qui me prend de temps en „ temps ; à quoi Frosine répond : vôtre „ fluxion ne vous sied point mal, & „ vous avez grace à tousser : il mourut en 1673. âgé de 52. ans venant de representer pour la quatriéme fois le *Malade imaginaire*.

Le même Monsieur L. N. m'a dit qu'étant un jour à la Comedie du Grondeur, ses voisins parlerent, en attendant qu'on commençât la piece de plusieurs foux, qui avoient eû credit auprés des Princes. Un jeune A. (qui apparemment venoit de lire l'Histoire des Iconoclastes du Pere Maimbourg, mort avec la qualité de *Monsieur*, parla ainsi d'un fou nommé Dan-

Dandery. Ce Dandery étoit un certain fou qui étoit à la Cour de l'Empereur Theophile vers l'an 830. & qui divertissoit extrêmement ce Prince par ses naïvetez plaisantes : comme il avoit (par un privilege attribué à sa qualité) la liberté d'aller par tout, il entra un jour brusquement dans le cabinet de l'Imperatrice Theodora, lors qu'elle faisoit sa priere devant un Oratoire orné de dévotes images, qu'elle avoit soin de cacher à l'Empereur, à cause qu'il étoit Iconoclaste. Ce fou, qui n'avoit pas accoûtumé de voir des images, lui demanda ce que c'étoit ; Theodora lui répondit que c'étoit des poupées qu'elle preparoit pour ses filles. Dandery étant allé ensuite selon sa coûtume au disner de l'Empereur, lui dit qu'il avoit veu l'mperatrice qui baisoit & embrassoit les plus joiles poupées du monde. Theophile, qui se douta que c'étoient des images que Theodora reveroit en secret, se leva aussi tôt de table, & alla trouver l'Imperatrice, à qui il fit d'abord de rudes réprimandes, mais l'Imperatrice lui disant en riant que ce fou s'étoit trompé, en prenant pour des poupées les images

images de ses filles, avec lesquelles elle étoit devant le miroir, il la crut, se prit à rire & s'en retourna ; mais Theodora, qui s'étoit si adroitement tirée d'un mauvais pas, voulant remedier à l'avenir, fit si bien châtier ce fou, pour lui apprendre à ne plus parler de poupées, qu'aussi-tôt qu'on lui en parloit, il mettoit le doigt sur la bouche, & ne disoit mot.

Adieu, menagez vôtre santé, & me croyez toûjours, &c.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

Bien des gens se plaignent qu'on maltraite trop ici les nouveaux Auteurs qui travaillent pour le Theatre ; qu'on siffle leurs pieces, souvent pour des fautes fort legeres ; qu'on voudroit que dans un premier Ouvrage, ils fissent parler leurs Heros avec autant de force & d'élevation que Monsieur Corneille fait parler Cleopatre, en mourant, à

Antio-

Antiochus & à Rodogune, quand elle leur dit :

Regne de crime en crime, enfin te voila Roy :
Je t'ay défait d'un pere, & d'un frere & de moy.
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour vectimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans vostre union,
Qu'horreur, que jalousie & que confusion ;
Et pour vous souhaitter tous les malheurs ensemble,
Puisse naistre de vous un fils qui me ressemble.

Si on eut sifflé la Melite, la Galerie du Palais, Clitandre, on eut fait perdre courage à l'Auteur, & nous n'aurions jamais eu Rodogune, Heraclius, le Cid, Cinna, Pompée, &c.

Je vous plains beaucoup de ce que vous avez à souffrir du temperamment bilieux de N. M. D. il est au fond un bon homme ; le silence a la vertu d'ap-

paiser le bruit de la colere, parce qu'elle est contrainte de se taire, ne sçachant à qui parler ; croyez-moy, servez-vous de ce remede contre les emportemens de vostre bilieux. Je crains plus la colere du faux dévot T. F. E. car il n'y a rien plus à craindre, que des dévots de sa sorte, quand ils sont irritez ; ce sont des animaux fort coleriques, & en mesme temps fort vindicatifs, parce qu'ils se persuadent que Dieu leur doit de retour, que la Religion est blessée en leurs personnes, & que leurs fureurs sont divines.

C'est apparemment dans les Memoires de Monsieur L. D. M. que vostre jeune Pensionnaire des Ursulines a appris à mettre de l'encre dans le benistier, pour barbouiller le front de ses compagnes ; riez en vostre particulier de ce trait d'une jeunesse enjoüée, pendant qu'en sa présence vous luy en ferez la matiere d'une réprimende tres-serieuse.

On divulgue à present bien des secrets : on voit beaucoup d'Histoires secrettes qui deviennent publiques par l'impression ; en voicy une nouvelle du Connestable de Bourbon, qui se vend

au

au Palais, chez le Sieur de Luynes.

Je voudrois qu'on mist pour Inscription des Academies des Sçavans, & de ceux qu'on destine aux Armes, ce Vers d'Ovide.

Sint procul à nobis juvenes, ut fœmina compti. *Epist.*

Hors d'ici, jeunes gens attiffez comme" des femmes : qui dit homme attiffé, " homme dameret, dit homme de bagatelle, homme qui n'est bon à rien : pour peu que vous étudiez le monde, vous connoistrez que cela est tres-vray. Il n'y a pas un de ces effeminez, qui sont tous occupez de leurs parures, qui n'aimât mieux voir tout l'Etat en désordre, que sa perruque dérangée, dit Seneque. *Horum quis est, qui non malit Rempublicam turbari, quàm comam suam? qui non sollicitior sit de capitis sui decore, quàm de salute generis humani?*

J'avois tousjours crû que par cette Epitaphe,

Si Procul à proculo proculi campana fuisset,
Jam Procul à proculo Proculus ipse foret.

 qu'on

qu'on lit dans l'Eglise de Saint Proculus à Boulogne, on vouloit dire que la cloche de cette Eglise estoit tombée sur un nommé Proculus, & l'avoit tué; mais je viens d'apprendre dans les Voyages de Misson, t.2.p.170. que ce Proculus estoit un homme studieux; qui ayant continué long-tems à se lever tous les matins au son de cette cloche, devint malade par trop de travail, & mourut.

Je ne vous envoyeray pas l'Eloge de feu Monsieur l'Archevesque de Paris, qu'a fait Mr. le Gendre Chanoine de Nostre-Dame: je me contenteray de vous en rapporter cet échantillon, il vous servira à juger de la piece pour le „ style. Il est rare d'estre plein de lumie- „ res, & de n'en estre point ébloui; la „ gloire éclatante, & principalement „ celle qui vient des Sciences & des bel- „ les Lettres, laisse dans l'ame, je ne „ sçay quel plaisir qui la remplit, & qui „ l'occupe. Quand on vous felicite sur „ de grands succés, vous vous couron- „ nez de vos propres mains; on se dresse „ à soy-même un triomphe secret, pen- „ dant qu'assez souvent on en refuse de „ public: ainsi on perd du côté du cœur,

ce

ce qu'on croyoit avoir gagné du costé "
de l'esprit, & les connoissances subli- "
mes ne nous ostent que trop souvent "
la connoissance de nous-mesmes.

Monsieur R. m'a gagné, il a quelque temps, une partie d'échets sans témoins; & le mesme jour je luy en ganay un en bonne compagnie; vous jugez bien duquel des deux la petite vanité fut la plus satisfaite. Il sçait tout le Traité que Mr. Sarrazin à fait sur ce jeu, mais il n'en sçait pas mieux pour cela les Stratagêmes. Feu Mr. le President Nicolaï passoit pour estre celuy de France qui sçavoit le mieux les adresses & le fin de ce jeu. Cette réputation luy suscita un jour un envieux, qui vint exprés, à ce qu'il dit, de soixante lieuës pour la luy disputer: estant arrivé chez le President, pendant qu'il estoit à la Chambre des Comptes, il l'attendit tout botté; & quand il le vit de retour, il luy dit: Monsieur, j'ay oüi dire "
que vous passez pour le plus habile "
joüeur d'échets qui soit dans le Roiau- "
me; je viens exprés de soixante lieuës, "
pour voir s'il faut que je vous cede l'a- "
vantage dans ce jeu, une seule partie "
en décidera. On apporta des échets, "

le President perdit, l'inconnu le quitta aussi-tost, sans vouloir jouër une seconde partie, ny dire son nom, ny disner avec luy. Mr. Nicolaï n'a jamais sçû qui il estoit.

La seconde Fable de la Grotte de Mr. le Noble est faite sur le Procés ; ce bel esprit a, comme vous sçavez, de la theorie & de la pratique sur ce sujet : il compare la chicane à la chymie dans ce livret, l'ardeur de plaider,
p. 11. „ & l'ardeur de souffler, dit-il, bâtissent
„ toutes deux sur le fondement de l'e-
„ sperance ; toutes deux engagent insen-
„ siblement un fou par une premiere dé-
„ pense qui paroist legere ; l'une par l'a-
„ chat d'un creuset, d'un fourneau &
„ d'un boisseau de charbon ; l'autre par
„ un petit exploit contrôlé, ou une plain-
„ te chez un Commissaire : mais ensuite
„ on s'y trouve peu à peu si bien engagé
„ par les dépenses accumulées, que pour
„ ne pas perdre ce que l'on y a mis, on
„ veut aller au bout ; & enfin il se trou-
„ ve que le creuset a tout dévoré, &
„ que les chimeres dont on se flattoit,
„ n'aboutissent qu'à de la fumée ; &
„ ainsi, ajouste-t-il, pour premiere ma-
„ xime ;

Ne plaide point, & suis l'avis que je te donne:
Laisse-là ce procez, croy-moy.
Mais Maistre Yves me dit que mon affaire est bonne;
Oui pour luy, mais non pas pour toy.

les sept autres maximes sont égalément tres-spirituelles & tres-instructives.

Il y a deux ans que je vous envoyai le Triomphe de Madame Des Houlieres dedié à Mademoiselle de Scudery, par Mademoiselle l'Heritier, & imprimé chez le Sieur Mazuel, ruë saint Jacques: le mesme Triomphe paroist depuis peu dans le Recueil qu'on vend en un volume, chez le Sr. Guignard, des Oeuvres de Mademoiselle l'Heritier, où elle se plaint de la premiere Edition faite en son absence de ce Triomphe, qu'elle assûre estre fort differente de celle-cy, qu'elle reconnoist pour estre son veritable Ouvrage. Je vous envoye le Livre entier; faites lire à Mademoiselle V.F. l'Histoire de Finette, elle la divertira. Renvoyez-moy, je vous prie, la Réjouïssance des Poëtes sur la sortie de prison de Mr. le Noble, & son Remerciement, avec la Muse Histori-

que de Mr. Robinet dediée à Madame.
Je ſuis, &c.

Lettre XII.

Monsieur,

Quelqu'autre vous a-t-il dit auſſi-bien qu'à moy, que le Sieur T. Libraire de la ruë S. Jacques, a donné quinze cens livres à la veuve de M...... pour les pieces qui n'avoient pas eſté imprimées du vivant de l'Auteur ? ſi cela eſt vray, il y a long temps qu'il a retiré ſon argent, il y gagnera encore dequoy baſtir un appartement des plus magnifiques dans le Ch. T. ſi l'envie luy en prend. Les Auteurs ne vont pas juſques-là, les Libraires leur taillent leurs morceaux trop petits ; mais pour les conſoler, ils leur promettent de la gloire.

Voicy pourquoy voſtre ſçavant Allegorique a appellé Monſieur N. C. un vray *Demades*.

Il y avoit à Athenes un homme extrêmement riche appellé *Demades*, qui aimoit tant les *Spectacles*, que les Athe-

Atheniens ayant défendu par une Loy, qu'on ne reçût aucun Etranger pour jouër dans les Jeux publics, imposant mesme une amande de mille drachmes contre celuy qui contreviendroit à cette Ordonnance ; il donna cependant des Spectacles au peuple, où il introduisit jusqu'à cent Etrangers, se soûmettant à la peine de payer cent mille drachmes. N'est-il pas vray que Monsieur N. C. est un vray *Demades*, à la dépense prés?

Nihil est jucundum nisi quod reficit varietas, me dites-vous : c'est pourquoy je vais passer à Neron, de Neron à Moliere, de Moliere au Sieur Deschars, &c.

L'Empereur Neron voulant donner des Spectacles de son invention, establit les jeux appellez *Neroniens*, l'an 813. de la Fondation de Rome, pour estre célebrez tous les cinq ans, mais l'ardeur qu'il avoit pour ces jeux de son Institution, ne luy permettant pas d'attendre que le terme de cinq ans fust accompli, il renouvella ces Jeux l'an de Rome 816. & ne laissa pas deux ans aprés de les faire célebrer dans le temps qu'il avoit reglé en les instituant.

Moliere voulut dans ses premieres années s'establir à Paris avec plusieurs enfans de Famille, sous le titre de *l'Illustre Theatre*; mais ce dessein n'ayant pas réussi, il alla dans les Provinces, comme à Lyon en 1653. ensuite à Beziers, à Grenoble, à Roüen, & enfin vint à Paris, où il fut parfaitement bien reçû de Monsieur Frere unique du Roy, qui luy donna le titre de sa Troupe, & voulut bien le presenter en cette qualité au Roy & à la Reine-Mere.

Le Sieur Deschars est le Danseur de l'Opera le plus réjoüissant, il excelle dans la danse comique par-dessus tous les autres. Sa danse à deux *visages* dans le Balet des Saisons, a réjoüi extrêmement tous ceux de la Cour & de la Ville qui l'ont vûë. Sa femme excelle autant dans la danse serieuse, que luy dans la comique : elle est d'une taille tres-avantageuse pour sa profession, c'est-à-dire assez grande, bien-prise, & d'un bon air. Monsieur L. N. assûre que, quoyqu'il soit allé tres souvent aux Opera où elle danse, il ne l'a jamais vû rire, ny pas mesme sourire en dansant.

Selon Cassiodore cité par Monsieur

M. D. P.

M. D. P. dans son Idée des Spectacles anciens & nouveaux, le signal pour la course des Chariots estoit donné chez les Romains par le Preteur, ou par l'Empereur, ou par celuy qui ordonnoit les Jeux, avec une espece de voile, que l'on déployoit en le jettant. Neron en introduisit l'usage, pour avoir une fois jetté la serviette dont il essuyoit ses mains, pour permettre aux Acteurs d'entrer en lice, & pour se défaire de l'importunité du peuple, qui s'impatientoit, & qui ne luy laissoit presque pas le temps de disner.

Monsieur L. D. D. B. M. parlant quelquefois de Scaramouche dans le temps qu'il vivoit encore, & qu'il ne paroissoit plus sur le Theatre; disoit, *homo non periit, sed periit artifex.* M. le Prince de Guimené disoit la mesme chose du fameux Comedien appellé *Mondory.*

On lit chez Pausanias qu'un nommé Phidolas de Corinthe estant tombé de cheval en courant aux Jeux Olympiques, son cheval ne laissa pas de poursuivre sa course, tourna autour de la borne; & comme s'il eust connu qu'il avoit remporté la victoire, il s'arresta

devant les Maiſtres de ces Jeux, comme pour demander le prix. Les Eléens l'accorderent au Cavalier, malgré ſon malheur, & luy permirent de faire élever une Statuë à ſon cheval.

Je me reſſouviens qu'eſtant en une Ville de Province, un jeune Juriſconſulte de ceux qui ſont moitié Avocats, & moitié petits Maiſtres, voyant qu'un Comedien qui y repreſentoit une Piece comique, avoit une fierté inſupportable, à cauſe qu'il faiſoit rire les autres, „luy cria; mon amy, tu ne fais rire de „tes ſottiſes, que parce qu'on n'attend „rien de bon de toy, & qu'on a eû icy „la bonté de te diſpenſer du ſens com- „mun. Le Comedien répondit ſur le „champ en cette maniere à celuy qui „l'inſultoit; Monſieur, c'eſt à l'Auteur „qui a fait la Piece que je repreſente, à „répondre pour moy.

Je ſouhaite que vous ſoyez content de cette varieté, & que vous me croyiez touſjours, &c.

LET-

Lettre XIII.

Monsieur,

Pour vous réjouïr, je commencerai ma lettre par un bon mot. Un Evêque qui souhaitoit avec passion d'être Cardinal (ce qui n'est pas rare) dit un jour étant à table, à un Ecclesiastique; *D'où vient que vous vous portez si bien, & que pour moi, je suis si souvent incommodé? C'est*, répondit l'Ecclesiastique, *que vous avez toûjours vôtre chapeau dans vôtre tête, & que j'ai la tête dans le mien.* Monsieur l'Evêque rit du bon mot, peut-être en rirez-vous aussi.

Vous n'avez pas voulu croire M. de la Motte le Vayer, quand il dit qu'il naît une espece de canne du bois qui se pourrit dans la mer, & en avoir veu de formées à demi, qui tenoient encore à une membrure de vaisseau apportée de Hollande; croirez-vous plûtôt ce qui est dit dans un des Voyages Historiques? Sçavoir qu'en Irlande il

il y a une espece d'Oiseaux de marais, qu'on appelle *Bernacles*, qui n'ont ni pere, ni mere, qui ne proviennent d'aucuns œufs, ni d'accouplement d'animaux, mais qui sortent de la gomme des sapins, qui sont proche des rivages de la mer; on leur voit, ajoûte l'Auteur, d'abord paroître le bec, & peu à peu le corps; & dés qu'ils se sentent libres, ils s'envolent dans les airs, ou se jettent dans les eaux des marais. Les Religieux & les Ecclesiastiques du païs mangent de ces animaux les jours maigres, prétendant qu'ils ne sont pas nez de la chair.

On a nouvellement traduit l'Histoire de Psiché, qui se trouve dans l'Asne d'or d'Apulée, c'est le Sieur de Luyne qui la vend sous le titre des *Amours de Psiché & de Cupidon*, avec quelques Remarques. C'est en vain que vous m'excitez à traduire les Oeuvres d'Apulée; j'ai des raisons de bienseance qui m'en empêchent; je sçai bien qu'une bonne Traduction des œuvres de cet Auteur, avec un docte commentaire, feroit plaisir à bien des gens, mais laissons ce travail à ceux à qui il convient.

On m'avoit prêté le Fureteriana; & aprés

aprés l'avoir lû, je l'ai achetté, à cause de la reflexion suivante, que je fais lire volontiers aux L. F. N. S. & autres semblables curieux. Si l'on examinoit "*p.* 62.
bien serieusement tout le merite & tou- "
te la délicatesse que nous attribuons "
aux Chinois, nous trouverions peut- "
être que cela ne va pas si loin que nous "
nous l'imaginons. Tous les Ouvrages "
qu'on apporte de chez eux n'ont point, "
ce me semble, tant de quoi surpren- "
dre, & si l'on y fait bien reflexion, "
on leur fait tort par cette surprise, puis- "
que souvent nous n'admirons quelques- "
uns de leurs Ouvrages, bien moindres "
cependant que beaucoup des nôtres, "
que parce que nous ne pouvions qu'à "
peine nous persuader, qu'ils fussent "
capables d'en faire de pareils, comme "
nous admirons dans un enfant de pe- "
tites pensées, qui ne vaudroient rien "
dans la bouche d'une personne raison- "
nable; dans une femme, des vers, qui "
seroient insupportables, si un homme "
les avoit faits. Un bon jour, Monsieur, "
un bon jour, Madame, nous paroîtra "
mille fois plus beau dans le bec d'un "
perroquet, que dans la bouche d'une "
agreable personne. Il y a de l'entêtement "
dans "

dans tout cela. A propos de Perroquet, vous connoissez combien est aimable celui de la charmante, sage & spirituelle Mademoiselle ***. Voici des vers, où on le fait parler:

PLAINTE DU PERROQUET

A MADEMOISELLE ***

Non, Clarice, l'on n'est point
Toûjours heureux de tout point.
Natif des lieux où l'Aurore
Brille sur la rive Maure,
Perroquet predestiné
Pour vous je fus amené.
Beau, bienfait, d'un vert plumage,
D'un agreable caquet,
Le plus mignon Perroquet
Que l'on mit jamais en cage.
Je bornois tout mon bonheur
A regner sur vôtre cœur;
En vôtre seule personne
Douce, complaisante, bonne,
J'avois trouvé de quoi fixer les vœux
Du Perroquet le plus heureux.
Sur vôtre vertu severe
J'avois fondé l'espoir de mon sort le plus doux.

Jamais

Jamais dans nos amours de crainte ou de colere,
Maiſtre de vôtre cœur, encor, plus ſûr de vous,,
J'étois amant, & n'étois point jaloux.
Nul d'un air careſſant avec meſme tendreſſe,
Ne vous dit, bonjour ma Maîtreſſe;
Nul comme moi d'un ton languiſſant & flateur
Ne vous nomma mon petit cœur:
A toute autre flamme inſenſible,
Sourde à cent frivoles diſcours,
Vous n'écoûtiez que moi, vous m'écoûtiez toûjours;
A moi ſeul vous prêtiez une oreille paiſible,
Quand je parlois de nos amours.
Mais helas! quel affreux préſage
Vient de troubler mon cœur, & confondre mes ſens.
(Les oyſeaux toûjours en partage
Eurent l'art des preſſentimens)
Je crains que je ne ſçai que je n'oſe vous dire.
Que malgré ma tendreſſe & malgré vôtre foi,
Un plus juſte devoir ne vous dérobe à moi.

Peut-

Peut-être, helas! vous n'en faites que rire;
Mais moi taciturne & confus,
Je mourrai de dépit, ou ne jaserai plus.

Le luxe des Coquettes eſt la matiere du troiſiéme entretien de la Grotte des Fables de Mr. le Noble: ceux qui ont frequenté le Theatre & les Thuileries ſont en pays de connoiſſance dans cet Entretien.

Monſieur Dupin continuë ſes Ouvrages ſur les Matieres Eccleſiaſtiques; il vient de donner le dixiéme, onziéme, & douziéme Siecles.

Pardonnez-moy, je vous prie, ſi je ne vous ai pas encore envoyé les Memoires qu'on attribuë à Mr. de Saint Evremont, & que j'ai achetez par vôtre ordre. Sur ce qu'on m'avoit dit qu'ils étoient fort agréables: je les ai voulu lire avant que de vous les envoyer; ils m'ont non-ſeulement fort agréablement amuſé, mais ils m'ont paru en même-temps ſi utiles, pour apprendre à un jeune homme à découvrir & éviter les dangers de la galanteries que je n'ai pû m'empêcher de les donner à lire au *Petit-Maître* de l'Aca-

l'Academie de *** que vous m'avez adressé, pour faire quelque attention sur sa conduite; il garde ces deux Volumes, je vais en achetter deux autres que vous aurez incessamment: vous ne perdrez rien pour avoir attendu; car je mettrai dans le même paquet l'Histoire des Révolutions de Suede que le Sieur Brunet vend depuis peu en deux Volumes in douze. Monsieur N. G. S. m'avoit promis une Satyre qui court, à ce qu'il dit, manuscrite contre quelques Auteurs modernes; mais il ne m'a encore rien donné, & je croi qu'il ne me donnera rien; entre nous, c'est un homme qui passe la matinée à promettre, & l'aprés-disnée à s'excuser. La derniere fois que je le vis, il venoit de la Bibliotheque de S. Victor, & il me dit à l'oreille dans la ruë, *je viens d'apprendre un bon mot, le voicy; quand les Espagnols font des feux pour une bataille qu'ils ont perduë; & quand les François en font pour avoir gagné cette même bataille, on peut dire que les feux des François sont des feux de joye, & ceux des Espagnols des feux d'artifice.* Il se prit ensuite à rire de tout son cœur, & me vouloit quitter; mais je l'arrêtai,
&

& je lui dis, je veux payer vôtre bon mot d'une bonne Remarque, dont j'ai la memoire toute fraîche, & qui m'échapera peut-être avant que je vous l'aye dite, si je ne vous la dis à present.
Od. 53. Anacreon dit, *C'est la rose qui nous fait juger du succés de nos amours par le bruit que nous faisons avec ses feuilles, lors que nous les frappons sur nos mains.* Selon Mr. Dacier sur Theocrite, lors que les Grecs vouloient juger du succés de leurs amours, ils avoient accoûtumé de prendre une feuille de pavot, ou de quelqu'autre fleur, & de la plier de maniere, qu'en la voulant faire heurter contre la main, le coude, ou l'épaule, elle pût faire du bruit: si elle rendoit quelque son, ils esperoient réüssir dans leurs amours; au lieu que si elle n'en rendoit point, ils n'avoient plus d'esperance. Les Grecs se servoient quelquefois de feuilles de rose, & voici comment. Ils fermoient à demi une main, de telle sorte, que du côté du pouce, il y avoit une cavité, sur laquelle ils étendoient une feuïlle de rose, & aprés cela de l'autre main ils frapoient dessus, & faisoient le bruit dont je viens de parler. J'ai vû, m'a repar-

Theocr. Idil. 2. vers. 30.

reparti Monsieur N. G. S. des enfans à Paris & en Provence, qui sans être ni Grecs, ni amoureux, faisoient la même chose, ce qu'ils appelloient *faire claquer des feuilles de rose.* Adieu; & m'a quitté.

Adieu aussi, Monsieur, je suis, &c.

Souffrez ce *post-scriptum.*

On vient de me dire que le S. Evremont, auquel on attribuë les Memoires dont je vous viens de parler, n'est pas celui dont nous avons de si beaux Ouvrages qu'on vend chez le Sieur Barbin, en deux volumes in quarto, & en cinq volumes in douze.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

J'espere que vous serez aussi content de cette Lettre ci, que vous me marquez l'être de la derniere: du moins je vais faire mon possible pour cela, c'est-à-dire, que je vais vous donner des Recherches fort curieuses pour vôtre projet. Je commence par celle-ci.

Quand

Quand lés Gladiateurs combattoient, si les Spectateurs pressoient les mains ensemble en joignant les deux pouces, & entrelaçant les doigts, c'étoit une marque de faveur; le vainqueur donnoit la vie au vaincu; mais s'ils tournoient les pouces, en déjoignant les mains, c'étoit un signe de haine: il n'y avoit point de quartier, & le vaincu étoit tué.

Voici une bonne Remarque sur les premiers Actes des Pieces Dramatiques; elle est d'un grand Maître, dont vous devez parler bien des fois dans vôtre Ouvrage. Le premier Acte d'une Piece de Theatre doit, dit-il, contenir les semences de tout ce qui doit arriver dans la suite, tant pour l'action principale, que pour les Episodiques; en sorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes suivans, qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appellé par quelqu'un qui y aura été introduit. Les Anciens se sont fort écartez de cette maxime, particulierement dans les agnitions, ou reconnoissances, pour lesquelles ils se sont presque toûjours servi de gens qui survenoient par hazard au cinquiéme Acte, & ne seroient

arrivez

arrivez qu'au dixiéme, si la Piece en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'OEdipe de Sophocle & de Seneque, où il semble tomber des nuës par miracle, en un temps où les Acteurs ne sçauroient plus que faire ni que dire, s'il arrivoit une heure plus tard.

Il y eut autrefois cette dispute en presence du peuple Romain, pour sçavoir qui des deux dansoit le mieux l'*Agamemnon*, ou d'Hylus, qui pour le representer grand, s'élevoit sur les pieds; ou de Pylades, qui le faisoit pensif, comme étant le principal devoir d'un grand Prince de penser au bien de ses sujets: Vous deciderez, s'il vous plaît, en faveur de Pylades.

Vous qui aimez tant les Livres en *ana*, preparez une place dans vostre Bibliotheque pour un nouveau Livre *ejusdem farinæ*, qu'on m'a assûré être sous la presse, & qui est intitulé, *Jean-Fariniana*, il contiendra les bons mots de Jean-Farine. Apparemment ce sera un Recueil de turlupinades ausquelles Jean-Farine n'aura jamais pensé; car c'est l'usage de la plûpart des Livres en *ana*, d'allonger le nom d'un Auteur,

teur, & de lui attribuer ensuite des rapsodies tirées de differens endroits selon le genie & la capacité de ceux qui les ont recueillies: & ainsi il faut s'attendre que dans le *Jean-Fariniana* on trouvera les rencontres, fantaisies, & coq-à-l'asne facetieux du Baron de Gratelard, tenant sa classe ordinaire au bout du Pont-neuf, avec ses gaillardises admirables, ses conceptions joyeuses, & farces jovialles; les débats & facetieuses rencontres de Gringalet, & Guillot Gorgeu; les raisonnemens ingenieux de gros Guillaume; les bons mots de Gautier-Garguille; les Fantaisies de Bruscambille; celles de Tabarin, & les Histoires de Verboquet. A propos de Livre en *ana*. c'est apparemment dans le *Menagiana* que vous avez appris que Rinoucinni un des premiers Auteurs des Opera d'Italie, étoit un peu fou; & que s'imaginant être aimé de Marie de Medicis, cette imagination l'engagea à passer en France avec elle; mais qu'il en sortit bien-tôt, aprés avoir été raillé sur cette presomptueuse folie. Comme je n'ai lû aucun autre Livre que le *Menagiana*, qui parle ainsi, de ce Rinoucinni, ne me demandez

pas

pas d'autre, pour autoriser vostre citation, quand vous la ferez.

Il me semble que je vous ay déja mandé qu'anciennement quand les Poëtes Tragiques trouvoient trop de difficulté pour bien dénoüer leurs sujets, ils avoient recours à une Divinité, qui venoit dans une machine, & qui délioit ce qui estoit trop embarassé; mais je croy ne vous avoir pas ajoûté, à propos de cette sorte de dénoüement, comme j'en avois dessein, un passage d'Horace; c'est quand il dit: Gardez-vous " bien d'employer pour le dénoüement le " secours d'un Dieu, si le nœud ne merite " qu'un Dieu vienne le délier. "

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus *Art. Poet.*
Inciderit.

Je differe il y a long-temps à vous parler du Couronnement de Petrarque, parce qu'il fait un si grand article, qu'il suffiroit seul pour une Lettre; mais puis que vous me paroissez estre pressé d'avoir ce que j'ay à vous en dire, je vais vous en contenter sans differer.

Le Triomphe ou le Couronnement de Petrarque, est un des plus beaux

Spectacles qu'on ait fait pendant ces derniers siecles à la gloire d'un particulier comme luy. En voicy la ceremonie & la magnificence. Le 22. May jour de l'Ascension de l'an 1341. aprés la grande Messe solemnellement chantée par l'Evêque de Terracine, qui étoit de la Maison Colonna, dans la Chapelle du Palais de cette Illustre Famille, & un superbe festin, que le Prince Colonna donna à tous les Sçavans invitez à manger avec Petrarque. Le Maistre des Ceremonies fit apporter sur la table les Oeuvres de ce Poëte; & les ayant mises sur de riches carreaux de velours, fit un Discours à l'Assemblée sur le merite de cét Auteur, & ayant conclu qu'il meritoit de recevoir solemnellement la Couronne de laurier; tous ceux qui estoient presens, s'écrierent qu'il le meritoit, & qu'on estoit prest à accompagner la Pompe de son Triomphe & de son Couronnement. On le dépouilla aussi-tost de ses habits, pour luy en donner de convenables à la magnificence de cette glorieuse Ceremonie. On luy mit au pied droit un brodequin rouge, avec des attaches traversées sur le pied, & ratachées à la jambe, ce qui

qui étoit la chausſure de l'ancienne Tragedie. Au pied gauche on luy mit celuy de l'ancienne Comedie, qui eſtoit plus bas, & de couleur violette, attaché de rubans bleus, pour repreſenter l'amour & la jalouſie, qui ſont les ſujets les plus ordinaires des actions comiques. Aprés l'avoir chauſſé de cette ſorte, on le reveſtit d'une longue robe de velours violet ſur un pourpoint de ſatin couleur de menuës penſées, pour exprimer celles des Poëtes. La fourrure de ſa veſte eſtoit verte, pour ſignifier que le Poëte doit touſjours avoir des inventions nouvelles. Le bord eſtoit d'un galon d'or, pour montrer qu'un bon Poëte ne doit rien mettre au jour, qui ne ſoit affiné & épuré comme l'or. Sa ceinture eſtoit une chaiſne de diamans, dont l'éclat & le brillant eſtoient des marques de l'enchaiſnure des belles choſes, qui ſe voyent dans ſes Poëſies. Sur cette veſte eſtoit un manteau de ſatin blanc, ſymbole de l'innocence des mœurs d'un Poëte; qui ne doit choquer perſonne. On luy mit ſur la teſte un haut bonnet en forme de Thiare, propre à recevoir les Couronnes qu'on vouloit luy donner. Ce

bonnet élevé en pointe, pour marquer l'élevation de l'esprit & des pensées de Petrarque, estoit de toile d'or. On luy mit au cou en forme de collier de Chevalerie, l'image de la Lyre celeste attachée à une chaisne d'or faite de petits dragons entortillez les uns aux autres, pour exprimer la sagacité & la subtilité de l'esprit, joint à l'harmonie des *nombres* & des cadences poëtiques pour la versification. Les gans qu'on luy mit aux mains n'estoient pas moins mysterieux que le reste des habits ; celuy de la main gauché estoit de Loutre, animal de rapine, pour faire entendre qu'un Poëte doit emprunter des Anciens, & se servir de leurs lumieres. Celuy de la droite estoit de letice, & signifioit la gayeté de l'esprit des Poëtes. La queuë de sa longue Robe fut portée par une fille échevelée, couverte d'une peau d'Ours, & déchaussée ; elle portoit un flambeau allumé en plein midy, & representoit la folie, qui accompagne presque tousjours les Poëtes. Ce fut en cet équipage que Plutarque descendit de la sale du Palais des Colonnes dans la cour, où il trouva un Char fait en forme de Mont-Parnasse avec

avec Apollon & les Muses. Les Symboles des Divinitez fabuleuses estoient peints autour de ce Char, & marquoient les inventions de la Fable, qui sont l'ame de la Poësie. Le Thrône sur lequel il fut assis, estoit formé d'un Lyon, d'un Elephant, d'un Griffon, & d'une Panthere, pour faire entendre que les Poëtes ont le pouvoir de dompter & d'apprivoiser les Monstres. A sa droite estoit un pupitre avec des livres, des plumes & un encrier, qui sont les Armes des Sçavans. Les Graces l'accompagnoient sur le Char comme ses fideles compagnes. La rêverie vêtüe de tanné tenoit les resnes des Chevaux. Il fut accompagné en cet estat de deux grands chœurs de Musique, l'un de voix, & l'autre d'instrumens. Des Satyres & des Faunes dansoient aprés ce Char. Plusieurs jeunes gens chantoient des Vers Latins & Italiens à la loüange du Triomphateur. On jettoit de la verdure & des fleurs par toutes les ruës où il passoit; les Dames qui estoient dans les balcons & aux fenestres versoient sur luy des eaux odoriferantes; il y en eut une entr'elles, qui s'estant trompée, au lieu de repandre sur luy de l'eau

d'Ange, comme elle en avoit deſſein, elle vuida une phiole de fard, dont la compoſition eſtoit ſi violente, que les cheveux luy tomberent en tous les endroits qui furent touchez de cette eau. Etant arrivé au Capitole, il fit un Diſcours Latin; aprés lequel le Senateur prononça qu'il meritoit d'eſtre couronné Poëte, ayant tous les avantages de la parfaite Poëſie; on luy mit auſſi-toſt une Couronne de lierre pour la Poëſie Dythirambique, une de laurier pour l'Heroïque, & une de myrthe pour la Lyrique. Le Senateur luy mit au doigt un anneau d'or avec un rubis de cinq cens ducats. Toute la dépenſe du Triomphe fut faite aux dépens du public. Les quatre filles du Prince d'Anguillara luy firent des preſens de leurs Ouvrages de broderie, pour reconnoiſtre l'honneur qu'il avoit fait à leur ſexe, en le loüant dans ſes Vers. Du Capitole il alla au Vatican rendre graces à Dieu, jettant par les ruës quatre cens florins en diverſes pieces de monnoye, que les Princes Colonnes luy donnerent pour faire cette liberalité au peuple, ſelon l'uſage des anciens Triomphateurs. Etant arrivé au Vatican, il deſ-

descendit de son Char, entra dans l'Eglise, appendit ses trois Couronnes au Tombeau du Prince des Apostres, & retourna au Palais des Colonnes, qui luy avoient fait préparer un grand & somptueux soupé, qui fut suivi d'un bal des Chevaliers, & des principales Dames de Rome.

Vous avez lû dans Plutarque que quelqu'un faisant quelque question à Pyrrhus sur la Musique, il répondit de la guerre; voicy comme on a mis en Vers la demande faite à ce Prince, & sa réponse.

C'est oublier ce que l'on doit aux Grands,
Que d'oser abaisser leurs sublimes lumieres
A la décision de vulgaires matieres;
Il leur est mesme beau de paroistre ignorans.
Cette demande faite au Roy des Epirotes
Etoit sans doute des plus sottes:
Lequel des deux, Seigneur, vous semble, luy dit-on,
Le meilleur joueur de guittere
De Charie, ou de Python?
Le meilleur homme de guerre;

*Je juge, dit Pyrrhus, que c'est Polysper-
con.*

Voicy un autre bon mot qui fut dit, à propos de ce mesme Prince.

Pyrrhus fit sommer Sparte avec tant de hauteur,
Que le peuple en prit l'épouvante,
Ce peuple qu'on sçait bien qui n'estoit point trembleur.
Pour dissiper d'un mot cette frayeur naissante;
Ainsi parla, dit-on, un homme plein de cœur.
Si Pyrrus est un Dieu, nostre terreur est vaine,
Les innocens n'ont rien à craindre devant luy;
Si c'est un homme, qu'il aprenne,
Qu'à des hommes vaillans il s'attaque aujourd'huy.

Valere. Maxime appelle Cercyllidas cet homme plein de cœur. Je reviens à la Musique.

Sur un point d'harmonie avec trop de chaleur,
Philippe osa jouster contre un Maistre-Chanteur:

Celuy-

Celuy-cy, pour finir la dispute importune,
Luy dit, Nos Dieux puissans vous preservent, grand Roy,
Que quelque revers de fortune
Vous rende plus habile en Musique que moy.

Voicy ce que je sçay des Jeux Apollinaires ; si j'en apprens dans la suite quelque chose de plus curieux, je vous en feray part.

Aux Jeux *Apollinaires* on sacrifioit un bœuf & deux chevres dont on doroit les cornes. Le peuple regardoit cette Ceremonie, ayant une Couronne sur la teste, & l'on faisoit des festins devant les portes au milieu des ruës. La premiere fois qu'on célebra ces Jeux, le peuple Romain fut averti que quelques ennemis de la République venoit l'attaquer ; estant sorti du Theatre, il alla au-devant d'eux, les mit en fuite, & se persuada que c'estoit par le secours d'Apollon, qui lança du Ciel un grand nombre de fléches contr'eux ; de sorte que le mesme jour les Romains revinrent continuer leurs Jeux en l'honneur de leur Liberateur ;

ce fut l'an 542. de la Fondation de Rome.

Noſtre curieux voyageur Monſieur N. C. m'a dit avoir vû dans un Opera de Veniſe une machine tres-extraordinaire, qui ſurprit extrêmement les Spectateurs. Lors qu'on fut preſt de commencer, on leva la toile à demy, qui ne laiſſant voir que les murailles de la ſalle ſans aucun Theatre, un Acteur vint faire un Compliment à l'Aſſemblée, diſant qu'on ne pouvoit repreſenter ce jour-là par la faute du Machiniſte, qui, diſoit-il, à l'heure qu'il eſtoit, n'avoit pas meſme eû ſoin de faire dreſſer un Theatre. En meſme temps, il ajoûta que l'on rendroit l'argent. Ce compliment, auquel on ne s'attendoit pas, excita un grand murmure; mais il ceſſa bien-toſt: car on vit deſcendre un Theatre magnifique, qui ſervit pour la repreſentation de l'Opera qu'on demandoit.

Avouëz avec moy qu'on peut loüer Moliere plus modeſtement, & par d'autres endroits, que par celuy-cy, quand L. K. E. luy dit,

Chacun profite à ton Ecole,
Tout en eſt beau, tout en eſt bon;

Et

Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte Sermon.

La fin principale des Spectacles, c'est de divertir; c'est pourquoy Terence fait dire dans le Prologue de son Andrienne,

Poëta, cùm primum animum ad scribendum appulit,
Id sibi negotii credidit solum dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.

Lors que le Poëte s'est mis à écrire, " il a crû que la seule chose qu'il avoit à " faire, estoit de rendre ses Comedies " agreables au peuple. Moliere a suivi ce " modele; & ainsi pour le loüer selon son merite; on doit dire qu'il a songé dans ses pieces plustost à réjoüir les Spectateurs, qu'à leur faire des Sermons.

Ovide (le croyriez-vous;) a parlé contre les Spectacles. Qu'on oste le " Cirque, dit-il; car la licence y est si " grande, que l'honneur des filles n'y " est pas en sûreté, estant assises auprés " des hommes qui leur sont inconnus. "

Tollatur circus, nam tuta licentia non est. Trist. l. 2

Hic sedet ingnoto juncta puella viro.

Ces Jeux, ajouste-t-il, jettent dans
" l'ame les semences du vice.
"

Ibid. *Ludi quoque semina præbent Nequitiæ.*

Et Properce dit Eleg. l. 2. en parlant des lieux où l'on represente des Spectacles, C'est là où tu trouveras des Jeux pour te corrompre.

Illic te multi poterunt corrompere ludi.

Le Danseur qui est à present un des plus à la mode, c'est à ce que me vient de dire L. M. Mr. Balon : il m'a ajousté qu'il s'est trouvé un jour à l'Opera auprés d'un bon Provincial, qui ayant entendu dire que Balon alloit danser, crût que ce seroit autre chose qu'un homme qui danseroit. Je ne veux pas vous nommer le Provincial, parce qu'il est trop proche parent d'un de vos bons amis. Il bâilla bien des fois pendant cette piece, parce qu'il n'a aucun goust pour la Musique ; aussi ses voisins le regardoient-ils avec bien de l'indignation : ce qui m'a fait ressouvenir qu'on se rendoit méprisable chez les

les Grecs en méprisant la Musique. Ciceron dit : *Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum vocumque cantibus. Igitur Epaminondas, Princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclare cecinisse dicitur ; Themistoclesque aliquot ante annis, cùm in epulis recusasset Lyram, habitus est indoctior.* 1. Tusc. quest.
Un Scythe avoit un autre sentiment :

Un Fluteur, mais Fluteur d'élite,
Entreprénd de charmer un vieux General Scythe :
Au brillant de son Jeu l'on n'entend rien d'égal,
La douceur en est sans pareille.
Par mon sabre, interrompt ce brusque General,
Le hannissement d'un cheval
Est bien plus doux à mon oreille.

Bion attribuë à Brutus les sentimens exprimez dans ces huit Vers :

Non, j'en suis convaincu par mon experience ;
Tu n'es rien, ô Vertu, qu'une belle apparence,
Qu'un phantôme sans corps, rien qu'une vanité,
Dont les foux ici-bas font leur divinité.

Qui-

Quiconque s'est soûmis à ton pouvoir severe,
N'acquiert par tous ses soins qu'une illustre misere;
Et l'aimable douceur des plus charmans plaisirs,
Ne contente jamais l'ardeur de ses desirs.

Le Poëte Tragique met aussi les mêmes sentimens dans la bouche d'Hercule mourant sur le Mont Æta. Y a-t-il rien qui soit plus indigne d'un Heros?

Act. 1. Sc. 1. Aufide dit à Perpenna dans la Tragedie de Sertorius:

Quel honteux contretemps de vertu délicate,
S'oppose au beau succés de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, Seigneur: la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
L'honneur & la vertu sont des noms ridicules;
Marius, ni Carbon, n'eurent point de scrupules.

Voici une meilleur leçon, qui peut

peut trouver place ici, quoi-que je l'aye deja mise ailleurs.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois: A quoi sers-tu,
Pauvre & sterile vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté; tout rabatu,
Ne valent pas un fêtu:
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussi-tôt je me suis tû:
A quelque chose elle est bonne.

C'est chez Monsieur S. S. que je viens d'apprendre ce *pour* & *contre*. J'ai appris aussi qu'il a toûjours pour le Tabac la même passion qu'il avoit, quand vous demeuriez avec lui; & en tire même à present matiere, pour faire des Réflexions morales. Ah, dit-il,

Quand la pipe à la bouche, assis sur une chaise,
Mon esprit contemple à son aise
Des moindains égarez les momens les plus doux,
Quand je vois de plaisirs leur pauvre ame enyvrée:

Je

Je dis, helas! tout comme nous,
Ils se repaissent de fumée.

Loin d'ici donc, vaines délices,
Vous n'avez de réel que les tristes supplices,
Qu'on vous voit attirer sur nous:
Vous durez moins que la pensee:
Ainsi fumée pour fumée,
J'aime mieux ma pipe que vous.

Faites-moi réponse sur les quatre échantillons de drap que je vous envoye, & me mandez lequel vous choisissez: vous recevrez aussi-tôt aprés ce que vous demanderez.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

MONSIEUR,

Vous qui avez vû faire tant d'experiences Physiques, mandez-moi, je vous prie, par vôtre premiere, si vous avez vû faire celle-ci: C'est que quelques Curieux des Secrets de la Nature ont

ont dit, que les cendres des Plantes retiennent la figure qu'elles avoient avant qu'elles fussent brûlées. Lisez, s'il vous plaît, là-dessus les Oeuvres de Mr Duchesne, Sieur de la Violette, qui dit avoir vû un tres-habile Polonois Medecin de Cracovie, qui conservoit dans des phioles la cendre de presque touts les Plantes, dont on peut avoir connoissance : de sorte que lorsque quelqu'un par curiosité vouloit voir, par exemple, une rose dans ces phioles, il prenoit celle dans laquelle la cendre du rosier étoit gardée ; & la mettant sur une chandelle allumée, aprés qu'elle avoit un peu senti la chaleur, on commençoit à voir remuer la cendre : cette cendre étant montée & dispersée dans la phiole, on remarquoit comme une petite nuë obscure, qui se divisant en plusieurs parties, representoit enfin parfaitement une rose. Quelqu'un a conclu de ceci, que les ombres des corps des trepassez, qu'on dit paroître aux cimetieres, paroissent aussi naturellement que ces fleurs dans ces phioles. *Gafarel*

Il n'y a encore que six Tomes de Mr Tillemont, en comptant celui qu'on vient de donner, sçavoir trois sur l'Hi-

stoire

stoire des Empereurs, & trois sur l'Histoire Ecclesiastique. Ne privez pas plus long-temps vôtre Bibliotheque de ces ouvrages; ce sont des Livres *d'or*, tant ils sont utiles pour les Gens de Lettres; l'Auteur y a pris toutes les precautions possibles pour ne se point écarter de la verité.

Monsieur D. F. S. m'a assûré n'avoir point vû d'autre Epitaphe de Passerat, que celle-ci qu'il se fit à lui-même en Latin.

Hic situs in parvâ Janus Passertius urnä,
Ausonii Doctor Regius Eloquii.
Discipuli memores tumulo date serta Magistri,
Et vario florum numere vernet humus.
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò carminibus non onerata malis.

Jean Paßerat ici sommeille,
Attendant que l'Ange l'éveille:
Et croit qu'il se réveillera,
Quand la trompette sonnera.

S'il

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toûjours aimé la paix & le repos;
Afin que rien ne peze à ma cendre, à mes os,
Amis, de mauvais Vers ne chargez point ma tombe.

Passerat étoit de Troyes en Champagne, & un des plus doctes Critiques de son temps. Il mourut en 1602.

Il est particulierement traité de la Satyre dans le quatriéme Entretien de la Grotte des Fables de Mr. Le Noble; le Livre finit par cette Maxime:

Perse fut trop obscur, Juvenal trop colere;
Horace étoit un chatoüilleur:
Mais qu'on feroit un parfait caractere,
De tout ce que tous trois possedoient de meilleur!

Le Sieur Mercier Imprimeur m'envoye des Entretiens qui portent pour tître, *Abregé de Joseph Historien Juif*, qu'il imprime tous les mois; il y en a déja trois; Mr. Gravislet en est l'Auteur. Ces Entretiens sont faits par un Philosophe,

losophe, un Juif, un Chrétien, & un Mahometan. Le premier traite de l'Existence de Dieu par le sentiment interieur que l'homme a naturellement de la Divinité, par la conscience, &c. Le second prouve cette même Existence par la revelation. Et le troisiéme parle de la creation. Ces ouvrages contiennent une Critique sur l'Ancien Testament, qui instruit & qui édifie beaucoup.

Les vignes étoient élevées chez les Romains d'une differente maniere que les nôtres : j'en ai des preuves convaincantes, quelque sentiment contraire que G. R. vous ait montré là-dessus. Ils *Pline, l. 27. c. 23.* attachoient les sermens aux arbres. Les hauts arbres faisoient la bonne qualité du vin, & les petits la quantité. Caton disoit : *Elevez la vigne le plus haut que vous pourrez. Quàm altissimam vineam facito.* Et Varron en donne cette raison : *Altiùs vitis tollenda, quod in partu & alimonio vinum. Non ut in calice quærit aquam, sed solem. Il faut élever la vigne le plus haut qu'il est possible ; parce que le vin pendant qu'il se forme, & qu'il se nourroit, demande, non pas l'eau, comme lorsqu'il est dans la coupe,*

pe, mais le ſoleil. Cyneas faiſant alluſion à ces hauts arbres qui ſoûtenoient la vigne, dit un jour en raillant d'un vin qu'il avoit trouvé fort méchant, *que ſa mere meritoit bien d'être penduë à un gibet ſi haut. Meritò matrem ejus pendere in tam alta cruce.*

J'étois un matin dans un cabinet de Sçavant, où ſe trouva un homme que je ne connois point du tout, qui nous apprit qu'il travailloit à l'Hiſtoire d'un des Heros de nôtre ſiécle. Il ne voulut point le nommer: mais ſur ce qu'il ſe flatoit de l'eſperance de s'attirer autant de gloire par ſon Hiſtoire, que ſon Heros s'en eſt acquis par ſa valeur, je ne pûs m'empêcher de lui dire (pour le préparer au ſuccez, qui autant que j'en puis juger par la phiſionomie & la converſation de l'homme, pourra être different de celui que ſa préſomption lui fait eſperer) que quelqu'un demandant un jour à Themiſtocles, lequel il aimeroit le mieux être, ou Achilles, ou Homere. *Mais toi,* répondit Themiſtocles, *lequel aimerois tu mieux être, ou celui qui gagne le prix aux Jeux Olympiques, ou le Crieur qui à ſon de trompe le proclame Victorieux?*

On

On ne parlera plus de l'Hiſtoire du Heros aprés cette réponſe ; on ſe jetta ſur les nouvelles, & on remonta de Miniſtre en Miniſtre juſqu'au Cardinal de Richelieu, dont on dit des merveilles ; enfin la converſation finit par cette circonſtance de l'Hiſtoire de ce Miniſtre, pour marquer ſon temperament guerrier. Le Cardinal de Richelieu allant en 1630. ſecourir le Duc de Mantouë contre le Duc de Savoye, étoit revêtu d'une cuiraſſe de couleur d'eau, & d'un habit de couleur de feüille-morte, ſur lequel il y avoit une petite broderie d'or. Il avoit une belle plume autour de ſon chapeau, deux Pages marchoient devant lui à cheval, dont l'un portoit ſes gantelets, & l'autre ſon habillement de tête: deux autres Pages marchoient auſſi à cheval à ſes deux côtez, & tenoient chacun par la bride un Coureur de grand prix : derriere lui étoit le Capitaine de ſes Gardes. Il paſſa en cet équipage la riviere d'Oria, ayant l'épée au côté, & deux piſtolets à l'arçon de ſa ſelle ; & quand il fut paſſé à l'autre bord, il fit pluſieurs fois voltiger ſon cheval en preſence de toute l'armée.

Je ne puis être de l'avis de Mon-

ſieur

sieurs S. H. quand dans les discours qu'il doit prononcer en public, il s'attache seulement à trouver des pensées vrayes, sans se mettre en peine de les accompagner d'aucun des agrémens de l'éloquence. La verité, je l'avouë, est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soûtient, elle la rend solide : mais avoüez aussi, qu'un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas dequoi plaire à ceux qui se connoissent en Architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, & l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons qu'on veut faire passer pour être bien bâties : & c'est aussi ce qu'il faut dans les pensées.

Monsieur l'Abbé de Lionniere, Auteur, comme vous sçavez, du Tableau de l'Eglise, qui se vend en deux Volumes chez Edme Coûterot, a fait un nouvel ouvrage intitulé : *Nouvelle Geographie en Vers Latins, & en Prose Françoise, accommodée à l'usage de l'Ecole, avec des Remarques sur la Geographie, l'Histoire, & la Chronologie.* Je ne connois point encore ce Livre, je n'en ai lû que l'Affiche ; c'est le Sieur Thiboust qui le vend. Je suis, &c.

Lettre XVI.

Monsieur,

Je ne croy pas que vous ayez vû dans aucune representation des Spectacles de Venise, même pendant le Carnaval, une Machine aussi surprenante que celle dont je vais vous parler. On joüa il y a quelques années à Parme un Opera, pendant lequel le parterre qui étoit chargé de plus de mille personnes, & l'orchœstre qui étoit au devant du Theâtre, furent portez dessous, & tout cela sans que personne reçût aucune incommodité. Tout le parterre fut ensuite innondé d'environ sept pieds d'eau en hauteur, & sur cette eau il se fit un combat naval à la maniere des Romains. Ce combat fini, les combattans sortirent de leurs vaisseaux, & monterent sur des escaliers, qui parurent tout d'un coup aux deux côtez du Theâtre, & firent un nouveau combat sur terre en cadance: Enfin l'eau sortit du parterre, & tout fut remis en son premier état. Il

Il n'y eut que vingt-quatre Suiſſes employez pour cette Machine. Un Mathematicien avec qui j'eſtois hier aux Tuileries m'aſſûra avoir vû l'execution de cette Machine : Je le croy plus volontiers, qu'un jeune Avocat, qui eſtant avec nous, eut la hardieſſe de nous dire, (à propos du Secret dont on venoit de faire une diſſertation) qu'il eſtoit Auteur de ces Vers dont il nous fit la lecture, & que je ſuis aſſûré qu'il avoit pillez dans un Livre nouveau imprimé à Cologne ; les voicy :

Loin de ce fier dédain qu'inſpire la grandeur,
Lyſimaque attacha ſes ſoins ſur Philippide.
„ *Grand Poëte, & touſjours pauvre comme un Auteur,*
„ *Cheri de voſtre Prince, & ſeûr de ſa faveur,*
„ *Pourquoy, luy diſoit-il, Courtiſan trop timide,*
„ *D'un ſort injurieux ſouffrez-vous la rigueur?*
„ *Marquez-moy vos deſirs, il changera de face?*
„ *Qu'attendez-vous de nous? quel employ quelle grace?*

„ *Seigneur, luy répondit ce Favori diſcret,*
„ *Je ne refuſe rien, horſmis voſtre Secret.*

La Tragedie de Bradamante de Mr. T. Corneille, dont vous avez vû la premiere Repreſentation, a eu aſſez de ſuccés; elle en auroit eu davantage, ſi les combats de femmes contre des hommes eſtoient de noſtre gouſt; & ſi l'Auteur avoit voulu s'écarter un peu de l'Hiſtoire de l'Arioſte, c'eſt-à-dire, faire combattre Roger contre Leon, en luy déclarant qui il eſtoit, les Spectateurs auroient eſté plus contens. On n'a pû voir, ſans réſiſtance, un Amant paſſionné comme Roger combattre pour ſon Rival contre ſa propre Maiſtreſſe. Mademoiſelle R. G. N. ſortant de la Repreſentation de cette Piece, me recita ces Vers qu'elle avoit retenus, & qui eſtoient, dit-elle, fort de ſon gouſt. Ils ſont tirez de la premiere Scene du premier Acte. Doraliſe dit à Bradamante en parlant de Roger:

Qu'a donc fait ce Roger de ſe digne de plaire,
Qu'au diadeſme, à tout, voſtre amour le préfere?

Par

Par quels soins , quels devoirs à t-il pû
vous charmer ?

Bradamante répond :

Il m'aime , & c'est assez pour me le faire
aimer.
Mille & mille vertus, dont l'éclat l'environne ,
L'emportent sur celuy dont brille une
Couronne.
Pour un Cœur noble & grand , la gloire
a des appas,
Que sans un nom fameux le plus haut rang
n'a pas.

J'ay appris que cette Demoiselle est interessée dans ces Vers par une passion naissante dans son cœur , & que ses parens combattent. C'est apparemment ce qui a disposé sa memoire à les retenir si fidélement. Entre plusieurs autres beautez qui sont dans cette Tragedie, on en trouve beaucoup dans la seconde Scene du troisiéme Acte.

Cherchez tant qu'il vous plaira dans les cinq Volumes des Lettres de Guy Patin, je vous assûre que vous n'y trouverez point ces mots que vous esperez y trouver , *Mirabilis Deus in aquis*

Hungariæ. Que Dieu est admirable dans les eaux d'Hongrie. Ce n'est point assûrément dans ces Lettres que vous les avez lûs, mais (n'en déplaise à vostre memoire) dans celles de Charles Patin: c'est, comme vous sçavez, un Volume *in-douze* imprimé à Basle en 1673. qui contient quatre Relations en forme de Lettres. Voicy ce qu'il y dit dans la premiere Relation, p. 37. en parlant de la ,, Hongrie. C'est un païs admirable : les ,, grains & les fruits y sont peut-estre ,, plus abondans qu'en pas un endroit de ,, la terre : il y a des vins qui ont la force ,, & cette pointe délicieuse du vin d'E- ,, spagne, & mesme qui le surpassent en ,, l'un & en l'autre, comme celuy de ,, Tokay : il y en a d'autres aussi violens ,, que de l'eau-de-vie. J'ay oüi dire il y a ,, long-temps, *Mirabilis Deus in aquis* ,, *Hungariæ.* On y en trouve de toutes ,, sortes de saveurs, & de toutes sortes de ,, qualitez. Un railleur diroit, *horsmis* ,, *de celles qui sont bonnes à boire ;* car il est ,, certain qu'elles y sont toutes un peu ,, minerales : aussi n'y en boit-on gue- ,, res.

Adieu, il est fort tard, je crains que l'on ne reçoive plus les Lettres à la

Poste ;

Poste ; c'est pourquoy je finis promptement, & vous assûre que je suis toujours, &c.

Lettre XVII.

Monsieur,

Mademoiselle J. R. profite tres-bien de vos avis. *Point d'attachement sans mariage*, dit-elle à ceux qui veulent luy en conter. Henry IV. demandant un jour à Madame d'Entragues qu'il aimoit extrêmement, par où l'on pouvoit aller dans sa chambre : *Sire, on y peut aller par l'Eglise*, luy répondit-elle. C'est à peu prés la réponse que Mademoiselle J. R. fait à ses Soûpirans ; comme on recherche à present premierement les richesses, j'apprehende qu'elle ne devienne vieille fille. A propos de *vieille fille*, je vous apprens que c'est le sujet du cinquiéme Entretien de la Grotte des Fables de Mr. Le Noble ; la troisiéme maxime convient fort à la *difficile* Mademoiselle N. I. N.

Jeune & belle on est achetée :
Mais si-tost qu'on est vieille, on achete un mary :
Qui rebute, à son tour est souvent rebutée,
Et va par le dédain droit au charivari.

Le sixiéme Entretien est sur les Juges : Faites lire, je vous prie, à vostre jeune Magistrat cette maxime que j'en ay recueillie.

Que le Juge aisément s'égare de sa route,
Quand Cupidon a pris le timon du vaisseau !
Dame Justice ne voit goutte,
Si-tost que sur ses yeux l'Amour met son bandeau.

J'entendis il n'y a pas long-tems chez Madame C. R. un bon Mot, qui me fit bien plaisir ; on m'a dit qu'il est imprimé ; mais je ne laisseray pas de vous l'écrire, vous ne l'avez peut-être pas lû. Il y avoit chez cette Dame une assemblée de plusieurs personnes, entre lesquelles estoit une grande Fille, dont les yeux estoient fort rouges ; à cela prés

prés elle pouvoit passer pour estre fort belle : Un blondin qui luy faisoit beaucoup la cour, la cajola mesme sur ses yeux, luy disant que c'estoit comme un thrône où l'Amour faisoit sa résidence ordinaire. *Parbleu*, me dit à l'oreille un vieux Abbé, *si l'Amour réside dans ces yeux-là, il y doit donc estre en habit de President, qui prononce en robe rouge.* Ce qui me fit ressouvenir de cet autre bon Mot : Une Fille qui se piquoit d'estre belle, quoy-qu'elle eust les yeux un peu louches, & assez rudes, se vantoit avec orgueil dans une compagnie qu'un Duc & Pair luy avoit fait long-temps les yeux doux ; quelqu'un luy dit : *Avouez, Mademoiselle, qu'il y a fort mal réüssi.* Je ne sçay à quelle occasion (je ne voulus pas mesme m'en informer, & pour cause) un homme de Lettres qui estoit dans cette mesme compagnie, rapporta qu'une Femme estant fort pressée par un homme qui la vouloit corrompre, luy dit : Monsieur, quand j'étois fille, j'o-« béïssois avec beaucoup d'exactitude à « mon pere & à ma mere ; depuis que « je suis femme, j'obéïs avec la mesme « exactitude à mon mari : si donc ce que «

 vous

„ vous me demandez est honneste &
„ permis, vous n'avez qu'à dire à mon
„ mary qu'il l'ordonne, & j'obeïray. Je
„ quitte cette compagnie, pour vous
„ entretenir d'autre chose.

Quand nous excitons icy Monsieur D.T.G.E. à donner quelque Ouvrage au Public, il ne manque jamais de dire que son temperament estant extrêmement froid, il est seûr qu'il écriroit tres-froidement; & il ne nous parle ainsi de son froid, qu'afin d'avoir occasion de dire:

Un froid écrit assomme,
Misantr. *Il ne faut que ce foible à décrier un homme:*
Et eust-on d'autre part cent belles qualitez,
On regarde les gens par leurs méchans costez.

Quelque chose qu'il dise, je sçay de bonne part qu'il travaille à faire une Critique sans misericorde sur tous les ouvrages de Critique & de Satyre qui ont paru dans ce siecle; & je suis persuadé que quand elle sera faite, il sera bien tenté de la mettre sous la Presse, & que peut-estre succombera-t-il à la tentation.

Un

Un homme qu'on soupçonnoit d'estre d'Afrique, ayant dit un jour à Ciceron qui venoit de parler dans une assemblée, qu'il ne l'entendoit point; cet Orateur luy répondit sur le champ : Je ne m'en estonne pas, puisque tu as " les oreilles percées. Croyriez-vous que " Monsieur T. M. qui est si habile homme en Histoire, en Coustume, & en Geographie, ne comprenoit pas le fin de cette repartie; c'est-à-dire, que Ciceron prenoit cet homme pour un esclave, parce que c'estoit la coustume chez les Africains de percer les oreilles à ceux qui estoient réduits dans l'esclavage?

Le Provincial que vous m'avez envoyé est honnête homme, je l'avouë; il est de bonne foy, obligeant, droit; il est mesme tres-spirituel : mais un peu de politesse donneroit un beau lustre à ces perfections, & les feroit beaucoup plus valoir. Ce n'est pas assez (dit un Au- " teur moderne) de la substance, il y " faut aussi de la circonstance. Une mau- " vaise maniere gaste tout; elle défigure même la justice & la raison. L'usage, la coustume, la societé civile, exigent de certaines manieres dans *les choses*, qui

en font le principal agrément. On perd auprés des hommes tout le merite du bien, si on le fait sans ces manieres: vous luy rendriez un grand service, si vous luy donniez cet avis.

C'est de la fille de Monsieur N. C. H. E. Tresorier de France, que l'enjoüé D. L. N. disoit.

Elle est jeunette, elle est fleurie,
Elle ne manque point d'appas:
Elle entend assez raillerie;
Mais son pere ne l'entend pas.

D. L. N. n'est pas assûrément l'Auteur de ces Vers; car il y a long-temps qu'ils ont esté faits pour la Fille d'un Medecin d'Arras: Vous les trouverez dans la Relation d'un Voyage de la Reine en Flandres.

Voicy un exemple de fermeté Romaine, que j'ay crû veritable, (quoyque celuy qui me l'a appris n'ait pû me dire d'où il l'a tiré) parce que j'y trouve cette grandeur d'ame que l'Histoire donne aux Romains.

Caïus Popilius fut envoyé vers le Roy Antiochus, avec une Lettre de la part du Senat, par laquelle on luy man-
doit

doit qu'il eust à retirer son armée d'Egypte. Antiochus ayant lû cette Lettre, luy dit qu'il délibereroit sur ce que le Senat luy mandoit, & qu'ensuite il luy feroit réponse. Popilius fit un cercle autour de ce Prince avec une baguette qu'il tenoit en sa main, & luy dit : *Délibere, & me fais réponse avant que de sortir de ce cercle.* Antiochus admirant cette hardiesse, répondit qu'il feroit donc ce que les Romains souhaitoient.

Je feray aussi tousjours ce que vous souhaiterez de moy ; car je suis & feray toute ma vie, &c.

LETTRE XVIII.

MONSIEUR,

Tous nos Musiciens tremblent quand ils travaillent pour le Theatre, tant ils sont persuadez qu'il est difficile de plaire au Public auprés Mr. de Lully. J'en connois un des plus habiles, qui aprés avoir commencé un Opera, a abandonné son ouvrage ; parce qu'il trouva un soir sur la table ces six Vers,

ſans qu'il ait jamais pû ſçavoir qui les y avoit mis.

Qui pourroit, ſans montrer un eſprit impoli,
Refuſer ſon hommage aux mânes de Lully?
Le diray-je, en donnant merveille ſur merveille,
Il a trop aux beautez accouſtumé l'oreille?
Modele inimitable, il jette dans l'ennuy
De ne voir rien qu'on puiſſe admirer aprés luy.

Quoy-que j'aye lû pluſieurs fois Lucien, je ne me reſſouviens point dans quel endroit il dit (comme le cite l'Auteur de la Diſſertation ſur la condamnation des Theatres) que du temps de Neron un Pantomime danſa ſeul ſans Inſtrument & ſans chanſons toute la Fable des Amours de Venus & de Mars. Je n'ay point relû cet Auteur exprés pour chercher cet endroit; j'ay mieux aimé employer le temps que j'aurois mis à le lire, pour vous trouver des Remarques curieuſes qui pûſſent ſervir

à voſtre

à vôtre dessein ; comme par exemple celles-ci :

Quelqu'un disant devant un grand Prince, qu'il y avoit sujet de s'étonner de ce qu'on souffroit que les Comediens representassent le *Festin de Pierre*, Piece pleine d'impieté, pendant qu'on fulminoit contre le *Tartuffe*, qui est une Piece de Morale contre l'hypocrisie, & qu'on employoit tous les efforts imaginables pour en empêcher la representation. Le Prince dit, *c'est que dans le Festin de Pierre on joue la Religion, & dans le Tartuffe les faux Devots.*

On lit dans les Ouvrages de Julien l'Apostat ces mots contre les Spectacles du Theatre : *Theatra turpissima Opera, & fœdissima vitæ munia.* Miso pog. C'est-à-dire, que les Theatres sont des Ouvrages d'impureté, & les plus honteuses occupations de la vie.

L'Auteur de la Dissertation sur la Pag. 243 condamnation des Theatres, dont je viens de vous parler, assûre qu'il y a cinquante ans qu'une honnête femme n'osoit aller au Theatre, ou bien il falloit (dit-il) qu'elle fût voilée, & tout-à-fait invisible. Je ne sçai si cela est tout-à-fait vrai.

Octavio a commencé à paroître avec succés sur le Theatre Italien dans la Comedie intitulée, *Les folies d'Octavio*, le deuxiéme Novembre 1688. Il chante, danse, & joue de plusieurs Instrumens. Il toucha dans cette Piece sept sortes d'Instrumens: sçavoir, la Flûte, le Theorbe, la Harpe, le Psalterium, le Cymbalum, la Guittarre, le Haut-bois: & le lendemain il y ajoûta l'Orgue: Monsieur G. R aime à le voir representer le personnage de Dragon de Moscovie: Gradelin est son pere, & Mezetin son frere.

Orsippe de Megare dans l'Achaye, ayant quitté sa ceinture pour courir plus facilement dans un Jeu public, & ayant ainsi gagné le prix de la course, donna occasion à la coûtume de courir tout nud dans ces sortes d'exercices, qui furent appellez *Gymniques*, du mot Grec *Gymnos*, qui signifie nud.

Pausanias.

Eusebe.

Euripide passoit pour être grand parleur. Les Grecs disoient par Proverbe: *Plus causeur de plus d'un stade, qu'Euripide.*

Si nous en croyons Philocore au troisiéme Livre de son Atthys, ce fut Lysandre le Sicyonien qui enseigna le moyen de

de joindre la voix au son des Instrumens.

Les Opera sont *les Grotesques de la Poësie.* C'est Mr. Dacier qui l'a dit dans son Art Poëtique d'Aristote, page 82. Je n'oublie pas à le citer, car je n'oserois pas avoir ce sentiment : ou du moins si je l'avois, je n'aurois jamais la hardiesse de le témoigner. Cette pensée de Monsieur Dacier n'est pas si fausse, qu'elle l'a paru d'abord à H. N. M. Pour en juger, il faut voir si les Opera ont bien du vray-semblable, & s'il est naturel d'exprimer plusieurs passions violentes & differentes toûjours en chantant.

L'Hilario-Tragedie, étoit une petite Piece de Poësie mêlée de serieux & d'enjoüé, que l'on chantoit & que l'en dansoit sur le Theatre avec des gestes qui exprimoient le sens des paroles, suivant la maniere des Pantomimes.

Le Ballet intitulé, *le Triomphe de l'Amour*, fut representé en 1681. Les Vers chantez sont de Mr. Quinault : les Vers pour les personnes du Ballet sont de Mr. de Benserade : la Musique est de la composition de Mr. Lully, & les Machines de l'invention d'un Italien appellé Rivany.

Vous

Vous connoissez T. T. & son silence affectée, quand il se trouve en compagnie. On lui dit il y a deux jours :

En un jour de réjoüissance,
Theophraste faisoit festin :
Quelqu'un des Conviez croyoit passer pour fin,
Affectant un air froid, un austere silence :
Les dupes admiroient sa prude contenance :
Les singularitez & le rafinement
Offrent une belle apparence
Aux esprits sans discernement.
Theophraste en dit ce qu'il pense.
„ *Si cet homme est fort sot, il fait fort sagement ;*
„ *Mais si cet homme est sage, il fait fort sottement.*

Il répondit :

„ *Ce beau sage Solon qui rêve & ne dit mot,*
„ *C'est un sage jetté sur le moûle d'un sot.*
Ainsi pensoit railler un rustant temeraire.
Solon qui l'écoutoit dit à cet Idiot,

Tout

„*Tout autre qu'un jaseur concluroit le contraire ;*
„*Car un sot ne sçauroit se taire.*

Je ne ferai pas cette Lettre plus longue, parce que je suis ici obsedé d'un homme qui m'arrache de mon cabinet, pour me mener voir chez-lui une tenture de Tapisserie qu'il a reçûë d'Italie, qui est, à ce qu'il m'assûre, un ouvrage parfait. Il ne me laisse que le temps de vous ajoûter que je suis toûjours, &c.

Lettre XIX.

Monsieur,

Ne vous étonnez pas si j'ai tant différé à vous envoyer *le Tableau de l'inconstance des mauvais Anges, & des Demons, par le Sieur de Lancre*; c'est que j'ai été long-temps sans trouver ce Livre avec l'Estampe qui represente le sabbat. On vient enfin de m'en apporter un accompagné de cette Estampe, que vous recevrez incessamment avec le pre-

premier Tome de l'Histoire de France du Pere Daniel. Je n'ai sçû que l'on a donné des préliminaires de cette Histoire, que quand le Sr. Bénard qui la vend n'en a plus eu : si je puis en trouver, vous en aurez.

Il ne m'est pas possible de m'ôter de l'esprit, qu'il y a quelque chose de gâté dans celui de Mademoiselle G. T. N. Vous sçavez les liaisons de tendresse qu'il y a eu entre elle & C. L. E. Vous sçavez encore la mauvaise foy de celui-ci à l'égard de cette pauvre Fille. Cependant elle a toûjours la même passion pour lui ; (ce qui n'est pas extraordinaire, me direz-vous, & il est vrai.) Mais ce qui me paroît bizarre, c'est qu'elle ne parle de lui qu'en termes de Romans, ou de Tragedies. Elle me disoit il y a deux jours, les yeux baignez de larmes :

Bellerophon, Opera.

En vain, quand l'amour est extrême,
On veut perdre un ingrat qui nous ose outrager ;
On prend dans ses malheurs plus de part que lui-même :
Helas ! quand il se faut venger de ce qu'on aime,
Qu'il en coûte pour se venger !

Elle

Elle ne parle presque que ce langage, quand elle parle de son Amant. Cela pourra avoir de mauvaises suites, si l'on n'y apporte quelque remede.

Il y a si long-temps que je n'ai fait des Vers, que c'est à present un tourment pour moi que d'en faire: croyez-moi, priez quelqu'autre de travailler à l'Ouvrage que vous me proposez; vous en aurez plus de satisfaction, & moi plus de repos. Quand je veux fabriquer un Vers, je sens tout ce que sentoit (& assûrément encore plus de mal) Monsieur D. quand il disoit:

Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je crai, fit devenir rimeur;
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,
En vain pour la trouver je travaille & je suë:
Souvent j'ai beau rever du matin jusqu'au soir,
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir.

Le Livre intitulé, *L'Espion du Grand Seigneur*, a quatre Volumes. Je m'étonne

m'étonne de ce que vous ne l'avez pas ; il est du nombre de ces Ouvrages qui conviennent fort bien aux heures de recreation des Gens de Lettres ; c'est
Pag. 101 dans le premier Tome que j'ai trouvé cette remarque que vous me demandez sur l'obéïssance. Saint Ignace soûtenoit que si le Pape lui avoit commandé de passer la mer dans un Vaisseau sans rames, sans voile & sans gouvernail, il lui auroit obéï. Quelqu'un là-dessus lui ayant dit qu'il y avoit de la folie à cela ; il répondit, que la sagesse devoit s'observer dans les commandemens, & qu'il ne la falloit pas chercher dans l'obéïssance.

Vous n'avez pas dans vôtre Recueil de Vers faits sur la table & les differens mets qu'on y sert, ceux-ci sur l'oye : vous ne serez peut-être pas fâché de les joindre avec les autres.

Toi qui rends nôtre couche molle,
Qui de ta robe fais nos lits,
Et qui plus blanche que les lys,
Servois de garde au Capitole ;
Toi qui donnes aux Ecrivains
Le leger meuble de leurs mains,
Accours & viens à nôtre joye,

Oyseau

Oyseau d'un éternel caquet :
Ie goustant & ta petite oye.
Je diray que monoye a fait tout ce Banquet.

Laissez passer, je vous prie, l'équivoque *monnoye* ; & afin qu'il ait compagnie, j'y joindray celuy-cy. Dans le temps que le Roy Henry Trois apprenoit la Dialectique (car il n'a pas seulement estudié la Grammaire, comme vous le sçavez d'une Epigramme de Pasquier) & qu'il avoit entendu discourir des cinq Voix de Porphire ; un jour qu'on parloit de Musique en " présence de ce Prince, il faut faire, dit- " il, chanter du Perron, car il a bonne " voix. Sire, luy repartit du Perron, j'ay " une des cinq Voix de Porphire, c'est " la *difference ;* parce qu'elle ne s'accorde " jamais avec personne.

Pour vous dire dans quel Livre de Cardan j'ay trouvé cette pensée : *la richesse que je possede , & le champ que j'ay à cultiver , c'est mon temps ; Tempus mea possessio , tempus ager meus est ,* il faudroit que je relusse tous les Ouvrages ; vous m'en dispenserez , s'il vous plaist , & pardonnerez l'infidelité de ma memoire. Elle n'a pas esté plus fidelle

fidelle à retenir dans quel endroit Lucien a parlé ainſi des flatteurs & de „ la flarerie. Les flateurs ſont pires que „ ceux qu'ils flattent; & ſont cauſe par „ leur lâcheté de l'orgueil & de l'in- „ ſolence des autres. Ce ſont eux qui „ corrompent leur modeſtie par l'admi- „ ration de leur grandeur, & par la „ loüange de leurs richeſſes: au lieu que „ s'ils vouloient renoncer d'un commun „ accord à cette ſervitude volontaire, les „ grands leur viendroient faire la Cour „ eux-mêmes, & les prieroient de con- „ templer leur felicité, de peur qu'elle „ ne leur fût inutile. A quoi ſerviroient „ tant de mets ſuperflus, s'il n'y avoit „ perſonne pour en goûter, vû que ſou- „ vent ils n'en goûtent pas eux-mêmes, „ & que l'abondance engendre le dégoût? „ A quoi ſerviroient leurs beaux meu- „ bles & leurs grands Palais, ſi perſon- „ ne ne les venoit voir? Car ces choſes „ ne ſont pas ſi conſiderables par elles- „ mêmes, que par l'eſtime qu'on en fait, „ & par l'opinion qu'on a d'être heureux „ en les poſſedant. Il faudroit donc, pour „ rabaiſſer leur orgueil, oppoſer le mé- „ pris à leur vanité, au lieu de les enor- „ gueillir, comme on fait, par de fauſ-

ſes

ses loüanges. Si vous souhaitez absolument que je trouve l'endroit où Lucien parle ainsi, mandez-le moi : vous me ferez plaisir : car vous me donnerez occasion de relire encore cet Auteur, qui a toûjours beaucoup d'agrément pour moi : & de vous marquer par mon empressement à faire ce que vous souhaitez, que je suis, &c.

J'oubliois de vous dire que le *Divorce* est le sujet du septiéme Entretien de la Grotte des Fables de M. le Noble.

LETTRE XX.

MONSIEUR,

J'ai beaucoup de bonnes choses à vous écrire : cependant vous n'aurez aujourd'hui que les sept Remarques, parce qu'un carosse m'attend, pour me mener passer deux jours à Suresne. Je reparerai une autrefois ce peu que je vous écris par une plus grande abondance.

Les Anciens avoient accoûtumé de chanter dans les chœurs en l'honneur de

de Bacchus ; mais les Poëtes changeant dans la suite cette coustume, ne representoient que des Ajax, des Centaures, & d'autres semblables Fables : sur quoy les Spectateurs s'écrierent, en se plaignant de ce changement, *cela n'est point à propos*, *cela n'est point à l'honneur de Bacchus* ; ce qui fut cause que les Poëtes touchez de ce reproche, introduisirent des Satyres, afin qu'on ne les accusast plus de rien faire en l'honneur de Bacchus.

Zenodote. Erasme Adag.

C'est Monsieur Charpentier qui a fait la Musique de la Tragedie de Circé, du Malade imaginaire, & de l'Inconnu. Il a appris la Musique à Rome sous le *Charissimi*, qui estoit dans ce temps-là le Maistre de Musique d'Italie le plus estimé, & sous qui Mr. de Lully avoit aussi estudié.

Si nous n'approuvions pas les crimes, dit Ciceron, il n'y auroit point de Comedie. *Comœdia, si flagitia non probaremus, nulla esset omnino.*

De orat.

On ne rend pas tousjours sur les Theatres la justice qu'on doit aux vertus : car.

Aux Loix de son devoir une beauté fidelle,

En

En style musical se nomme une cruelle.

Mezetin est un Acteur propre pour plusieurs differens Rôlles qu'il represente avec succés ; ce qui est d'un grand secours pour une troupe : il chante & danse bien. Peut-on mieux faire, m'a-t-on dit, le Petit-Maistre, que dans la Piece de la *Foire de Saint Germain*, où il insulte un Bretteur, en chantant, *tout comme il vous plaira, larira?*

Un jour le peuple criant contre Pylades fameux Danseur de Tragedie, (dont parle Macrobe) de ce qu'en dansant le personnage d'Hercule furieux, il avoit fait quelques démarches indecentes & dereglées ; il leva son masque, & cria tout haut : *Sots que vous estes, je represente un furieux* ; & ensuite continua la danse.

Le caractere suivant est celuy d'un des plus grands hommes de ce siecle ; je vous le laisse à deviner.

C'est un homme simple & timide, d'une conversation qui n'a rien de brillant, ny qui réponde à la grandeur de son genie ; il prend un mot pour un autre ; il ne juge de la bonté de sa piece,

 que

que par l'argent qui luy en revient; il ne ſçait pas la réciter; il a de la peine à lire ſon écriture: laiſſez le s'élever par la compoſition; il n'eſt pas au deſſous d'Auguſte, de Pompée, de Nicomede, d'Heraclius; il eſt Roy, & un grand Roy; il eſt politique; il eſt Philoſophe; il entreprend de faire parler des Heros, de les faire agir; il peint les Romains; ils ſont plus Grands & plus Romains dans ſes Vers, que dans leur Hiſtoire.

Et moy je ſuis plus que je ne puis vous l'exprimer, &c.

Lettre XXI.

Monsieur,

Je me trouvay, il y a quelques jours, avec des gens qui raiſonnoient bien differemment ſur les Ouvrages des Anciens: quelques-uns en eſtoient les Admirateurs perpetuels: d'autres au contraire ſouſtenoient que la prévention ſeule y faiſoit voir les prétenduës beautez, que l'on s'imaginoit y trouver. Là-deſſus,

deſſus, on parla avec beaucoup de chaleur de Meſſieurs P. & D.

Les Antiquaires ſoûtenoient qu'il falloit entendre le Grec, pour remarquer les beautez d'Homere, & de Pindare, & des autres Auteurs Grecs. Les Modernes convenoient que, pour ce qui regardoit les beautez de la Langue, cela eſtoit véritable; mais que pour ce que l'on nomme bienſeance, raiſonnement, mœurs, bon ſens, conduite d'un Ouvrage, tout cela devoit eſtre de tous les âges & de toutes les Langues: Que tous les Admirateurs des Anciens ne pourroient jamais excuſer Homere, d'avoir donné à ſon Achille, qui eſt le Heros de l'Iliade, des mœurs de Crocheteur, & de luy en avoir fait tenir le langage; cela eſt tellement vray, que Monſieur R. dans ſa Tragedie d'Iphigenie s'eſt bien gardé de ſuivre Homere dans ce caractere, & que l'on y remarque qu'Achille parle en Roy fier, & ne deſcend point aux injures groſſieres qu'Homere luy a mis à la bouche: s'il l'euſt fait, ſa piece n'auroit pas eu les applaudiſſemens qu'on luy a donnés avec juſtice.

Je remarquay dans cette diſpute que

les Antiquaires disoient beaucoup plus d'injures que de raisons. Si on les vouloit croire, personne n'a entendu ces Auteurs merveilleux : toutes les Traductions que les plus habiles gens en ont données, sont fausses ; & lorsqu'on les presse de vous dire en Latin ou en François ce que signifioit quelques Vers Grecs, que l'on critiquoit ; aprés bien de méchantes défaites, des injures, & des mauvaises plaisanteries contre les Modernes, l'on tomba enfin d'accord que la Traduction estoit fidelle & litterale ; mais que celuy qui paroissoit miserable dans ces Versions, estoit admirable dans le Grec, c'est-à-dire que ce sont des beautez ineffables que personne ne voit ny n'entend, cela est réservé à ces Messieurs : je crains bien, à vous parler franchement, qu'il n'y ait de la vision dans tout cela ; tres-sûrement il y a beaucoup de prévention ; & lorsqu'on nous cite quelques endroits des Modernes pris des Anciens, je puis vous assûrer qu'ils sont assez rares, & que bien souvent la copie fait honneur à l'original, sur tout lorsque c'est un habile homme qui s'en sert.

Il y'a quelque temps que je lisois avec

avec beaucoup de plaisir la petite Comedie des *Plaideurs* de Mr. Racine ; l'Auteur m'apprend qu'il l'a faite sur les *Guespes*, qui est une Comedie d'Aristophane Poëte Grec : lorsque vous voudrez bien vous ennuyer & exercer vostre patience, lisez, si vous pouvez, cette piece toute entiere, & vous n'aurez aucune peine à convenir que l'original est bien au dessous de la copie ; que l'une est aussi froide & pauvre, que l'autre est brillante, vive, & pleine d'esprit ; & malgré Mr. Racine, qui est entre nos plus habiles Modernes un des plus zelez Admirateurs des Anciens, j'estimeray cent fois plus sa piece, que celle d'Aristophane ; les Lecteurs non prévenus seront de mon avis.

Les Antiquaires se sont avisez de publier depuis quelque temps que les Traductions Latines que nous avons des Auteurs Grecs n'estoient pas bonnes ; neanmoins ils ne peuvent disconvenir qu'elles n'ayent esté faites par de fort habiles gens, comme les Estienne, Casaubon, Erasme, & quantité d'autres qui de leur temps passoient pour bien sçavoir le Grec & le Latin : en attendant qu'ils nous en ayent don-

nées de meilleurs , ils trouveront bon que nous les estimions comme ont fait nos Peres ; il ne faut pas s'en prendre à ces fameux Traducteurs , si l'on ne trouve pas les beautez que ces Messieurs nous veulent faire croire qui sont dans les Anciens , ils auroient malfait d'y en mettre plus qu'il n'y en a. Un Peinrre, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, ne fera pas un bon portrait , s'il ne ressemble à son original : il doit estre fidele à marquer les beautez & les difformitez également, sans cela son ouvrage ne sera pas estimé de ceux qui cherchent le vray.

Je pensois finir icy ma Lettre ; mais je veux auparavant vous donner cette remarque que je trouve sous mes mains. Vespasien fit bastir un superbe Amphitheatre dans la ville, Tite son fils aisné en fit la dédicace avec tant de solemnité , qu'elle dura prés de cent jours; pendant lesquels il y eut divers combats en differens lieux, tantost d'infanterie, tantost de cavalerie. On y tua neuf mille bestes, tant privées que sauvages. Les Dames mesmes y chasserent , & firent des prises considerables. L'Empereur du haut de sa loge fit une liberalité

aussi

aussi galante qu'ingenieuse. Il jetta un grand nombre de billets au vent ; & ceux d'entre le peuple qui en pûrent attraper , reçûrent d'un Commissaire estably pour ce sujet le prix contenu dans chacun de ces billets. Ces prix estoient ou une certaine quantité d'alimens, d'habits, de meubles, ou des vases d'or, des chevaux, des Esclaves, &c.

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

Je suis de vostre avis, *pedibus manibusque descendo in tuam sententiam* , quand vous dites que c'est faire un métier bien inquiestant que de travailler pour le Theatre ; en effet, il semble que les faiseurs de Tragedies & de Comedies ne vivent que par le sentiment des autres. Un Spectateur les tuë, ou les fait vivre selon qu'il écouste leurs pieces avec attention , ou avec froideur : quel coup mortel seroit-ce pour

le Sieur D. H. T. par exemple, si l'on siffloit sa Piece dans le temps qu'il la lit sur le Theatre, pendant que les Acteurs la recitent ! Il lit autant sur le visage des Spectateurs, pour sçavoir sa destinée, que sur le papier, pour voir si les Acteurs déclament juste.

Horace. l. 2. Ep. 1. *Quem tulit ad Scenam ventoso gloria curru,*
Exanimat lentus Spectator, sedulus inflat.

Vous serez plus content de moy, que de Monsieur C. L. car vous allez lire dans cette Lettre l'instruction que vous demandiez, & qu'il n'a pû vous donner; la voicy.

Les Tapisseries, ou, si l'on veut, les toiles qui cachoient le Theatre, jusqu'à ce que les Acteurs parussent, estoient chez les Romains differentes des nostres; car au lieu que quand nos pieces commencent, on leve la toile qui est attachée par le haut, les Romains la baissoient, & la laissoient tomber sur le Theatre; puis quand la piece estoit finie, ou mesme aprés chaque Acte, pour les changemens de décoration,

ration , on la relevoit au lieu que nous l'abaissons. Ainsi *premere aulæa* , se disoit de la toile baissée pour commencer ; & *tollere aulæa*, de la tole levée pour finir.

Quatuor, aut plures aulæa premuntur in horas. *Hor. l. 2. Ep. 1.*

Ovide a expliqué cette maniere de lever la toile , par une comparaison merveilleuse : car en parlant des hommes armez, qui nâquirent des dents du dragon que Cadmus avoit semées, il dit l. 3. *Metamorph.*

Inde, fide majus, glebæ cœpere moveri:
Primaque de sulcis acies apparuit hastæ:
Tegmina mox Capitum picto nutantia Cono.
Mox humeri , pectusque , onerataque brachia telis
Existunt : crescitque seges clypeata virorum.
Sic ubi tolluntur festis aulæa Theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultus :
Cætera paulatim , placidoque educta tenore
Tota patent : imoque pedes in margine ponunt.

„ C'eſt-à-dire : Aprés cela, prodige „ eſtonnant & incroyable ! Les mottes „ de terre commencerent à s'entr'ou- „ vrir ; & du milieu des ſillons, on vit „ d'abord ſortir des pointes de piques, „ aprés cela des panaches, des caſques ; „ enſuite des épaules & des bras armez „ d'épées, de boucliers & de javelots ; „ & enfin une moiſſon de Combattans „ acheva de paroiſtre ; comme quand „ on leve la toile dans nos Theatres, on „ voit s'élever peu à peu les figures qui y „ ſont tracées : d'abord on ne voit que la „ teſte, & enſuite elles ſe preſentent „ peu-à-peu ; & ſe découvrant inſenſi- „ blement, elles paroiſſent enfin toutes „ entieres, & ſemblent ſe tenir de bout „ ſur le bord de la Scene. Monſieur T. „ Corneille a traduit en cette maniere „ ces Vers d'Ovide.

Ainſi pour célebrer quelque ſuperbe Feſte,
Lorſqu'un brillant Theatre avec pompe s'appreſte,
Et que, pour l'enrichir, on y fait déployer
Les plus riches tapis que l'art puiſſe employer,
De ces tapis roulez d'abord chaque figure
Décou-

Découvre, en s'élevant, sa teste pour parure,
Montre le buste ensuite, & s'ouvrant jusqu'aux bords,
Laisse voir par degrez tout le reste du corps.

A l'occasion de cette remarque que j'ay trouvée chez Monsieur V. & que je vous ay, je croy, envoyée.

La premiere peine, dit Menochius, " dont les Histriens sont punis par les " Loix des Empereurs, est la note d'in- " famie, par laquelle ils sont exclus des " dignitez, comme l'enseigne entr'autres " Lucas de Penna ; ajoustant que parmi " ces Histriens notez d'infamie, sont " compris ceux qui montent sur le Thea- " tre, & y récitent des Comedies, quoy- " qu'ils ne fassent point de farces. A " l'occasion, dis je, de cette remarque, j'ay fait réflexion qu'avant que d'entreprendre de répondre à tout ce qu'on écrit contre la Comedie & contre les Comediens, pour le détruire, il faut aller à la source, je veux dire aux Auteurs, & les engager à ne donner que des pieces qui ne combattent point la pureté de la Morale Chrestienne,

De Arbitr. Judec. l.2.c.69.

qui ne tendent point à détruire l'innocence des Spectateurs, & qui n'ayent point pour but de nourrir dans le cœur les paſſions les plus dangereuſes.

Quand vous parlerez de Seneque le Tragique, vous ſuivrez le ſentiment des Critiques les plus habiles, ſi vous dites que ce Poëte a du feu, de la gravité, de l'élevation, un grand air, beaucoup de Sentences & de pointes; que c'eſt un beau parleur, qui veut ſans ceſſe dire de belles choſes, & qui n'eſt point naturel en ce qu'il dit; qu'il n'obſerve pas bien les caracteres de ſes perſonnages, qu'il a des ſentimens merveilleux de Morale & de Politique; que ſes ſentences ſont ſouvent mal placées; parce qu'eſtant inſerées au milieu de la plus forte paſſion, elles l'interrompent & la rallentiſſent, faiſant agir l'eſprit, lorſque le cœur devroit eſtre tout occupé à ſentir; & enfin qu'il fait tous ſes Heros de ſa Secte, c'eſt-à-dire, Stoïciens.

J'apprens que, ſelon Plutarque, Crates Athenien Poëte Comique fut le premier qui fit paroiſtre des Yvrognes ſur le Theatre: on ne m'a point dit dans quel endroit de ſes Ouvrages Plutarque parle de ce Poëte, je n'ay pas crû

crû qu'il fut necessaire de lire tout cet Autheur pour être sûr de cette Particularité de Crates, la chose n'est pas d'une assez grande consequence pour cela. Je sçais d'ailleurs que les Pieces de Crates étoient tres-divertissantes ; peut-être à cause qu'elles étoient extrêmement satyriques.

Si vous parlez pour la Comedie, comment répondrez vous à cette réflexion ;

Les affections communes ne sont " pas propres pour donner du plaisir " dans une Comedie. Il n'y auroit rien " de plus froid qu'un mariage chrétien " dégagé de passion de part & d'autre. " Il faut toûjours qu'il y ait du transf. " port. Il faut que la jalousie y entre, " que la volonté des patentes se trouve " contraire, & qu'on se serve d'intrigues " pour la faire reüssir ; ainsi l'on montre " le chemin à celles qui seront possedées " de la même passion, de se servir des " mêmes adresses pour arriver à la même " fin. Cette reflexion merite bien que l'on prenne du temps pour y répondre. Je vous en accorde autant que vous voudrez ; cependant je vais vous dire que le Sieur Renaud, un des Acteurs

teurs

teurs de l'Opera, dont vous vous informez, a une voix fort douce & fort flexible. Uu peu plus d'action lui sieroit bien. La voix de sa femme est une veritable voix de Theatre; elle est forte, ferme, grande, sa prononciation est expressive, on la goûte de plus en plus.

Il y a quelques jours qu'un de mes amis cherchoit par tout une Comedie intitulée les *Ebahis*, pour voir, disoit-il, si cette piece n'avoit point quelque rapport avec une autre qu'il composoit à peu prés sur le même dessein que ce titre, je ne sçai s'il l'a trouvée. Quoiqu'il en soit, j'en prens occasion de vous parler de son Auteur, qui s'appelle Grevin. Ce Grevin étoit de Clermont en Beauvoisis, & un des plus beaux esprits de son siecle. Il fut Medecin de la Duchesse de Savoye; il mourut à Turin en 1570. âgé de 29. ans. On a perdu plusieurs de ses Poësies, tant Latines que Françoises. Il a fait l'Olympe pour Nicole Estienne fille de l'Imprimeur & Medecin Charles Estienne, dont il étoit amoureux; c'est un recueil de Sonnets, de Chansons, d'Odes, de Pyramides, de Villanelles, &c. il a encore fait *Cesar* Tragedie, la

Tre-

Tresoriere Comedie, la *Gelodacrye*, c'est-à-dire, Ris-pleurs composée de Sonnets, & autres Pieces Pastorales & Hymnes; les Oeuvres de Nicandre ancien Medecin & Poëte Grec mises en François, &c. il a travaillé étant tres-jeune; sur quoi Ronsard lui dit dans une Elegie,

En toi, Grevin, toi mon Grevin encor,
Qui dore ton menton d'un petit crespe d'or,
A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as toutefois les Muses amènées,
Et nous as surmontez qui sommes ja grisons,
Et qui pensions avoir Phebus en nos maisons.

Messieurs du Verdier & de Thou l'ont beaucoup loüé.

Vous promettez de rapporter tout ce qu'on a dit de plus fort pour & contre les Spectacles: mettez ceci du côté du *contre.* Il me paroît que Tertullien est celui de tous les Anciens qui a le plus écrit contre les Spectacles: Que tout ce qu'ont les Specta- " *De spect. c. 27.*
cles, dit-il, soit genereux, honnête, "
har-

„harmonieux, charmant, & ſubtil; re-
„gardez tout cela comme un breuvage
„de miel dans une coupe empoiſonnée.
On ne peut rien dire de plus fort contre un divertiſſement, que d'aſſûrer que quand même tout ce divertiſſement ſeroit honnête, il ne laiſſeroit pas d'être extrêmement dangereux.

Vous allez ſçavoir, avant que je finiſſe cette Lettre, ce que c'étoit que *chants à baguette.* C'eſt le Pere Meneſtrier qui va vous l'apprendre.

Heſiode, dit-il, fut le premier qui chanta ſur un Theatre ſon Poëme; & l'on dit que ne ſçachant joüer d'aucun inſtrument pour accompagner ſa voix, il ſe ſervoit du ſiflement d'une baguette qu'il tenoit en main, afin de marquer le temps & les pauſes, ce qui fit qu'on donna le nom de *rapſodies*, ou de *chants à baguette* à ces ſortes de Poëſies. Adieu

Curas tolle graves, iraſci crede prophanum.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XXIII.

MONSIEUR,

Nôtre jeune Academicien a pris pour lui montrer la Langue Allemande le Sieur Leopold, & pour Livre la Grammaire qu'il a fait imprimer, & qui se vend en deux Volumes chez Boudot ruë saint Jacques ; parce qu'on lui a assûré que c'étoit le meilleur Maître & le meilleur Livre pour apprendre cette Langue: il boit déja fort bien à vôtre santé en Allemand. Voici une histoire que je lui ai donnée par écrit, & qu'il m'a promis de mettre bien-tôt en ce langage. Dans l'armée de l'Empereur Frideric I. qui passoit par l'Asie, un Cavalier Allemand d'une taille & d'une force extraordinaire alloit à pied, menant son cheval par la bride, lequel fut attaqué par cinquante des plus vaillans d'entre les Turcs, qui côtoyoient tousjours l'armée, & qui se mirent tous ensemble à décocher leurs fléches contre

tre lui : mais ce vaillant homme les regardant d'un œil fier & mépriſant, recevoir tous leurs coups dans ſon bouclier, qu'il tenoit de la main gauche avec la bride de ſon cheval ; & tenant de l'autre main ſon épée, alloit toûjours ſon chemin, ſans ſe détourner d'un ſeul pas, & ſans s'arrêter, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux plus réſolu que les autres, laiſſant ſon arc, & pouſſant ſon cheval, alla fondre ſur lui, le ſabre à la main, & lui en déchargea de toute ſa force un grand coup, qui ne fit rien. Alors cet Allemand ne pouvant aſſener ſon coup à ſon aiſe de bas en haut, s'adreſſa au cheval, auquel il coûpa de ſon épée les deux jambes de devant ; & le cheval étant tombé ſur le reſte des jambes, ſans que le Cavalier pour cela fût encore hors de ſelle, il déchargea dans ce moment un ſi furieux coup d'épée ſur ſa tête, qu'il le fendit juſqu'à la ceinture ; l'épée donna même au travers de la ſelle, juſqu'au cheval qui en reçût une bleſſûre. Cela épouventa ſi fort ſes compagnons, que prenant cet Allemand pôur un demon pluſtoſt que pour un homme, ils ſe mirent à fuïr, laiſſant là ce Heros, qui pourſuivit ſon che-

chemin jusqu'au camp. Cette histoire est dans le cinquiéme Livre des Croisades du Pere Maimbourg. A propos de ce Pere, je vous donne avis que ses Ouvrages se donnent à present à tres-bon marché ; ils courent le Pont-Neuf, les Quais, & tous les Etalages ; c'est la destinée ordinaire des meilleurs Livres, quand ils sont partagez entre plusieurs Libraires : le Schisme des Grecs commence à devenir rare, & par consequent commence à se vendre cher.

Tous les jours Monsieur M. G. S. nous donne des marques de la vivacité de son esprit, par les promptes & justes applications qu'il fait de ce qu'il a lû à tout ce qui arrive en sa presence : hier, par exemple, étant en colere, il jetta une pierre à son doguin ; elle attrapa sa belle-mere : *Bon*, dit-il assez haut seulement pour être entendu de moi, *bon, le coup n'a pas manqué*; ajoûtant ce Vers de Martial: *Si non errasset, fecerat illa minus.*

Vous avez assûrément bien raison d'écrire tousjours avec beaucoup de respect & de circonspection à Mr. le Duc de *** quelques marques d'amitié qu'il vous donne ; car le style familier auprés

auprés des grands Seigneurs, ſans choquer leur grandeur, eſt bien difficile à attraper, il paroît pourtant tres-aiſé à ceux qui le liſent : par exemple, on diroit qu'on n'a qu'à mettre la main à la plume, pour écrire comme Voiture, quand on lit une de ſes Lettres à Monſieur le Comte d'Avaux qui étoit » à Munſter, il lui diſoit : A ce que je voi, » vous autres Plenipotentiaires vous vous » divertiſſez admirablement bien à Mun- » ſter. Il vous y prend envie de rire en » ſix mois une fois. Vous faites bien de » prendre le temps tandis que vous l'a- » vez, & de joüir de la douceur de la vie » que la fortune vous donne. Vous êtes » là comme rats en paille, dans les papiers » juſqu'aux oreilles, tousjours liſant, écri- » vant, corrigeant, propoſant, conferant, » haranguant, conſultant, dix ou douze » heures chaque jour dans de bonnes » chaiſes à bras, bien à vôtre aiſe, pen- » dant que nous autres pauvres diables, » ſommes ici marchant, joüant, cauſant, » veillant, & tourmentant nôtre miſera- » ble vie. Quand on écrit avec cet enjoüement aux grands Seigneurs, on ne ſe met pas en danger de leur déplaire ; mais ce talent eſt donné à peu de perſonnes.

Re-

Recevez, je vous prie, pour payement de vôtre Remarque sur ce qu'a dit Strada : sçavoir, qu'il n'y a personne, quelque foible qu'il soit, qui ne devienne hardi, s'il connoît qu'on le craint : *Vilissimo cuique crescit audacia, si se timeri sentiat*, celle-ci sur le *Jus Imaginum* des Romains. A Rome les hommes, ou les femmes qui comptoient parmi leurs ancêtres, ou des Generaux d'Armée, ou des Magistrats *Curules*, c'est-à-dire qui avoient exercé les principales Charges de la République, avoient le droit de faire porter devant leur cercueil à leur pompe funebre les portraits de toute leur race : & on appelloit cela *Jus Imaginum*. Horace dit : *Imagines ducant triumphales.*

Hor. l. 5

L. 5. *Od.* 8.

Monsieur Le Noble parle de la nature invincible dans le huitiéme Entretien de sa Grotte des Fables. Je vous l'envoyerai, si vous avez la curiosité d'apprendre quelques nouvelles du Theatre d'Orphée : mais, non, je me dédis, je ne veux pas vous l'envoyer, car vous l'aimez trop pour prendre plaisir à lire ces nouvelles. Parlons d'autre chose.

François Corbueil Poëte, qui vivoit dans

dans le quinziéme siecle, étoit le même que celui qu'on a appellé Villon, & dont a parlé Mr. Desspreaux, quand il a dit :

Villon sçût le premier dans des siécles grossiers
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers :

Il étoit de Paris, passoit pour homme d'esprit, & habile fripon.

Peu de Villons en bon sçavoir,
Marot. *Prou de Villons pour décevoir.*

Ses friponneries furent cause qu'on le condamna à être pendu : la Sentence fut changée en un bannissement. Il se retira à Saint Maixant en Poitou. Le Recueil qu'on a fait de Poësies en cinq Volumes chez le Sieur Barbin, commence par celles de Villon, & finit par celles de Benserade. A propos de Benserade, le Sieur de Sercy Libraire du Palais, m'a assûré aujourd'hui qu'il va donner au Public un Recueil des Ouvrages de ce Poëte : ce Livre pourra être bon, si l'on a bien choisi : je lui ai conseillé d'y mêler ses meilleurs Rondeaux sur les Métamorphoses, s'il le fait, cela ne gâtera rien.

Un

Un de mes amis m'écrit exprés, pour me prier de m'informer (sans me mander pourquoi) qui est l'Auteur des Vers suivans adressez au Roy.

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce seroit un peu trop de curiosité:
Cependant l'autre jour songeant à mes miseres,
Je calculois le bien de Vôtre Majesté.
Tout bien compté, (j'en ai la memoire récente,)
Il doit vous revenir cent millions de rente:
Ce qui fait à peu prés cent mille écus par jour;
Cent mille écus par jour, en font quatre par heure.
Pour réparer les maux pressans
Que le tonnerre a fait à ma maison des champs;
Ne pourrois-je obtenir, Sire, avant que je meure,
Un quart d'heure de vôtre temps?

J'ai appris seulement qu'ils sont de Mr. Sanguin de Peronne, sans qu'on m'ait pû rien dire des qualitez de l'Auteur: si vous en sçavez davantage, mandez-le-

moi

moi dans vôtre premiere ; & en même temps, si quand vous étiez à Florence, vous y avez vû, & dans quel cabinet, un miroir qui fait voir une femme quand un homme s'y mire, & un homme, quand une femme s'y mire : & quel Auteur vous a appris que la Reine Stratonice femme de Seleucus, n'avoit pas un cheveu, & que cependant elle donna six cens écus à un Poëte ; qui lui chanta dans ses Vers qu'elle avoit les cheveux faits comme un œillet.

C'est dans l'Encyclopedie d'Alstedius, (vous sçavez apparemment que cet Ouvrage est écrit en Latin : qu'il y est traité de toutes les Sciences d'une maniere tres-methodique, & avec des recherches fort-curieuses :) c'est, dis-je, dans cette Encyclopedie que j'ai lû que la Caille étoit chez les Egyptiens le symbole de la malice : parce qu'elle est si malicieuse : qu'aprés avoir bû de l'eau claire, elle la trouble avec son bec & ses pieds, & y jette même de la poussiere.

Ne vous pressez pas de faire acheter le Dictionaire Historique, on me donne avis qu'on le réimprime en Hollande en quatre Volumes *in folio*, en meil-
leur

leur ordre, en plus gros caracteres, & plus ample : je m'informeray avec soin pour sçavoir si l'avis est veritable, & vous le manderay. Le Sieur T. devroit prévenir les Hollandois là-dessus; il le pourroit aisément, s'il le vouloit; du moins s'il ne le peut, ce ne sera pas faute d'argent, s'il est vray (comme il y a apparence) que la vente qu'il vient de faire d'une partie de son fond monte à cent mille francs. On dit qu'il se reserve les Auteurs vivans, & quelques autres Ouvrages, pour lesquels il a bien de la tendresse & de la reconnoissance : car comment pouvoir se séparer de ce qui fait plaisir, & de ce qu'on aime? *Gaude, lege, & ambula.*

Adieu, Je suis, &c.

LETTRE XXIV.

MONSIEUR,

Si vous n'eussiez pas tant lû de ces Dialogues, dont un seul fait un Livre entier, & dont la grosseur n'est produi-

te que par une infinité de choses inutiles, vous ne seriez peut-estre pas tant dégousté de Dialogues: lisez & relisez ceux de l'enjoüé Lucien, & de l'ingenieux Mr. de Fontenelles, si vous voulez vous accoustumer à aimer à lire ces sortes d'Ouvrages. C'est pour vous mettre dans ce goust que je vous envoye ceux-cy, dont la longueur ne fatiguera pas vostre patience.

1. Les Sinopiens et Diogene.

Les Sinopiens.

Nostre Cour vous condamne, habitant inutile,
A vuider pour jamais la Ville.

Diogene.

Et moy je vous condamne, & vous & vostre Cour,
A ne sortir jamais d'un si vilain séjour.

2. Valerie, et ses Amans.

Les Amans.

Quand verrons nous le jour, charmante Valerie,
Qui finira vostre douleur?

Valerie.

Valerie.

Quand vous verrez celuy qui finira ma vie.

Les Amans.

Mais pour un autre Hymen, d'où vous vient cette horreur,
D'un amour trop connu peu necessaire preuve?

Valerie.

C'est que j'ay peine encor à me croire bien veuve,
Puisque mon tendre époux vit encor dans mon cœur.

3. Platon, et ses Amis.

Les Amis.

Thersite à vos dépens ose se divertir.
Ne punirez-vous point ce railleur temeraire?

Platon.

Le sage attentif à bien faire,
Punit ses détracteurs en les faisant mentir.

7. Brutus, et les Cinanois, Peuples de la Lusitanie.

Brutus.

Apprenez-moy de quelle somme
Vous voulez racheter, habiles Cinanois,
La paix & l'amitié de Rome,
Avec l'heureux pouvoir de vivre sous vos loix :
De vostre sort enfin, c'est vous laisser les maistres.

Les Cinanois.

Nous n'avons point reçû de nos braves ancestres
De l'or pour acheter la douce liberté
D'un General Marchand, qui voudroit nous la vendre :
Et nous n'en avons herité
Que du fer pour la bien défendre.

8. Aristippe, et Diogene.

Aristippe.

A tes Maistres au moins daigne faire quartier,
Chers Cynique, & renonce à ce vilain mestier

De

De médire des Grands, & de quester ta
vie.

Diogene.

Quitte, faux Philosophe, un nom que tu
ternis,
En flattant bassement les vices de Denis,
Renonce à la Philosophie.

Aristippe.

Si Maistre Diogene avoit sçû le secret
De ménager les Rois en homme bien
discret,
Il ne vivroit pas d'herbes fades.

Diogene.

Et si Maistre Aristippe avoit sçû comme
moy,
En homme temperant se nourrir de salades,
Il ne voudroit pas, que je croy,
Faire le chien couchant prés d'un si méchant Roy.

9. Finistrate, et son Ami.

L'Ami.

Zoile va prônant vostre rare merite;
Il vous fait genereux, sage, pieux, vaillant,

7. Brutus, et les Cinanois, Peuples de la Lusitanie.

Brutus.

Apprenez-moy de quelle somme
Vous voulez racheter, habiles Cinanois,
La paix & l'amitié de Rome,
Avec l'heureux pouvoir de vivre sous vos loix :
De vostre sort enfin, c'est vous laisser les maistres.

Les Cinanois.

Nous n'avons point reçû de nos braves ancestres
De l'or pour acheter la douce liberté
D'un General Marchand, qui voudroit nous la vendre :
Et nous n'en avons herité
Que du fer pour la bien défendre.

8. Aristippe, et Diogene.

Aristippe.

A tes Maistres au moins daigne faire quartier,
Chers Cynique, & renonce à ce vilain mestier

De

De médire des Grands, & de quester ta
vie.

Diogene.

Quitte, faux Philosophe, un nom que tu
ternis,
En flattant bassement les vices de De-
nis,
Renonce à la Philosophie.

Aristippe.

Si Maistre Diogene avoit sçû le secret
De ménager les Rois en homme bien
discret,
Il ne vivroit pas d'herbes fades.

Diogene.

Et si Maistre Aristippe avoit sçû comme
moy,
En homme temperant se nourrir de sa-
lades,
Il ne voudroit pas, que je croy,
Faire le chien couchant prés d'un si mé-
chant Roy.

9. Finistrate, et son Ami.

L'Ami.

Zoile va prônant vostre rare merite;
Il vous fait genereux, sage, pieux, vail-
lant,

7. Brutus, et les Cinanois, Peuples de la Lusitanie.

Brutus.

Apprenez-moy de quelle somme
Vous voulez racheter, habiles Cinanois,
La paix & l'amitié de Rome,
Avec l'heureux pouvoir de vivre sous vos loix:
De vostre sort enfin, c'est vous laisser les maistres.

Les Cinanois.

Nous n'avons point reçû de nos braves ancestres
De l'or pour acheter la douce liberté
D'un General Marchand, qui voudroit nous la vendre:
Et nous n'en avons herité
Que du fer pour la bien défendre.

8. Aristippe, et Diogene.

Aristippe.

A tes Maistres au moins daigne faire quartier,
Chers Cynique, & renonce à ce vilain mestier

De

De médire des Grands, & de quester ta vie.

Diogene.

Quitte, faux Philosophe, un nom que tu ternis,
En flattant bassement les vices de Denis,
Renonce à la Philosophie.

Aristippe.

Si Maistre Diogene avoit sçû le secret
De ménager les Rois en homme bien discret,
Il ne vivroit pas d'herbes fades.

Diogene.

Et si Maistre Aristippe avoit sçû comme moy,
En homme temperant se nourrir de salades,
Il ne voudroit pas, que je croy,
Faire le chien couchant prés d'un si méchant Roy.

9. Finistrate, et son Ami.
L'Ami.

Zoïle va prônant vostre rare merite;
Il vous fait genereux, sage, pieux, vaillant,

7. Brutus, et les Cinanois, Peuples de la Lusitanie.

Brutus.

Apprenez-moy de quelle somme
Vous voulez racheter, habiles Cinanois,
La paix & l'amitié de Rome,
Avec l'heureux pouvoir de vivre sous vos loix:
De vostre sort enfin, c'est vous laisser les maistres.

Les Cinanois.

Nous n'avons point reçû de nos braves ancestres
De l'or pour acheter la douce liberté
D'un General Marchand, qui voudroit nous la vendre:
Et nous n'en avons herité
Que du fer pour la bien défendre.

8. Aristippe, et Diogene.

Aristippe.

A tes Maistres au moins daigne faire quartier,
Chers Cynique, & renonce à ce vilain mestier

De

De médire des Grands, & de quester ta vie.

Diogene.

Quitte, faux Philosophe, un nom que tu ternis,
En flattant bassement les vices de Denis,
Renonce à la Philosophie.

Aristippe.

Si Maistre Diogene avoit sçû le secret
De ménager les Rois en homme bien discret,
Il ne vivroit pas d'herbes fades.

Diogene.

Et si Maistre Aristippe avoit sçû comme moy,
En homme temperant se nourrir de salades,
Il ne voudroit pas, que je croy,
Faire le chien couchant prés d'un si méchant Roy.

9. Finistrate, et son Ami.

L'Ami.

Zoile va prônant vostre rare merite;
Il vous fait genereux, sage, pieux, vaillant,

te que par une infinité de choſes inutiles, vous ne ſeriez peut-eſtre pas tant dégouſté de Dialogues : liſez & reliſez ceux de l'enjoüé Lucien, & de l'ingenieux Mr. de Fontenelles, ſi vous voulez vous accouſtumer à aimer à lire ces ſortes d'Ouvrages. C'eſt pour vous mettre dans ce gouſt que je vous envoye ceux-cy, dont la longueur ne fatiguera pas voſtre patience.

1. Les Sinopiens et Diogene.

Les Sinopiens.

Noſtre Cour vous condamne, habitant inutile,
A vuider pour jamais la Ville.

Diogene.

Et moy je vous condamne, & vous & voſtre Cour,
A ne ſortir jamais d'un ſi vilain ſéjour.

2. Valerie, et ses Amans.

Les Amans.

Quand verrons-nous le jour, charmante Valerie,
Qui finira voſtre douleur ?

Valerie.

Valerie.

Quand vous verrez celuy qui finira ma vie.

Les Amans.

Mais pour un autre Hymen, d'où vous vient cette horreur,
D'un amour trop connu peu necessaire preuve?

Valerie.

C'est que j'ay peine encor à me croire bien veuve,
Puisque mon tendre époux vit encor dans mon cœur.

3. Platon, et ses Amis.

Les Amis.

Thersite à vos dépens ose se divertir.
Ne punirez-vous point ce railleur temeraire?

Platon.

Le sage attentif à bien faire,
Punit ses détracteurs en les faisant mentir.

4. Alcestide, et Euripide.

Alcestide.

Oh! vraiment, mon pauvre Euripide,
Tu vas bien lentement dans la lice je cours.

Euripide.

Oüi, je te le jure, Alcestide,
Ces trois Vers m'ont cousté trois jours.

Alcestide.

Moy, j'en ay fait trois cens pendant trois matinées.

Euripide.

Aussi fais-tu des Vers qui durent trois journées;
Mais les Vers que je fais doivent durer tousjours.

5. Un Prince, et son Historien.

Le Prince.

Ayant fait choix de vous pour écrire ma vie,
Je ne puis assez-tost vous assûrer le prix

D'un

D'un travail, par mon choix, pour ma gloire entrepris :
Demandez, mes preſens rempliront voſtre envie.

L'Hiſtorien.

Il n'eſt preſent plus beau que vous puiſſiez m'offrir,
Qu'une telle droiture, & des vertus ſi nettes,
Qu'un jour je ne ſois point forcé de vous flétrir,
Ou de me debiter pour conteur de ſornettes.

6. Denys le Tyran, et son Fils.

Denys.

Où ſe portent, mon fils vos deſirs inſolens?
Vous l'a-t-on jamais dit, que dans mes jeunes ans,
*D'un forfait * de caractere*
Le blaſme ſoit tombé ſur moy?

Le Fils.

Vous n'eſtiez pas né fils de Roy.

Denys.

Je doute que d'un Roy tu ſois jamais le pere.

* Il avoit fait violence à une Dame de Syracuſe.

7. BRUTUS, ET LES CINANOIS, Peuples de la Lusitanie.

Brutus.

Apprenez-moy de quelle somme
Vous voulez racheter, habiles Cinanois,
La paix & l'amitié de Rome,
Avec l'heureux pouvoir de vivre sous vos loix:
De vostre sort enfin, c'est vous laisser les maistres.

Les Cinanois.

Nous n'avons point reçû de nos braves ancestres
De l'or pour acheter la douce liberté
D'un General Marchand, qui voudroit nous la vendre:
Et nous n'en avons herité
Que du fer pour la bien défendre.

8. ARISTIPPE, ET DIOGENE.

Aristippe.

A tes Maistres au moins daigne faire quartier,
Chers Cynique, & renonce à ce vilain mestier

De

De médire des Grands, & de quester ta
vie.

Diogene.

Quitte, faux Philosophe, un nom que tu
ternis,
En flattant bassement les vices de Denis,
Renonce à la Philosophie.

Aristippe.

Si Maistre Diogene avoit sçû le secret
De ménager les Rois en homme bien
discret,
Il ne vivroit pas d'herbes fades.

Diogene.

Et si Maistre Aristippe avoit sçû comme
moy,
En homme temperant se nourrir de salades,
Il ne voudroit pas, que je croy,
Faire le chien couchant prés d'un si méchant Roy.

9. Finistrate, et son Ami.

L'Ami.

Zoïle va prônant vostre rare merite;
Il vous fait genereux, sage, pieux, vaillant,

Finistrate.

Il croyt donc que déja j'ay passé le Cocyte;
Zoïle loüa t-il jamais homme vivant?

10. Un Soldat, et Auguste.

Le Soldat.

Seigneur, ma vie est en danger,
Si vous ne détournez le coup qui la menace.

Auguste.

Oüi, tu l'as merité, je dois te proteger:
Je te donne ce garde, & j'entens qu'en ma place
Auprés des Senateurs il agisse pour toy.

Le Soldat.

Quand dans le combat Actiaque
Je vis risquer vos jours par la plus brusque attaque,
Je n'employai personne à vous servir pour moy;
Ces cicatrices en font foy.

11. PHOCION, ET UN ENVOYE'.

Phocion.

Pourquoy suis-je aujourd'huy le seul Athenien
Qu'honore d'un present vostre genereux Maistre ;

L'Envoyé.

Il ne connoist icy que vous d'homme de bien.

Phocion.

Qu'il me permette donc de l'estre ;
Reportez son present au Macedonien.

12. UN ATHENIEN, ET UN SPARTIATE.

L'Athenien.

Impuissans & vains Spartiates,
Qu'estes-vous qu'un ploton de vrais avanturiers ?

Le Spartiate.

Foible Athenien qui te flates,
Tu n'as pas bien appris à nombrer nos Guerriers.
Dessous ses pavillons nostre armée assemblée,

N'est qu'un tres-petit corps campé sans embaras.
Qu'on nous compte dans la meslée,
On trouvera que c'est un monde de soldats.

Un Marchand de la ruë S. Honoré n'aime que les Comedies, où l'on fait parler des Païsans : il est charmé de ce langage ; & il a pris un Maistre exprés pour apprendre à le bien lire : la premiere leçon qu'on luy a donnée, c'est la premiere Scene du second Acte du *Festin de Pierre* ; la voicy ; la naïveté rustique qu'elle contient est aussi divertissante, que la maniere de parler. La voicy : passez pardessus, si vostre heure de récreation est passée.

CHARLOTE. PIERROT.

Nostre dinse, Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es la rençontré bien à point.

Pierrot.

Oh, marguenne,
Sans nou c'en estoit fait.

Charlote.

Charlotte.

Je le croy bian.

Pierrot.

Vois-tu,
Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un festu,
Tous deux de se nayer eussiont fait la sotise.

Charlote.

C'est don l'Uentd' a matin.....

Pierrot.

Aga quien, sans feintise
Je te vas tout fin drait conter par le menu,
Comme en n'y pensant pas le hazard est venu.
Il avoient bien besoin d'un œil comme le nostre,
Qui les vist de tout loin ; car c'est moy ; com'sdit l'autre,
Qui les ai le premier avisez. Tant quia don,
Sur le bord de la mar bien leu prend que j'équion,
Où de tarre gros Jean me jettoit une mote,
Tout en batifolant ; car com' tu sçais, Charlote,

Pour v'nir batifoler gros-Jean ne charche
qu'où ;
Et moy par fouas aussi je batifole ytou.
En batifolant don , j'ay fait l'appercevance
D'un groüillement suglian , sans voir la difference
De squi pouvoit groüiller ; ç'a groüilloit à tous coups,
Et groüillant par secousse alloit comme envars nous.
J'estas embarassé , s'n'estoit-point stratagême ,
Et tout com' j'te vois , je voyas ça de mesme
Aussi fixiblement ; & pis tout d'un coup, quien ,
Je voyas qu'aprés ça je ne voyas pu rien.
Eh, gros-Jean, ç'ay-je fait, stanpendant que je somme
A niaiser parminous , je pens'que vla des homme ,
Qui nagiont tout là-bas. Bon, sm'a-t-il fait, vrament,
T'auras de queuque chat veu le trépassement ;
T'as la veu'trouble. Oh bien, ç'ay-je fait, t'as biau dire,
Je n'ay point la veu'trouble , & sn'est point jeu pour rire.

C'est-la

C'est la de zomme. Point, sm'a-t-il fait, sn'en est pas,
Piarrot, t'as la barluë. Oh! j'ai sque tu voudras;
C'ai-je fait; mais gageon que j'nai point la barluë:
Et qu'ça qu'en voit là-bas, ç'ai-je fait, qui remeuë,
C'est de zomme, vois-tu, qui nagiont vars ici.
Gag' que non, sma-t-il fait. Oh margue, gag' que si,
Dix sols. Oh, sma-t-il fait, je le veux bian, marguenne;
Quien, mets argent sur jeu, vla le mien. Palsanguenne,
Je n'ai fait là-dessus l'étourdi, ni le fou,
J'ai bravement boutté par terre mes dix sou,
Quatre piece tapée, & le restant en double:
Jarnigué, je verron si j'avon la veu'trouble,
C'ai-je fait, les boutant...... plus hardiment ensin,
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin;
Car je fis hazardeux moi, qu'en m'mette en boutade,
Je vas sans tant d'raisons tout à la débandade.

Je

Je sçavas bian pourtant sque j' faisas d'en parla;
Queuque gniais! enfin don, j'non pas putost mis, vla
Que j'voyon tout à plain com' deux zomme à la nage
Nous faision signe : & moi sans rien dir davantage,
De prendre les enjeux. Allons, gros Jean, allons,
C'ai-je fait; vois-tu pas comme ils nous appellons?
Ils s'vont nayer. Tant mieux, sm'a-t-il fait, je m'en gausse,
Ils m'ont fait perdre. Adonc le tirant par le'chausse,
J'lai si bien sermonné, qu'à la parfin vars eux
J'avon dans une barque avironné tous deux;
Et pis cahin; caha, j'on tant fait que je somme
Venus tout contre, & pis j'les avon tiré comme
Ils avion quasi bù déja pu que de jeu,
Et pis j'les on cheu nou menez auprés du feu,
Où je l'zonveu tout nuds secher leu zoupelande:

Et

Et pis il en est vnu deux autres de leur bande.
Qui s'équian, vois-tu bian, sauvez tous seul; & pis
Mathurine est venuë à voir leu biaux habits;
Et pis ils liont conté qu'al n'étoit pas tant sote,
Qu'al avoit du malin dans l'œil; & pis Charlote,
Vla tout com' ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

Charlote.

Et ne m'disois-tu pas qu'Glien avoit un, Piarrot,
Qu' eston bien pu mieux fait que tretous.

Pierrot.

C'est le Maître,
Queuque bian gros Monsieur, de' pu gros qui puisse être;
Car il n'a que du d'or par ila, par ici,
Et ceux qui le sarvont sont de' Monsiur aussi.
Stanpandant, si je n'eume été là, palsanguenne,
Il en tenoit.

Char-

Charlote.

Ardez un peu.

Pierrot.

Jamais, marguenne,
Tout gros Monsieu qu'il est, il n'en fust revenu.

Charlote.

Et cheu toi, dy, Piarrot, est-il encor tout nu?

Pierrot.

Nannain, tout devan nou qui le regardion faire,
Ils l'avon rabillé: mon Gieu, combien d'affaire!
J'n'avois veu s'habiller jamais de Courtisans,
Ni leu zangingorniaux, je me pardrois dedans.
Pour le zy faire entré, comme n'en le balote!
J'estas tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte,
Quand ils sont habillez, ils vou zant tout-à-point,
De grands cheveux tousius, mais qui ne tenont point

A

A leu tête ; & pis vla tout d'un coup qui
l'y passe ;
Ils boutont ça tout comme un bonnet de
filasse :
Leu chemise qu'à voir j'étas tout étour-
di,
Ant de'manche où tout deux j'entrerions
tout brandi,
En de gliende haut-de-chausse ; il ant ser-
taine histoire,
Qui ne leu vient que la ; j'auras bian de-
quoi boire
Si j'avois tout l'argent des lisets de des-
su,
Glien a tant, glien a tant, qu'en n'an
seroit voir pu :
Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en
darriere,
Et qui leu pend devant bâti d'une ma-
niere,
Que je n'tel serois dire, & si j'lai veu de
prés.
Il ant au bout de'bras d'autres petits co-
lets,
Aveu des passemens faits de dantale blan-
che,
Qui veniant par le bout faison le tour de'
manche.

Charlote.

Il faut que j'aille voir, Piarrot.

Pierrot.

Oh, si te plaît,
J'ai queuq'chose à te dire.

Charlote.

Et bien, dy, qu'est-ce que c'est?

Pierrot.

Vois-tu, Charlote, il faut qu'aveu toi, com's'dit l'autre,
Je débonde mon cœur, il iroit trop du nôtre,
Quan je somme pour estre à nou deux tout de bon,
Si je n'me plaignas pas.

Charlote.

Quement, quest-qu'iglia don?

Pierrot.

Iglia que franchement tu me chagraines l'ame.

Charlote.

Et d'où vient?

Pier-

Pierrot.

Tastigué, tu dois estre ma femme,
Et tu ne m'aimes pas.

Charlote.

Ah, ah, n'est-ce que ça?

Pierrot.

Non, sn'est qu'ça : stanpendant, c'est bian assez, vien ça.

Charlote.

Mon Guieu, toûjou, Piarrot, tu m'dis la mesme chose.

Pierrot.

Si j'te la dis toûjou, c'est toi qu'en est la cause;
Et si tu me faisois quenque foüas autrement,
J'te diras autre chose.

Charlote.

Apprens-moi don quement
Tu voudrois que j'te fisse.

Pierrot.

Oh, je veux que tu m'aime.

Char-

Charlote.

Es-que je n'taime pas?

Pierrot.

Non, tu fais tout de même;
Que si j'navion point fait no zaccordaille, & si
J'nai rien à me reprocher là-dessus, Guieu merci:
Das qui passe un Marcier, tout aussitost j'tajette
Le' pu jolis lacets qui soient dans sa banette:
Pour t'aller dénicher de'marle je n'sçai zou,
Tout le'jours je m'azarde à me rompre le cou:
Je fais joüer pour toi le' Vielleux à ta feste,
Et tou ça, contre un mur c'est me battre la teste;
J'n'y gagne rien, vois-tu, ça n'est ni biau, ni bon,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nous aimon.

Charlote.

Mon Guieu, je t'aime aussi, dequoi te mettre en peine?

Pier-

Pierrot.

Oüi, t'm'aime, mais c'est d'une belle déguaine.

Charlote.

Ques-don qtu veux qu'en fasse?

Pierrot.

Oh, je veux que tout haut
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme il faut.

Charlote.

J't'aime aussi comme il faut, pourquoi donq' tu t'étonne?

Pierrot.

Non, ça s'voit quand il est, & toûjou zau parsonne,
Quand c'est tout d'bon qu'en aime, en leu fait en passant
Mil ptite singerie; & sis-je un innocent?
Margué, je n'veux que voir com' la grosse Tomasse
Fait au jeune Robain, al ntien jamais en place,
Tant al n'est assotée; & dés qu'al l'voit passer,

Al

Al n'attend point qu'il vienne, al s'encourt l'agacer;
Ly jett' son chapiau bas, & toûjou sans reproche,
Ly fait exprés queuq'niche, ou baille une taloche:
Et l'autre jour ancor que su zun escabiau
Il regardoit danser, al s'en fut bien & biau
Ly tirer de deßus, & l'mit à la renvarse.
Jarni vla sq'c'est qu'aimer; mais margué l'en me barse,
Quand droit comme un piquet, j'voi q'tu viens te percher,
Tu n'me dis jamais mot, & j'ai biau tentincher,
En glieu de m'fair' present d'une bonn' égrastineure,
De m'bailler queuque coup, ou d' voir par avanture
Si j' sis point chatoüilleux, tu te grates les doigts,
Et t'es là toûjou comme une vrai souche de bois;
T'es trop fraide, vois-tu, ventrigué, ça me choque,

Charlote.

C'est mon himeur, Piarrot, que veux-tu?

Pier-

Pierrot.

Tu te moque ;
Quand l'en aime les gens , len en baille toûjou
Queuq'petit' signifiance.

Charlote.

O cherche don par où ;
Stu pense qu'a t'aimer quenque autre soit pu prompte,
Va l'aimer, je t' l'accorde.

Pierrot.

Et bien, vla pas mon compte ?
Tastigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça ?

Charlote.

Pourquoy
M'viens-tu tarabuster toûjou l'esprit ?

Pierrot.

Dy-moy,
Queu mal t' fais-je à vouloir que tu m'fasse paroistre
Un peu pu d'amiquié ?

Charlote.

Va, ça m'viandra peut-estre,

Ne

Ne me presse point tant, & laisse faire.

Pierrot.

Et bien,
Touche don là, Charlote, & d'bon cœur.

Charlote.

Et bien, quien.

Pierrot.

Promets qu' tu tâcheras à m'aimer davantage.

Vous n'êtes pas le seul qui prenez plaisir à connoître la bizarrerie des differentes coûtumes qui sont en usage dans le monde: je suis tres-sensible à cette connoissance; je fais même quelquefois la-dessus des Reflexions *Sceptiques*, qui me contentent l'esprit, quelque incertain que soit leur objet. (Vous entendez ce que je veux dire.) Voici une coûtume que je vous aprens, pour vous donner aussi matiere de réflexions. En Moscovie aussi-tost que quelqu'un est mort, les parens & les amis se mettent autour du corps, & ensuite demandent au défunt pourquoi il s'est laissé mourir? Et comme vous

vous jugez bien qu'il ne répond rien, ils le pressent pourtant de répondre, en demandant, si c'est que ses affaires alloient mal, ou s'il n'avoit pas tout ce qui luy estoit necessaire ; ou bien si la femme n'estoit pas ou assez jeune, ou assez belle, ou enfin si elle luy avoit manqué de fidelité : Ensuite sans attendre plus long-temps réponse à ces curieuses demandes, ils l'ensevelissent, & le portent en terre. Sur le bord de la fosse, on découvre la biere ; & aprés quelques prieres que le Prestre fait, la compagnie prend civilement congé du défunt, & le baise. Ces ceremonies estant achevées, le Prestre passe entre les doigts du mort un billet signé du Patriarche & du Confesseur. Et ce billet est comme une lettre de recommandation, & un passe-port pour le voyage de l'autre monde. Voicy comment est conçû ce billet : *Nous soussignez Patriarche & Prestre de cette Ville de ..... reconnoissons & certifions par ces presentes, que (N.) porteur de nos Lettres, a toujours vécu parmy nous en bon Chrestien, & fait profession de la Religion Grecque : que bien qu'il ait peché quelquefois, il s'en est confessé ; qu'il a reveré Dieu &*

ses Saints, a esté soigneux de faire se prieres, & enfin a jeûné aux heures & aux jours ordonnez par l'Eglise. Et quant à moy qui suis son Confesseur, je puis dire que je n'ay aucun sujet de luy refuser l'absolution. En foy dequoy nous luy avons fait expedier le present certificat afin que saint Pierre le voyant, luy ouvre la porte à la vie éternelle. Ce billet mis entre les mains du corps mort; on referme la biere, & le corps est mis dans la fosse, le visage tourné vers l'Orient.

Adieu. Je suis, &c.

LETTRE XXV.

MONSIEUR,

Voicy le titre de ce qu'on appelle la Chronique scandaleuse de Loüis XI. voyez s'il est le mesme que celuy du Livre qu'on vous a envoyé, & qu'on prétend estre cette Chronique. *Histoire de Louys XI. Roy de France, & des choses memorables avenuës de son regne, depuis l'an 1460. jusqu'* 1483. *aultrement*

ment dicte, la Chronique scandaleuse écrite par un Greffier de l'Hostel de Ville de Paris, imprimée sur le vray Original M. DC. XX. Montrez, je vous prie, à vostre Chirurgien, *illustre tireur de pierres*, cet article que j'ay pris dans ce Livre, p. 249. & que je vous envoye en propres termes comme il y est écrit. Au mois de Janvier 1474. " advint que ung franc Archier de Meu- " don prés Paris, estoit prisonnier és " prisons de Chastelet, pour occasion de " plusieurs larcins qu'il avoit faits en di- " vers lieux, & mêmement en l'Eglise " dudit Meudon: & pour lesdits cas & " comme sacrilege, fut condempné à être " pendu, & estranglé au gibet de Paris, " nommé Monfaulcon, dont il appella " en la Cour de Parlement, où il fut " mené, pour discuter de son appel: par " laquelle Cour & par son Arrest fut " ledit franc Archier déclaré avoir mal " appellé, & bien jugé par le Prevost de " Paris, par devers lequel fut renvoyé " pour executer sa Sentence; & ce même " jour fut remontré au Roy par les Me- " decins & Chirurgiens de ladite Ville, " que plusieurs & diverses personnes " étoient fort travaillez & molestez de "

„ la pierre, colique, paſſion, & mala-
„ die du coſté, dont pareillement avoit
„ eſté fort moleſté ledit franc Archier, &
„ auſſi deſdites maladies eſtoit lors fort
„ malade Mr. de Boccaige, & qu'il ſeroit
„ fort requis de voir les lieux où leſdites
„ maladies ſont concrées dedans les corps
„ humains; laquelle choſe ne pouvoit
„ mieux eſtre ſceuë que inciſer le corps
„ d'un homme vivant: ce qui pouvoit
„ eſtre fait en la perſonne d'iceluy franc
„ Archier; que auſſi bien eſtoit preſt de
„ ſouffrir mort, laquelle ouverture & in-
„ ciſion fut fait au corps dudit franc Ar-
„ chier, & dedans iceluy quis & regardé
„ le lieu deſdits maladies; & aprés qu'ils
„ eurent eſté veuës, fut recouſu, & ſes
„ entrailles remiſes dedans; & fut par
„ l'Ordonnance du Roy fait tres-bien
„ penſer, & tellement, que dedans quinze
„ jours aprés il fut bien gueri, & eut ré-
„ miſſion de ſes cas ſans dépens, & ſi luy
„ fut donné avecques ce argent. Le Li-
vre, d'où j'ay tiré ce que vous venez de lire, eſtoit de la Bibliotheque d'un fameux Comedien François, je veux dire le Sieur la Grange, autrement nommé Beauvarlet. Il eſtoit d'Amiens en Picardie. Luy & un frere qu'il avoit

voyant

voyant que leur tuteur les chicanoit, ils ſe firent Comediens en differentes Troupes. Aprés la mort du tuteur, le frere de la Grange quitta la Comedie, & alla prendre le ſoin de ſon bien. J'ay eû encore de la Bibliotheque du meſme Comedien les œuvres de feu Mr. de Corneille : il avoit écrit à la fin de quelques-unes des Pieces de cet illuſtre Poëte cette belle penſée de Mr. de Saint Evremont.

Corneille ſeroit au-deſſus de tous " les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'a- " voit été fort au-deſſous de luy en quel- " ques unes de ſes pieces. Il eſt ſi admi- " rable dans les belles, qu'il ne ſe laiſſe " pas ſouffrir ailleurs mediocre. Ce qui " n'eſt pas excellent en luy, ſemble mau- " vais ; moins pour eſtre mal, que pour " n'avoir pas la perfection qu'il a ſçû " donner à d'autres choſes. Il préferoit " Rodogune à toutes ſes Pieces, & le " Public Cinna.

N'eſt-ce point d'Euripide qu'on a voulu vous parler ſous le nom de *Dramatique Moral ?* car on a appellé Euripide *le Philoſophe du Theatre*, à cauſe des Moralitez & des Sentences dont ſes Pieces ſont remplies. Quintus

frere de Ciceron écrivant à Tiro, aprés luy avoir cité un Vers d'Euripide, qui marque que le froid est contraire aux personnes maigres; *Cui tu quantum credas*, dit il, *nescio: ego certè singulos ejus versus singula testimonia puto.*

Selon un de nos Auteurs, les belles pieces de M. Racine sont des pechez commis dans sa jeunesse, qu'il déteste tous les jours. Nostre homme *à pointes*, (vous sçavez de qui je veux parler) dit-là-dessus, qu'il n'estoit pas necessaire que M. Racine pleurât pour faire penitence de ces sortes de pechez, parce que le Public pleure assez pour luy, lors qu'on les represente; combien de larmes ne verse-t-on pas en voyant Berenice, Iphigenie, Mithridate? voicy ce que dit l'Auteur;

Que ne suit-on les pas du modeste Racine,
Que le Ciel aujourd'huy favorise, illumine,
Plein des dons de la Cour sur le point de vieillir,
Il méprise un mestier qui vient de l'ennoblir;
Et détestant ses vers trop remplis de tendresse,

Les

Les prend pour des pechez commis dans sa jeunesse.

On affiche aujourd'huy un Livre intitulé, *Reflexions, Pensées, & bons mots, qui n'ont point encore esté donnés, Anecdotes, par le Sieur Pepinocourt.* Si je ne me trompe, ce Pepinocourt est l'Auteur de l'Antimenagiana, de l'Histoire de Blois, &c. voicy ce qu'il y a de meilleur parmy ces bons mots, que l'Auteur assûre n'avoir pas encore esté donnez. Quelqu'un disant à un Auteur qui avoit fait une belle Epistre Dédicatoire à une Dame, qu'apparemment il en avoit pension : Helas, dit *l'Epistolaire*, bien loin de me donner Pension, je croy qu'elle en prendroit de moy, si je pouvois luy en donner une. La demangeaison d'écrire est une maniere de purgatoire à un bon Auteur, parce qu'aprés quelques peines, elle le conduit à la gloire : & comme l'Enfer d'un méchant Auteur, parce qu'elle le rend pour toûjours malheureux. Certains colifichets de Librairies sont tout autant de feux de paille, tant ils durent peu ; tout autant de petits pastez tous chauds, dont on est dégousté dés qu'on leur a donné le temps de se re-

froidir. Il y a des ignorans qui frequentent les Sçavans & les Assemblées des Sçavans, qui ressemblent à la *Samaritaine* du Pont-Neuf; laquelle pour estre proche du Cadran & de l'horloge n'en sçait pas plus quelle heure il est. Un homme parlant de la hauteur de la coëffure d'une Dame, disoit que cette Dame avoit trouvé le secret de mettre sa teste au milieu de son corps. Comme on pendoit il y a quelques années une faiseuse de fausse monnoye, son corps tomba à terre, & la teste demeura à la potence; de sorte que le peuple s'écria miracle! sur quoy les rieurs dirent qu'il avoit raison: car quoy de plus merveilleux qu'une femme sans teste? Si vous aimez certains jeux de mots, comme, *il y a Libraires à pressent patissans, &* *non pas patissons* (nom d'un fameux Imprimeur-Libraire) *je n'ay pas pû lire Confutius, sans estre confus*: si vous aimez, dis je, ces sortes de Turlupinades, je vous envoyerois ces nouvelles Anecdotes; mais, comme je connois vostre goust, je croy que vous estes content de ce que je viens de vous écrire. *Venio igitur ad alia.*

Chez les Atheniens les plus honne-

stes

stes gens estoient exposez à l'insolence de la Satyre des Auteurs qui travailloient pour le Thatre.

Des succez fortunez du Spectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
Là le Grec né moqueur , par mille jeux plaisans
Distilla le venin de ses traits médisans.
Aux accez insolens d'une bouffonne joye,
La sagesse , l'esprit , l'honneur furent en proye.

Vous trouverez bien des exemples de ce que vous venez de lire dans ces Vers.

J'avois envoyé en Province ces paroles tirées de la petite Comedie intitulée *l'Opera de Village* , & notées selon l'air chanté par les Comediens.

UNE NYMPHE.

Je suis la Nymphe du Chastiau,
D'un vieux Seigneur l'himeur trop minagere ,
Faisoit argent de tout ce que jous de plus biau
Aussi me vela faite en Nymphe potagere ;

Mais le nouviau Venu ne veut vignes ny bleds,
Il fera de biaux jardinages
De tous nos meilleurs pasturages,
Et par terre il boutra nos prez,
Choix & poiriaux seront sablez.

THIBAUT.

Monseigneur, tout de mesme
Que le lait ne vaut pas tant que la cresme,
Tout de mesme il nous est avis
Que vous estès la cresme des Marquis.
Tout le Village, tout le Village
Venont vous rendre leur hommage,
Vostre presence, Monseigneur,
Nous boute à tous la joye au cœur.

PIERROT.

Tant que liaura des vignes & des Vignerons,
Liaura de la vandange & des Biberons.

CLAUDINE.

Tant qui liaura des Filles, liaura des Garçons.

PIERROT.

Morgué vive les Vignes & les Vignerons.

CLAU-

CLAUDINE.

Vive aussi les Fille, vive les Garçons.

Ensemble.

Les uns pour les autres treious je vivons,
Et jamais par faute nous ne chommerons.

Quelque temps aprés (c'est le jour que Monsieur vostre frere arriva icy) je trouvay à la porte de la Comedie celuy à qui j'avois envoyé ces paroles. Il m'assûra qu'il étoit venu exprés, pour apprendre à les chanter juste. Ne voila-t-il pas un beau sujet de voyage?

Vous apprendrez dans l'extrait du Privilege de cette Piece, qu'elle est de la composition du Sieur Dancourt.

Il ne vous sera par difficile de connoistre de qui on a fait le Portrait, quand on a dit de certaines gens; les " hommes pressez par les besoins de la " vie, & quelquefois par le desir du gain, " ou de la gloire, cultivent des talens " prophanes, ou s'engagent dans des pro- " fessions équivoques, & dont ils se ca- " chent long-tems à eux mêmes le peril " & les consequences : ils les quittent "

 ensuite

„ ensuite par une dévotion discrete, qui „ ne leur vient jamais qu'aprés qu'ils ont „ fait leur récolte, & qu'ils jouïssent „ d'une fortune bien établie.

Ne vous ressouvenez-vous point que Monsieur D. L. M. L. V. a dit que l'on pourroit présumer que le ton des six voix, *ut, re, mi, fa, sol, la,* a esté enseigné aux hommes par un animal que les Americains nomment *Unau*, & que nous appellons, *le paresseux ;* parce que l'Histoire du Monde nouveau nous apprend que le chant ordinaire de cette beste, est de repeter six fois cette particule, *ha, ha, ha, ha, ha, ha,* du même air dont nous entonnons nostre, *la, sol, fa, mi, re, ut,* Si vous vous en ressouvenez, apprenez-moy, je vous prie, dans quel Livre.

Vous m'avez dit qu'il y avoit des Filles du temps d'Ovide, aussi bien qu'à present, à qui la voix tenoit lieu de beauté.

Res est blanda canor, discant cantare puellæ:
Pro facie multis vox sua lena fuit.

Pour vous payer ces deux Vers Latins, en voicy quatre François que je vous donne, qui les valent bien.

Le

Le Bal

A des cruels assauts met une fille en butte ;
Et par pas mesurez la conduit à sa chûte:
La déregle au dedans, en réglant le dehors,
Et dérange l'esprit en composant le corps.

Vous aurez encore par-dessus une Traduction en Vers François de cette pensée de Suetone. *Non est facile in eum scribere, qui potest proscribere.*

Auguste fit une Satyre
Contre le sage Pollion,
Qui sans y repliquer se contenta d'en rire.
Comme on lui reprochoit sa moderation,
Je tiens, répondit-il, qu'il est peu seur d'écrire
Contre un homme qui peut proscrire.

Vous n'encoureriez pas le même danger, si vous donniez dans vôtre Ouvrage, quelque bonne Satyre, à propos de cette verité, sçavoir que *le Comedien, aussi-bien que le Libraire, couché tranquillement & non-chalament dans son Caroße, jette de la bouë au visage de son Auteur qui est à pied.*

Son-

Songez-y, je vous en prie, ou priez quelqu'un de vos amis d'y ſonger.

Les Anciens auſſi-bien que les Modernes ont pris plaiſir à dire de bons mots ſur les Muſiciens ; en voici un exemple.

Anacharſis étant interrogé, lorſqu'il étoit en Grece, pour dire s'il y avoit en ſon Païs de Scythie des Joüeurs de Flûtes (qui paſſoient pour les premiers Muſiciens de ſon temps) répondit auſſitôt qu'il n'y avoit pas ſeulement des vignes en ce Païs-là.

A propos de Flûteurs ; les Herauts d'Armes faiſoient joüer autrefois, dit Athenée, l. 19. des Flûtes & des Harpes, au lieu des trompettes dont on ſe ſert aujourd'hui. Les Candiots ſe ſervoient de la Harpe, les Spartiates de la Flûte, les Lydiens du Flageolet, les Amazones du Haut-bois. Encore un mot ſur la Flûte. Il y a des Oiſeaux qu'on prend au ſon de la Flûte, dit un Poëte Latin.

Fiſtula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.

A l'application. Il falloit donner à Arcabius Joüeur de Flûte, dit Agrippa, *de vanit Scient.* c. 17. plus d'argent pour le

le faire taire, que pour le faire joüer ou chanter. *Omnibus hoc vitium est Cantoribus, &c.*

Adieu. Je suis, &c.

Lettre XXVI.

MONSIEUR,

Quatre Remarques feront toute ma Lettre d'aujourd'hui, parce que j'ai tres-peu de temps.

Les Pantomimes étoient des bouffons qui representoient toutes sortes de gesticulations ingenieuses, & exprimoient par les mouvemens du corps, des doigts & des yeux; les principales actions du sujet d'une Comedie. Ce nom vient des mots grecs *pas*, *mimos*, *tout*, *imitateur*, comme qui diroit imitateur de toutes choses. On les appelloit aussi *mimes*; mais *pantomime* signifioit quelque chose de plus que *mime*. On donnoit encore le non de *mimes* à de petites Pieces de Poësie que ces *mimes* chantoient en dansant sur le Theatre, avec des gestes qui exprimoient

moient le ſens de leurs paroles, ſuivant cette merveilleuſe methode des Anciens peu connuë de nôtre temps. Quelques-uns ont crû que Pylade & Bathylle, qui parurent ſous le Regne de l'Empereur Auguſte, furent les premiers Pantomimes ; mais cela ſe doit entendre de ceux qui ſe ſéparerent du Theatre des Comediens pour former une troupe à part, & faire leurs repreſentations dans l'orcheſtre ſans Comedie : car il eſt certain que du temps d'Eſchyle il y avoit des Pantomimes, & Ariſtocles loüe fort Teleſte, dont ſe ſervit ce Poëte, parce qu'il avoit admirablement bien danſé dans la Tragedie intitulée, *Les Sept devant Thebes.* Plutarque parlant dans ſes propos de table des Pantomimes, dit que la Poëſie eſt une danſe parlante ; & la danſe, une Poëſie muette. Et Caſſiodore parlant de leurs poſtures dit, *loquaciſſima manus ; linguoſi digiti, clamoſum ſilentium, expoſitio tacita.*

Quelqu'un plaiſante ainſi, ſur ce que d'abord la Comedie ne ſe repreſentoit que ſur une Charette, & non pas ſur un Theatre.

C'étoit,

C'étoit, quand on y pense, un spectacle assez doux,
De voir des gens vétus comme des loups-garoux,
Vous donner dans l'enclos d'une seule charette,
Theatre, Violons, Personnages, Poëte,
Le corps, du haut du cou, jusqu'au bout des talons,
Serré comme en maillot, des justes Pantalons:
Les cornes sur le front, le Masque sur la face,
Dont la mine niaise, ou la laide grimace,
Les cheveux sous la coëffe, ou bien enfarinez,
Sur un pied de menton portoit deux pieds de nez,
Et qui montrant les dents, ou se ridant la jouë,
Rioit en grand volume, & vous faisoit la mouë.

Les Gladiateurs nommez *Andabates* combatoient les yeux fermez. Ferrarius s'est trompé, lors qu'il a dit que c'étoient des Peuples d'Asie, qui habitoient un païs, où le Ciel étoit continuel-

tinuellement couvert de nuages & de tenebres.

Une personne fort devote, c'est L. D. O. emprunta tous les Opera d'un jeune homme de ses amis, & les luy renvoya deux jours aprés avec ces huit vers écrits sur la premiere page de chaque Piece.

Plus fortement encor, quoique avec plus d'adreße,
L'Opera par ses airs inspire la tendresse,
Excite dans les cœurs la douce vanité,
Fait par les sens surpris, entrer la volupté.
Gardez vous d'y prester vos yeux, ni vos oreilles,
D'écouter, ny de voir ces trompeuses merveilles;
Et ne chantez jamais leurs prophanes chansons,
Qui d'un amour impur sont d'impures leçons.

Adieu. Je suis, &c.

LET-

Lettre XXVII.

Monsieur,

Vous penserez tout ce que vous voudrez sur la Philosophie ; mais aprés avoir bien pensé, bien réflechi, bien raisonné, bien tiré des consequences, vous ne ferez point de difficulté (vous qui n'êtes pas susceptible de prevention ni d'entestement,) vous ne ferez pas, dis-je, difficulté d'être du sentiment de M. de Fontenelles, quand il parle ainsi dans son livre de la pluralité des Mondes. Toute la Philosophie, dit-« il, n'est fondée que sur deux choses ; « sur ce qu'on a l'esprit curieux & les « yeux mauvais ; car si vous aviez les yeux « meilleurs que vous ne les avez, vous « verriez bien, par exemple, si ce sont des « Mondes que les étoiles, ou si elles « ne sont pas des Mondes. Et si d'un autre « côté vous éties moins curieux, vous ne « vous soucieriez pas de le sçavoir. Mais « on veut sçavoir plus qu'on ne voit, «

&

„ & c'eſt-là la difficulté ; encore ſi ce „ qu'on voit, on le voioit bien, ce ſeroit „ toûjours autant de connu, mais on le „ voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi „ les vrais Philoſophes paſſent leur vie „ à ne point croire ce qu'ils voyent, & „ à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent „ point ; & cette condition n'eſt pas, „ ce me ſemble, trop à envier : ſur „ cela je me figure toûjours que la Nature „ eſt un grand Spectacle qui reſſemble à „ celuy de l'Opera ; du lieu où vous êtes „ à l'Opera, vous ne voyez pas les Theatres „ tout à fait comme ils ſont : on les a diſ-„ poſez pour faire de loin un effet agrea-„ ble, & on cache à voſtre veüe des „ roües & des contre-poids qui font tous „ les mouvemens. Auſſi ne vous embaraſ-„ ſez-vous gueres de deviner comment „ tout cela joüe. Il n'y a peut-être que „ quelque Machiniſte caché dans le par-„ terre, qui s'inquiete d'un vol qui luy „ aura paru extraordinaire, & qui veut „ abſolument démeler comment ce vol „ a été executé. Vous voyez bien que ce „ Machiniſte-là eſt aſſez fait comme les „ Philoſophes. Mais ce qui à l'egard des „ Philoſphes augmente la difficulté, c'eſt „ que dans les machines que la nature

preſente

presente à nos yeux, les cordes sont “
parfaitement bien cachées ; & elles le “
sont si bien, qu'on a été long temps “
à deviner ce qui causoit le mouvement “
de l'Uuivers ; car representez-vous tous “
les sages à l'Opera, ces Pytagores, ces “
Platons, ces Aristotes, & tous ces gens “
dont le nom fait aujourd'huy tant de “
bruit dans nos oreilles : supposons qu'ils “
voyent le vol de Phaëton que les vents “
enlevent, qu'ils ne puissent découvrir “
les cordes, & qu'ils ne sçachent point “
comment le derriere du Theatre est dis- “
posé : l'un dira que c'est une vertu secre- “
te qui enleve Phaëton ; l'autre, Phaëton “
est composé de certains nombres qui le “
font monter ; l'autre, Phaëton a une cer- “
taine amitié pour le haut du Theatre. “
il n'est point à son aise quand il n'y est “
pas ; l'autre, Phaëton n'étoit pas fait “
pour voler mais il aime mieux voler “
que de laisser le haut du Theatre vuide, “
& cent autres réveries. A la fin Descar- “
tes & quelques autres Modernes vien- “
nent, qui disent Phaëton monte, par- “
ce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un “
poids plus pesant que lui descend, “
ainsi on ne croit plus qu'un corps se “
remuë, s'il n'est poussé par un autre “
corps

corps, & en quelque façon tiré par des cordes. Peut-on parler plus agréablement sur une matiere si serieuse ?

Peut-on aussi donner mieux le caractere de nos deux fameux Poëtes, que M. de la Bruyere, quand il dit : *Racine est égal, soûtenu, tousjours le même par tout, soit pour le dessein & la conduite de ses Pieces, qui sont justes, régulieres, prises dans le bon sens & dans la nature ; soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élegante, nombreuse, harmonieuse, exact imitateur des Anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité de l'action, à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathetique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répanduë dans tout le Cid, dans Polyeucte & dans les Horaces ? quelle grandeur ne se remarque point en Mitridate, en Porus & en Burrhus ? Ces passions encore favorites des Anciens, que les Tragiques aimoient à exciter sur les Theatres, & qu'on nomme la terreur & la pitié, ont été connuës de ces deux Poëtes. Oreste dans l'Andromaque*

que de Racine, & Phedre du même Auteur; comme l'OEdipe & les Horaces de Corneille en ſont la preuve.

On a fait dire par Monſieur M. G. E. ces paroles: J'ai vû Mr. Corneille fort " en colere contre Mr. Racine pour une " bagatelle, tant les Poëtes ſont jaloux " de leurs Ouvrages. Mr. Corneille dit " dans le Cid, en parlant de D. Diegue: "

Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits.

Mr. Racine qui a ſenti le foible de ce " Vers, s'en eſt joüé dans les Plaideurs, " où il dit d'un Sergent: "

Ses rides ſur ſon front gravoient tous ſes exploits.

Quoi! diſoit Mr. Corneille, ne tient-il " qu'à un jeune homme de venir tour- " ner en ridicule les plus beaux Vers des " gens? Cela eſt-il vrai? Vous le devez ſçavoir, vous qui avez connu aſſez particulierement Mr. Corneille.

A la premiere & à la ſeule Repreſentation des *Mœurs du Temps*, Q. Q. N. dit, que le Sieur D: T. qu'on aſſûroit être l'Auteur de cette Piece, prêtoit ſon nom à des Auteurs qui ne ſe ſoucioient

pas

pas de faire connoître le leur. Un Sçavant ajoûta là dessus, que les Atheniens avoient fait une loi, par laquelle il étoit défendu aux Poëtes de faire des Pieces, ou au moins de les faire joüer avant l'âge de trente ou quarante ans: qu'Aristophane qui se sentoit du génie pour le Theatre, n'attendit pas cet âge pour travailler; & que les Comediens s'attribuoient ses Pieces en lui prêtant leur nom. Dans la même Representation, une Dissertation se fit un peu loin de Monsieur H. I. qui m'a rapporté tout ceci, pour & contre la Comedie. il n'entendit que ces mots: sçavoir que saint Loüis chassa les Comediens de son Royaume. On ajoûta cette pensée, qu'on dit être de saint Cyprien, *Adulterium discitur, dum videtur*: On apprendra à faire un adultere, en le voyant representer.

Vous donnez le caractere des Ouvrages d'Eschyle, en disant que son expression est obscure & embarassée; que ses caracteres ne conviennent pas aux personnages pour qui ils sont faits; que son style est dur, son imagination vaste, dereglée, & furieuse. Les Representations de ses Pieces étoient si terribles,

terribles, que des enfans en mouroient de peur sur l'heure mesme, & des femmes en accouchoient : ce qui arriva à la premiere Representation des Eumenides.

Entre toutes les Pieces que nous appellons *Tragedies*, les Sçavans en distinguent d'une sorte qu'ils appellent *Tragedie Satyrique*. Cette Tragedie Satyrique estoit un Poëme dramatique, qui faisoit paroistre des Satyres avec des Heros & des Personnes illustres, qui representoient tous ensemble des incidens graves & serieux, avec des bouffonneries, & autres actions ridicules. Cette espece de Poëme ne fut pas reçûë des Latins, parmi lesquels la Satyre ne fut qu'une Piece de Poësie composée pour médire, & pour invectiver contre les desordres du temps. On ne s'en servoit point sur le Theatre, sinon avec les mimes dans les intermedes. Mais parmi les Grecs, la *Tragedie Satyrique* fut en grande estime; les Poëtes disputoient le prix de leur art par la composition de ce Poëme, dans les Festes de Bacchus, que les Atheniens nommoient *Chytres*. Le Poëte Thespis fut le premier qui introduisit des

Acteurs dans la Satyrique ; car auparavant ce n'étoit qu'un Chœur de Comediens & de Danseurs, qui imitoient les Satyres dans leurs danses, & dans leurs chansons. Il nous reste une *Tragedie Satyrique* dans celles d'Euripide ; elle est intitulée *Polyphesme* : & l'on peut dire que *l'Alceste* du mesme Auteur en est encore une, parce qu'Hercule y fait avec un Esclave des discours bouffons, & des actions toutes Comiques.

Encore deux traits de Morale , & ensuite je finis.

Sur un tas de seditieux
Les troupes ayant fait main-basse,
Amenerent les chefs de ces audacieux
A l'Empereur, qui leur fit grace.
Pour aigrir sa vengeance , on fit de vains efforts ;
On luy dit, qu'au mépris trop de clemence expose.
Que ne puis-je, dit Theodose,
Ressusciter ceux qui sont morts !

C'est faire une espece de sacrifice à Bacchus & à l'Amour , que de s'occuper , comme on fait sur les Theatres, à publier les loüanges de ces deux fausses Divinitez,

Divinitez, & à faire valoir autant qu'on peut par des expressions complaisantes leur pouvoir & leur crédit.

Si la voix est du cœur la vive expression,
Qui chante de l'Amour l'aveugle passion,
Qui vante d'un Bacchus les grossieres délices.
Fait à ces Dieux proscrits autant de sacrifices.

Adieu. Je suis, &c.

LETTRE XXVIII.

MONSIEUR,

LeCaffé que je prens produit en moy le même effet qu'en vous; il me tient si éveillé, que je travaillerois une nuit entiere sans avoir envie de dormir: c'est à cette proprieté qu'on attribuë la cause de la découverte de cette plante. On dit qu'un Berger qui avoit soin d'un troupeau de Chévres, se plaignit un

jour à quelques Religieux, que ses troupeaux avoient veillé & sauté toute la nuit hors de leur estable, contre leur coustume. Le Prieur du Convent se doutant que cela venoit du pasturage, examina bien le lieu où ce Berger les avoit menez paître le jour d'auparavant & n'y remarquant autre chose, sinon plusieurs petits arbrisseaux dont ces animaux avoient mangé le fruits cruds, il s'avisa d'en faire quelques experiences pour en découvrir la vertu : & pour cela il fit boüillir de ces fruits dans l'eau, & il reconnut qu'aprés en avoir bû, on avoit les sens extrêmement éveillez. Les Turcs estiment tant le Caffé, qu'ils disent pour celuy qui en a fait la découverte des oraisons particulieres, qu'ils appellent, pour *Sciadli*, & pour *Aidrus* c'est ainsi que se nommoient ces Religieux qu'on croit en avoir esté les premiers inventeurs. Il y a dans le Mercure Galant du mois de May 1696. une Lettre tres-curieuse sur cette féve. En attendant que vous la lisez, je vous avertis que l'Auteur de cette Lettre prétend que pour ressentir les proprietez excellentes qu'il attribue au Caffé, il faut le prendre sans sucre.

Je

Je ne croy pas que vous ayez jamais lû la vie d'aucun homme, où vous ayez trouvé plus de varieté que dans celle de Caramuel. Ce Caramuel estoit Espagnol ; il naquit à Madrit d'un pere des Païs-Bas, & d'une mere Allemande. Aprés avoir fait ses Etudes en Espagne, il se fit Moine de Cisteaux, devint Abbé de Moelrose, puis de Dissembourg ; porta le nom d'Evesque de Missy Suffragant de Mayence ; fut ensuite Abbé Superieur des Benedictins de Vienne & de Prague : aprés cela il fut soldat, Capitaine d'une Compagnie contre les Suedois ; devint Intendant de Fortifications, & Ingenieur en Boheme ; puis successivement Evêque de Reinhard, de Campagna, & d'une autre Ville d'Italie ; & enfin mourut Evêque de Vigevano dans le Milanois.

Il y a eu encore d'autres opinions que celles que vous avez récueillies sur le fruit, dont l'usage estoit défendu dans le Paradis Terrestre. Le Rabbi Meir a pris l'arbre, dont le fruit fut défendu à Adam, pour la vigne, parce que le vin qu'elle produit fait pleurer. A quoi quelques Peres de l'Eglise ont consenti, en disant que c'est pour cela que J. C. a

donné son Sang sous les espéces du vin; & qu'il l'appelle la vraye vigne. Le Rabbi Juda a pensé que c'estoit le froment à cause que l'enfant ne sçauroit connoistre personne qu'il n'en ait gousté. A quoy quelques Peres ont aussi souscrit, tenant que c'est pour ce sujet que le Sauveur a donné la chair sous l'espéce du pain de froment. Il y en a aussi qui croyent que c'estoit un certain pommier naissant en Egypte, dont on appelle encore à present le fruit, *pomme d'Adam*; parce que quand on le tranche par roüelles, on y voit en chacune une forme de croix empreinte par la nature. Quelques-uns ont crû que c'étoit l'arbre qui produit ces pommes, que les Latins appellent *une dones*, que le Roy Juba dit qu'on apportoit de l'Arabie heureuse à Rome : car quoy qu'elles soient savoureuses, cependant par je ne sçay quel secret de nature elles font perdre l'envie d'en manger à ceux qui en ont une fois gousté : nous les appellons arbousses. Le Rabbi Abba assûre que c'estoit un citronnier; & d'autres un oranger, ou grenadier; d'autres enfin que c'estoit la femme.

Tresor. Chron. p. 21.

Vostre conduite à mon égard me prouve

prouve qu'on a donné le veritable caractere de l'amitié quand on a dit,

Pour jouïr avec nous de nos prosperitez,
L'amy sage & modeste attend qu'on l'y convie ;
Pour entrer avec nous dans nos adversitez,
L'amy tendre & fidele accourt sans qu'on l'en prie.

Continuez, je vous prie, à me faire sentir la joye d'avoir un tel amy que vous.

Vous admirerez tant qu'il vous plaira la Comedie du Festin de Pierre en Vers; mais vous ne pouvez, ce me semble, vous dispenser de convenir avec moy que ce n'est point du tout le propre d'un Valet de Comedie, de vouloir, pour faire rire, prouver l'Existence d'un Dieu, comme Sganarelle semble en avoir le dessein, quand il dit à son Maistre D. Juan, dans cette Piece.

Ce Monde où je me trouve, & ce Soleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit?
Se sont-ils faits tout seuls ? Cette masse de pierre

Qui s'éleve en rocher, ces arbres, cette terre ;
Ce Ciel planté là-haut, est-ce que tout cela
S'est basti de soy-mesme? Et vous, seriez-vous la
Sans vostre pere, à qui le sien fut necessaire,
Pour devenir le vostre ? Ainsi de Pere en pere,
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait,
Ce premier? Et dans l'homme, Ouvrage si parfait ;
Tous ces os agencez l'un dans l'autre, cette ame,
Ces veines, ce poulmon, ce cœur, ce foye .... oh Dame,
Parlez à vostre tour comme les autres font,
Je ne puis disputer, si l'on ne m'interrompt ;
Vous vous taisez exprés, & c'est belle malice!

D. JUAN.

Ton raisonnement charme, & j'attens qu'il finisse.

SCA-

SCANARELLE.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoy qu'il en soit,
Que l'homme est admirable en tout, & qu'on y voit
Certains ingrediens, que plus on les contemple,
Moins on peut expliquer. D'où vient que.... par exemple,,
N'est-il pas merveilleux que je sois icy, moy,
Et qu'en la teste, là, j'aye un je ne sçay quoy,
Qui fait qu'en un moment, sans en sçavoir la cause,
Je pense, s'il le faut, cent differentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je-ne sçay-quoy fait mouvoir dans mon corps,
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entiere,
Aller à droit, à gauche, en avant, en arriere....

On donne une autre origine que celle qu'on vous a envoyé, du Proverbe, *faire cocagne*; on appelle en Languedoc

cocagne un petit pain de pastel avant qu'il soit reduit en poudre & vendu aux Teinturiers. Il s'en fait un tres-grand trafic en ce Païs-là ; & parce qu'il ne vient que dans des terres fort fertiles, & qu'il apporte un tres-grand revenu à ses Maistres, veu qu'on en fait jusques à cinq ou six recoltes par an, quelques-uns ont nommé le haut Languedoc un Païs de cocagne, & c'est-là-dessus qu'est fondée la Fable du Royaume de Cocagne, où les Habitans vivent fort heureux sans rien faire. Vous n'aurez que cette remarque sur ce Proverbe ; vous n'aurez aussi que celle-cy sur l'Antimoine. L'Antimoine est un corps mineral qui approche de la Nature des métaux. On a crû qu'il pouvoit servir à une Medecine universelle. Les preparations que les Medecins en font s'appellent Emetiques. Ce mot d'Antimoine vient selon quelques uns de ce qu'un Moine Allemand qui cherchoit la pierre Philosophale ayant jetté aux pourceaux de l'Antimoine, dont il se servoit pour avancer la fonte des metaux, il reconnut que les pourceaux qui en avoyent mangé, aprés avoir esté purgez violemment, en estoient devenus

venus bien plus gras ; ce qui luy fit penſer qu'en purgeant de la meſme ſorte ſes confreres, ils s'en porteroient beaucoup mieux ; mais cet eſſay luy réuſſit ſi mal, qu'ils en moururent tous ; ce qui fut cauſe qu'on appella ce mineral Antimoine, comme qui diroit contraire aux Moines. Cette Etimologie vient d'un vieux manuſcrit d'Allemagne qui eſt dans la Bibliotheque de M. Moreau Medecin du Roy cité par M. Perrault dans ſon Livre du Rabat-joye de l'Antimoine.

Puiſque je ſuis en humeur de vous donner des Etimologies, & que celle-cy me vient dans l'eſprit, elle aura place dans cette Lettre. *Parler Latin devant les Cordeliers*, eſt un Proverbe qui ſe dit depuis le temps de François Premier. Ce Prince qui ſe fâchoit ſouvent d'entendre de méchants mots latins, que nous appellons à preſent latin de cuiſine, ayant un jour lû un Arreſt, où il y avoit les mots *debotat* & *debotavit*, ordonna que les Contracts & les Arreſts ſeroient conçeus dans la ſuite en Langage François. Les Cordeliers parmy la corruption de ce ſiecle garderent touſjours la pureté de la Lan-

gue Latine ; c'est pourquoy François Premier ayant assisté à des Theses soustenuës par un Cordelier qui luy fit une Harangue, il fut si satisfait de son latin, qu'il dit en presence de l'Assemblée (qui estoit comme vous devez croire, tres nombreuse) *il ne fait pas bon parler latin devant les Cordeliers.*

Adieu,

Curas tolle graves, irasci crede prophanum.

Je suis, &c.

Lettre XXIX.

Monsieur,

C'est dans une des Comedies de Poisson, intitulée *le Fou de qualité* que Monsieur B. N. a pris ces Vers.

Un scrupule d'amour, un gros de jalousie,
Deux onces de chicane, une de Poësie,
Trois dragmes de Musique, & six grains de procez,

Insu-

Infusez-la dedans causent un grand accez.
C'est pour perdre un esprit un remede admirable.

C'est dans la même Piece qu'on dit, à propos de Promesses de Mariage que font par écrit les hommes aux femmes pour les séduire,

Et quand avec du sang un homme écrit son sein,
La sagesse & l'honneur tirent fort à la fin.

Il y a dans les Pieces de Poisson un caractere singulier de plaisanterie qui les fait valoir, & les rend agréables. Par exemple dans celle-ci, quand Felician dit à son Maître D. Pedre, qui étoit recherché par la Justice.

Je ne sçai pas ce que cela produit ;
Mais par ma foi, Monsieur, vôtre Nom fait grand bruit,
Car il n'est prononcé qu'aveque des Trompettes,
Ils sont trois à cheval montez sur des mazettes,
Un autre en robe-longue & le bonnet quarré,

Aussi pasle qu'un mort, d'un ton mal
assûré,
Monté sur son mulet, sa mule, ou sa
bourrique,
Lit dans un grand papier vôtre Pane-
gyrique;
Et tout cela se fait pour vous faire sça-
voir,
Que l'on vous aime tant, qu'on brûle de
vous voir,
Que si vous n'apportez à Madrid vôtre
face,
On va faire élever vôtre portrait en
place.

Crispin dit au même D. Pedre.

Vôtre Portrait s'y fait, & je sçai qu'il
doit être
Dans une grande place élevé pour pa-
roître,
Même il doit être vû de tous les Cu-
rieux;
Comme il n'est que croqué, vous voulez
qu'il soit mieux,
Je connois vôtre humeur, & vois que, sans
rien craindre,
Vous allez a Madrid vous achever de
peindre.

Et Felician dit, Scene 10.

Taisez-vous, s'il vous plaist, Monsieur le Damoiseau,
Ne faites qu'écoûter, dans les choses futures,
Nous voyons arriver d'étranges avantures;
Car, comme un homme sage a plus d'esprit qu'un fou,
Un tulipe est bien differente d'un chou;
Par la méme raison, quand l'erreur se dissipe,
On voit fort bien qu'un chou n'est pas une tulipe.
Vous m'avoüerez encor que l'on a vû depuis
L'orage bien plus grand sur mer que dans un puits;
C'est pourquoi nous voyons l'Esté les hirondelles....
Oüi-da, ce ne sont pas ici des bagatelles,
Qu'en dites-vous?

Je connois trois Comedies des Comediens: la premiere est du Sieur Gougenot intitulée *la Comedie des Comediens, Tragi-Comedie*, imprimée à Paris en 1633. vous n'en aurez que les Noms

Noms des Comediens ; les voici. Belle-roſe. Gautier. Boniface. Capitaine. Guillaume. Turlupin. Madame Valliot, femme de Gautier. Madame Beaupré, femme de Boniface. Mne Beauchâteau. Madame Gautier. Madame la Fleur. Madame Belleroſe. La ſeconde eſt de Mr. de Scudery ; elle porte ce titre, *la Comedie des Comediens, Poëme de nouvelle invention* ; imprimée à Paris en 1635. ce qu'il y a de plus beau dans cette Piece, ce ſont ces noms de Comediens, Belleombre, Beaupré, Bellefleur, Belleépine, Beauſéjour, Belleville, Beauchaſteau, Bellerüe, Beaulieu, Beauſoleil : celui qui fait le Prologue y dit aux Spectateurs, ſur ce qu'une Piece doit paroître durant 24. „heures. Si cela eſt, Meſſieurs, vous „devriez envoyer querir à diner, à loûper, & des licts. On y lit page 29. que Hardy avoit fait huit cent Poëmes ; que la Tragedie de Pyrame du Sieur Theophile n'eſt mauvaiſe qu'en ce qu'elle a été trop bonne ; car excepté ceux qui n'ont point de memoire, il ne ſe trouve perſonne qui ne la ſçache par cœur ; de ſorte que ſes raretez empêchent qu'elle ne ſoit rare. La troiſiéme

me eſt encore appellée *la Comedie des Comediens*; elle a été traduite de l'Italien en langage de l'Orateur François par le Sieur du Pechier, elle fut imprimée à Paris en 1629. en voici une penſée (ce que vous lirez d'abord ne vous ſera pas nouveau, quoique vous n'ayez pas lû cette Comedie, parce que vous vous reſſouviendrez l'avoir lû dans une inſcription des Fontaines de Paris.) Nôtre belle riviere aime tel- " lement cette terre, qu'il ſemble qu'elle " ne s'en veuille jamais éloigner par tant " de petits contours & de branches qu'el- " le y fait: voire même pour s'y amuſer " devantage, elle rend ſes eaux dorman- " tes & ſi calmes, que les batteaux même " ne ſçauroient ni s'y ſauver, ni s'y per- " dre. Vous aurez encore apparemment " trouvé ailleurs celle ci, que j'ai tirée de la même Piece: Il y a ſi long-temps " qu'il fait du mal, qu'il ne ſe ſçauroit " ſouvenir lui-même du temps de ſon " innocence ..... il auroit beſoin d'un " Jubilé, qui ne fut que pour lui ſeul. " Elle finit tout-à-fait à la maniere Italienne; c'eſt-à-dire, en mêlant le ſaint avec le prophane. Aprés ces diſcours " que pouvez-vous croire de moi, dit " Gri-

„ Grilelin fou du Docteur, si ce n'est que
„ je suis le contraire d'un sage ; mais
„ aussi ferois-je conscience de l'être, puis
„ que la sainte Ecriture dit, que la sa-
„ gesse des hommes n'est que pure folie
„ devánt Dieu. Contentez-vous de ce que je viens de vous dire de ces Comedies ; ne les achetez, ni ne les lisez, si vous ne voulez pas employer de l'argent & du temps fort inutilement : occupez-vous plûtôt, je vous prie, à lire ce que je vais vous dire du *chœur* qui étoit en usage chez les Anciens.

Le Chœur dans les commencemens de la Tragedie, étoit une Assemblée de gens qui chantoient en dansant, un Hymne à l'honneur de Bacchus. Les Atheniens ayant introduit cette Ceremonie dans leur Rôlle, la firent avec beaucoup d'appareil & de magnificence : il y avoit un Chœur de Musique accompagné quelque fois de plus de 50. personnes, & les danses étoient réglées & figurées. Dans la suite le Poëte Thespis inventa les Episodes vers l'an du Monde 3530. introduisant un Acteur qui récitoit quelque discours sur un sujet approchant celui de la Tragedie, &

& paroiſſoit entre deux chants du Chœur, pour donner lieu aux Muſiciens & aux Danſeurs de ſe repoſer, & pour donner quelque nouveau Divertiſſement au Peuple. Caſtelvetro, Riccoboni & quelques autres diſent qu'anciennement le Chœur étoit une Troupe d'Acteurs ou de Comediens qui récitoient la Tragedie ou la Comedie ſur le Theatre, ſans Muſique & ſans Danſe, & que quand Theſpis inventa les Epiſodes, ce fut en introduiſant un Baladin qui chantoit & qui danſoit en joüant de quelque inſtrument; mais c'eſt là une erreur qui ſe reconnoit aiſément par la lecture des Anciens. Diogene Laërce nous apprend qu'autrefois le Chœur joüoit ſeule toute la Tragedie; & Athenée dit qu'anciennement la Tragedie n'étoit compoſée que du Chœur, & n'avoit aucuns Acteurs ou Hiſtrions. Le Perſonnage introduit par Theſpis fut nommé *Protagoniſte*, c'eſt-à-dire premier Acteur. Celui d'Æſchille, *Deuteragoniſte* ſecond Acteur; & celui de Sophocle *Tritagoniſte* troiſiéme Acteur. Quand les Acteurs furent introduits, le Chœur étoit conſideré, comme un autre Acteur, dont

dont le Chef appellé *Coryphée* parloit pour tous les autres Acteurs ; ou bien le Chœur étant séparé & assis aux deux côtez du Theatre, le Chef du Chœur, & le Chef du demi Chœur discouroient ensemble sur les sujets de la Piece. Avant même le temps de Plaute, la Comedie cessa d'avoir un Chœur, & n'eut que des intermede de gens qui chantoient, dansoient, & joüoient des Instrumens, pour marquer les intervalles des Actes. La Tragedie conserva les Chœurs ; mais enfin elle les a perdus parmi nous, au lieu desquels on se sert de Violons qui jouënt entre les Actes.

Confutius le Socrate de la Chine soûtenoit qu'il est impossible qu'un Etat soit bien gouverné sans la Musique. Le Maître de Musique du Bourgeois Gentilhomme, il soûtenoit à peu prés la même chose.

Adieu. Je suis, &c.

L ET-

LETTRE XXX.

MONSIEUR,

Par quel hazard avez-vous trouvé le Poëme de Vida sur les Echets, separé de ses autres Ouvrages ; je veux dire, de sa Christiade, de ses Vers à soye, ses Hymnes, ses Bucoliques, & de ses Odes. Lisez bien ce Poëme, vous y trouverez, *Stylum purè Virgilianum.* Marc-Jérôme Vida étoit de Crémone, & fut Evêque d'Alba au Mont-Ferrat. Outre les Ouvrages que je viens de vous nommer, il a encore fait trois Livres de l'Art Poëtique. Ce Poëte est exact dans sa diction, a beaucoup de force, de noblesse, d'élevation, & d'éloquence. Il mourut en 1566.

Voici ce que je sçai de plus singulier sur les Jettons. Les Moscovites se servent pour jettons de noyaux de pêches. *Olearius* Le mot de calcul vient *à calculis*, de ce que l'on supputoit autrefois seulement avec de petites pierres. Ceux du Perou se servent de cailloux ; ils exer- *Hist. des Incas.* çoient

çoient encore l'Arithmetique avec des fiscelles de diverses couleurs, dont les nœuds differens marquoient tantôt la multiplication, tantôt la division, avec toutes les fractions.

Vous me paroissez d'un goût bien extraordinaire dans la demande que vous m'avez faite par vôtre derniere; c'est quand vous m'avez prié de récueillir tous les Sonnets par écho, & sans rime, que je pourrai trouver. Vous n'aurez pas grande satisfaction; car on ne m'a donné que ceux-ci pour le Roy. On a attribué le premier à M. Pelisson il y a plus de dix-huit ans.

Toûjours au milieu du salpêtre, être.
Percer par tout comme un éclair, l'air.
Ne se plaire qu'où la trompette, pette.
De bon œil les soldats qui font bien leur devoir. . . . voir.

Rencontrer par tout la fortune, . une.
Porter un faix de soins, dont on verroit Atlas, . . . las.
Et trouver les vertus même dans les rébelles, ... belles.
C'est tenir les Héros passez. . assez.

C'est aux futurs à servir d'exemple, ... ample.

Que

Que par ce Conquerant vous êtes embellis, ... lys!
Son Nom, quoi qu'eclatant bien moins que sa Personne. . . . sonne.

Chacun prendra de lui, charmé de ses exploits. . . . . Loix.

Quiconque à le loüer, employer Vers ou prose, ... ose.
Ignore qu'on y voit les plus brillans esprits. . . . . pris.

AUTRES.

De l'Auguste LOUIS, celebrez les trophées; . . . . fées.
Tracez, Filles des Bois, dessus ses Lauriers verds: . . . . Vers.
Comme il est pour se voir dans le Ciel couronné, ... né.
Dressez à ce Heros que l'Univers contemple. . . . . Temple.

L'on peut bien de Cesar ce qu'on en fait accroire, ... croire.
Mais la gloire en hyver suivoit-elle ses pas? . . . . pas.
Auprés du GRAND LOUIS auroit-il du renom? . . . non.
Le vit-on comme lui juste, vaillant, affable?

affable? . . . . fable.

Ce que l'antiquité, qui chez-vous a credit, . . . dit.

Des plus fameux Guerriers, est une bagatelle, . . telle.

Qu'ils auroient tout perdu devant ce grand Vainqueur. . . . cœur.

Voyons-le qui jamais dans son sein vigilant, . . . lent.

Toûjours pour entasser merveille sur merveille, . . . veille.

Qui donc est au dessus de nôtre demi-Dieu? . . . Dieu.

Le conseil que vous trouvez d'un si bon sens dans la Piece que vous a montrée Monsieur G. R. n'est pas de lui; il l'a assûrément pris de Terence, qui „ parle à peu prés ainsi. Quand vous êtes „ hors de chez-vous, imaginez-vous que „ toutes sortes de malheurs y sont arri- „ vez: afin que, quand vous y serez de re- „ tour, vous regardiez comme un avanta- „ ge les desordres que vous n'y trouverez „ pas, & que vous y pouviez trouver.

Terenc. phorm.. *Pericla, damna, exilia, peregrè rediens semper cogitet,*

Aut

Aut filii peccatum, aut uxoris mortem, aut morbum filiæ :
Communia esse hæc, fieri posse : ut nequid animo sit novum :
Quicquid præter spem eveniat, omne id deputare esse in lucro.

Henry Etienne est l'Auteur de cette Epigramme Latine :

Dum quædam cerebrosa diu reprehenditur uxor ;
Nec satis officii dicitur esse memor.
Quid de me queritur Conjux ? quod vult, volo dixit ?
Imperium sibi vult, id volo & ipsa mihi.

Estes-vous content de cette traduction? «
Une femme testuë estant reprise de son «
mary, de ce qu'elle oublioit son devoir : «
Dequoy se plaint mon mary, dit-elle? «
je veux tout ce qu'il veut ; car il veut «
estre le maistre, & je veux l'estre aussi? «
C'est de cet Auteur qu'est l'infame & l'impie Livre intitulé : *Préparation à l'Apologie pour Herodote* ; la Religion Catholique y est tres-maltraitée, parce qu'il étoit Huguenot. C'est dans ce Livre où l'on trouve cette pensée : *O*

vous femmes d'usuriers, si l'on mettoit vos robes sous le pressoir, le sang des pauvres en sortiroit. Cet Auteur fut autrefois raillé fort agreablement sur un de ses Ouvrages. Il avoit fait un Livre intitulé : *De Latinitate Lipsiana* : De la Latinité de Lipse ; où ne il traitoit quasi d'autre chose que des moyens de faire la guerre au Turc : ce qui fut trouvé si ridicule, qu'on allongea plaisamment ce tître de deux mots, en cette maniere : *De Latinitate Lipsiana adversus Turcam* : De la Latinité de Lipse contre le Turc.

Vous trouverrez dans le paquet que je vous envoye quelques Traductions, une entr'autres en Vers François, qui est pitoyable : je ne vous la nomme pas ; vous la reconnoistrez par le passage d'Horace que j'y ay écrit sur le revers de la premiere page ; & qui signifie,
„ qu'il est defendu aux Poëtes d'estre
„ mediocres ; les hommes, les Dieux, &
„ les piliers mesme des boutiques, ne
„ peuvent souffrir cette mediocrité,
„ tout se révolte contr'elle.

Mediocribus esse Poetis
Non homines, non dii, non concessere columnæ.

Horace. art. poet.

Et

Et ainsi vous pourrez mettre cet Ouvrage au nombre de vos Livres défendus.

C'est pour un Medecin qu'on a fait cette Epitaphe : *Cy gist, par qui gisent les autres* ; & non pas pour un Fossoyeur.

Quand je vous ay dit que je ne vous souhaiterois qu'un arbre dans vostre jardin, je voulois parler d'un arbre appellé *Maguey*, dont on a dit des merveilles. Cet arbre fournit aux Indiens Occidentaux de l'eau, du vin, de l'huile, du vinaigre, du miel, du sirop, du fil, des aiguilles, & ils en ont tousjours quelqu'un prés de leur demeure pour les entretenir de toutes ces choses. Il a au bout de ses feüilles une pointe forte *Daviti, Ameriq. 7.* qui sert d'aiguille, & on tire du fil de ces mêmes feüilles. Le tronc estant encore tendre, on le coûpe, & par la concavité qui demeure, on voit monter la substance de la racine, qui est une liqueur fraîche & douce que l'on boit comme de l'eau. Si l'on fait boüillir cette liqueur, elle devient comme du vin ; ce vin devient vinaigre, quand on la laisse aigrir ; & si on la fait beaucoup boüillir, elle sert de miel ; & de sirop,

si on ne la cuit qu'à demy. Le bois de cet arbre retient le feu aussi long-tems, que la méche dont se servent nos soldats pour leurs mousquets.

On ne réimprime point, comme on vous a dit, le Livre intitulé : *Maximes & pensées diverses*, qui se vendoit chez le Sieur Cramoisi. Il y a dans ce petit Livre des Maximes tres-bien imaginées ; & tres-vrayes : par exemple, celle-cy, que vous avez vû écrite sur la fin de mes Réflexions morales de Monsieur de la Rochefoucaut. L'estat des „ gens qui ont soin des Finances & des „ affaires du Prince, est plus assûré que „ celuy des personnes qui ont soin de ses „ plaisirs : on ne veut pas toûjours se ré- „ jouïr ; mais on veut à toute heure & „ en tout temps avoir de la considera- „ tion & des richesses.

Quintus Opimius est cité fort à propos dans l'Ouvrage qu'on vous a montré sur les débordemens des jeunes gens ; car il avoit esté fort décrié dans sa jeunesse. Voulant un jour reprocher à un homme de son temps nommé Egidius, la même infamie dont on l'avoit accusé, il luy dit : *Et bien, ma petite Egida, quand me viendras-tu donc voir avec ta*

que-

quenouille & ta laine ? Egidius luy répondit sur le champ dans le même genre de raillerie : *Je n'oserois aller chez-vous ; car ma mere m'a defendu de voir les femmes décriées.* Cela s'appelle, *à railleur, railleur & demy.*

Quand je vous auray acheté le Livre des *Veritez sur les Mœurs*, que vous souhaitez, ce sera le sixiéme que j'auray acheté par commission : Vous devinerez apparemment aisément le nom que signifient les deux lettres que je mettray, & que vous trouverez à costé de ces quatre Vers :

Comme les Oyseaux de Junon,
Il s'admire, il se felicite :
Cependant son plumet, & son portemanchon,
Font les trois quarts de son merite.

Je vais vous bien réjouïr ; car voicy une recherche qui, si je ne me trompe, sera de vostre goust. Ne manquez pas, je vous prie, de me payer en même monnoye la premiere fois que vous m'écrirez. Chez les Anciens ceux qui s'estoient sauvez de quelque naufrage, avoient coustume de representer dans un tableau tout ce qui leur estoit arrivé:

Juven. sat. 14. *Fracta rate naufragus assem dum rogat & picta se tempestate tuetur.* Les uns se servoient de ce tableau pour toucher de compassion ceux qu'ils rencontroient dans leur chemin, & obtenir de leur charité dequoy réparer les pertes que la mer leur avoit causées. Pour cela, ils pendoient ce tableau à leur cou, & expliquoient le sujet par des chansons accommodées à leurs miseres, à peu prés comme font à present quelques-uns de nos Pelerins mendians. Les autres consacroient ce même tableau dans le Temple du Dieu, auquel ils avoient adressé leurs vœux estant dans le *peril*, & par le secours duquel ils croyoient avoir esté sauvez. Les Avocats mirent dans la suite en usage ces sortes de tableaux dans le Barreau, pour toucher les Juges par la veuë des miseres de leurs parties, & de la cruauté de leurs ennemis. Quintilien assûre en avoir lû & vû des exemples. C'est apparemment sur cela que les premiers Chrestiens a- Quintil. l. 6. ch. 1. prés avoir esté sauvez du danger de quelques maladies, offroient au Saint qu'ils croyoient avoir obtenu de Dieu leur guerison quelques pieces d'or ou d'argent, qui representoient la partie qui

qui avoit esté affligée. Cette même coustume dure encore en quelque maniere aujourd'huy : on voit dans des Eglises des tableaux, où sont representez des gens en priere, & dans des situations de personnes malades ou infirmes ; ou des jambes, des bras, ou d'autres parties du corps, faites de cire ou d'argent, comme des offrandes qu'on presente aux Saints, de qui on croit avoir reçû du soulagement.

Dis-moy qui tu frequentes, & je te diray qui tu es. Cette maxime est bien commentée dans une des conversations de Mr. de Clairembault & du Chevalier de Meré, quand il y est dit, qu'il est certain que si l'on void souvent les honnestes gens, outre le progrés qu'on fait auprés d'eux, on se met encore en bonne odeur ; comme on se parfume, sans y prendre garde, en se promenant parmy les jasmins & les orangers. Le Précepteur que l'on vient de donner à Monsieur vostre Neveu, estime beaucoup ces conversations ; il m'en fit l'éloge il y a quelques jours, comme à un homme qui ne les connoissoit pas ; mais il fut bien surpris, quand je luy en marquay les plus beaux endroits.

Vous m'avez déja dit bien des fois, qu'en matiere d'étymologie, les mots ſont comme les cloches, à qui l'on fait dire ce que l'on veut ; vous repeterez peut-être la même choſe à propos de celles-cy que vous m'avez demandées: ſi vous pouvez trouver mieux, j'efface. On appelle *habit*, parce qu'on habite dedans ; *chapeau*, parce qu'il échape de l'eau, & qu'il en garantit ; *ſouliers*, parce qu'ils ſont liez deſſous ; *bas*, parce qu'on commence à les mettre par le plus bas des jambes ; *chemiſe*, parce qu'elle eſt ſur la chair miſe ; *bonnet*, parce qu'il faut qu'il ſoit bon & net pour la commodité de la teſte ; *gallant*, de gay allant ; *jarretiere*, qui jarret tire ; *cheminée*, de la fumée qui chemine aux nuées ; *tavernes*, parce qu'on les bâtiſſoit aux Fauxbourgs pour les *tard-venus* ; étendart, étendu en l'air ; *grange*, à cauſe qu'on y arange des grains ; *tapis*, du vieux mot François *tapir*, qui ſignifie cacher, parce qu'un tapis ſert à cacher une laide table ; *Parlement*, on y parle, & on y ment ; *Taliſman*, de *Talis mens*, parce que chacun s'en fait ſelon ſes deſſeins & ſes intentions particulieres ; & *étimologie*, parce que quand

quand on rencontre bien ; on a de l'estime au logis. Voilà ce qui s'appelle *turlupiner* : mais pardonnez-le-moy, cela ne m'arrivera, que quand je n'auray plus rien à vous écrire qui soit meilleur.

Je suis, &c.

Lettre XXXI.

Monsieur,

Changez de place tant que vous voudrez à l'Opera, vous serez enfin obligé, aprés les avoir toutes occupées, d'avoüer que la meilleure est celle du milieu de parterre, pour avoir le plaisir que donne la perspective des décorations, pour ne point voir les ouvertures qui se font sur le Theatre, ny la manœuvre des nuages, pour bien entendre les voix, sans estre incommodé de la symphonie de l'orchestre : mais pour cela, il ne faut pas estre aussi petit que P. T. N. & se trouver derriere un Spectateur aussi grand que Monsieur D. L. G. E.

Autrefois la Comedie & la Trage
eſtoient, comme à preſent, compri
ſous le meſme nom *Comedie*. Athené
fait cette Remarque : & c'eſt pour v
ſtre Ouvrage que je l'ay remarquée.

Un des plus beaux Eſprits de ce ſ
cle a fait ce paralléle de Mr. Cornei
& Racine : je ne vous dis pas ſon nom
ſi vous voulez abſolument le ſçavoi
faites un petit voyage aux Champs E
ſées, ſon bon amy Lucien vous l'a
prendra. Voicy ce paralléle.

Corneille n'a eu devant les yeux a
cun Auteur excellent qui ait pû le gu
der; Racine a eu Corneille. Cornei
a trouvé le Theatre François tres-gro
ſier, & l'a porté à un haut point
perfection; Racine ne l'a pas ſouſte
dans la perfection où il l'a trouvé. L
Caracteres de Corneille ſont vrai
quoy-qu'ils ne ſoient pas communs
les Caracteres de Racine ne ſont vra
que parce qu'ils ſont communs. Qu
quefois les Caracteres de Corneille o
quelque choſe de faux, à force d'eſt
nobles & ſinguliers; ſouvent ceux
Racine ont quelque choſe de bas,
force d'eſtre naturels & ordinair
Quand on a le cœur noble, on vo
dr

droit ressembler aux Heros de Corneille ; & quand on a le cœur petit, on est bien-aise que les Heros de Racine nous ressemblent. On remporte des Pieces de l'un le desir d'estre vertueux ; & des Pieces de l'autre, le plaisir d'avoir des semblables dans ses foiblesses. Le tendre & le gracieux de Racine se trouvent quelquefois dans Corneille ; le grand de Corneille ne se trouve jamais dans Racine. Racine n'a presque jamais peint que des François, & que le siecle present, mesme quand il a voulu peindre un autre siécle & d'autres nations ; on voit dans Corneille toutes les nations & tous les siecles qu'il a voulu peindre. Le nombre des Pieces de Corneille est beaucoup plus grand que de celles de Racine ; & cependant Corneille s'est beaucoup moins repeté luy-mesme que Racine n'a fait. Dans les endroits où la versification de Corneille est belle, elle est plus hardie, plus noble, & en mesme temps aussi nette & aussi finie que celle de Racine ; mais elle ne se soûtient pas dans ce degré de beauté, & celle de Racine se soûtient toûjours dans le sien. Des Auteurs inferieurs à Racine ont

réüſſi aprés luy dans ſon genre : aucun Auteur, non pas même Racine, n'a oſé toucher aprés Corneille au genre qui luy étoit particulier. Peut-on faire deux portraits avec plus d'eſprit & de délicateſſe? Si vous allez aux Champs Eliſées, ayez la curioſité de chercher parmy les Anciens pour voir ſi vous y trouverez un auſſi habile Peintre. Adieu. Je ſuis, &c.

Pendant qu'on m'alloit allumer une bougie pour cacheter ma Lettre, j'ay ouvert le Livre de Mr. le Prince de Conty contre la Comedie, & qui eſtoit ſur ma table. J'y ay lû cecy: Le but de „ la Comedie eſt d'émouvoir les paſſions, „ comme ceux qui ont écrit de la Poëti- „ que en demeurent d'accord: Et au „ contraire, tout le but de la Religion „ Chrêtienne eſt de les calmer, de les „ abbattre, & de les détruire autant „ qu'on le peut en cette vie.

Adieu derechef.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR,

Je vous ai dit quelque part dans une de mes Lettres que des Elephans ont dansé : je devois vous dire en même temps que des chevaux se sont aussi signalez dans la danse : mais quelque distraction m'en empêcha. *Mais n'est pas perdu qui se retrouve.* Les Sybarites sont les premiers qui dresserent les chevaux a la danse, & avec tant de succez, que Pline assûre que toute leur Cavalerie avoit des chevaux ainsi dressez. *Docilitas tanta est ut universus Sybaritani exercitus Equitatus ad symphoniæ cantum saltatione quadam moveri solitus inveniatur.* Athenée a remarqué aprés Aristote, que les Crotoniates qui leur faisoient la guerre, s'en étant apperçeus, firent secrettement apprendre à leurs Trompettes les Airs des Balets qu'on faisoit danser à ces chevaux : & que les ayant fait sonner, quand la Cavalerie des Sybarites parut, leurs chevaux, au lieu

de

de ſuivre pour le combat les mouvemens que leur vouloient donner les Cavaliers qui les montoient, ſe mirent tous à danſer ; de ſorte que les Crotoniates les ayant mis par cette danſe tous en deſordre, ils les taillerent en pieces ſans beaucoup de réſiſtance. Charon de Lampſaque raconte la même choſe des Cardiens, qui furent défaits par les Biſaltes peuples de Macedoine, qui ſe ſervirent d'un ſemblable ſtratagême. Si les Anciens avoient eu l'adreſſe de trouver la poudre, une volée de boulets de canon auroit bien troublé une pareille danſe.

L. 2. de finibus.

Le Comedien qui porte toûjours une mouche, & dont on vous à parlé, eſt le Sieur de Villiers ; on devoit vous dire qu'il eſt incomparable pour de certains rôlles ; il excelle quand il fait le Gaſcon, le Marquis ridicule, l'Yvrogne, l'Important & d'autres Perſonnages, à peu prés ſemblables. Mademoiſelle ſa Fille remplit auſſi tres-bien les rôles qu'on lui donne ; elle fait toûjours plaiſir, quand elle paroiſt. On eſt content de ſon chant & de ſa danſe. C'eſt beaucoup quand on en ſçait tant faire. Elle eſt mariée au Sieur du Fay

Come-

Comedien François fort bien fait.

J'ai tres-peu de choses à vous dire de ce Poëte dont le nom vous paroist si bizarre, *c'est de Puppiu.* Ce Puppiu étoit une Poëte Tragique dont les pieces faisoient beaucoup pleurer. *Lacrimosa Poëmata Puppi*, dit Horace. Il ne nous reste de lui que ces deux vers que le Commentateur Acron nous a conservez. L. 1. Ep. 1.

Flebunt amici & bene noti mortem meam ;
Nam populus in me vivo lacrymavit satis.

Mes amis & tous ceux qui me connois- "
sent pleureront seuls ma mort, car le "
peuple a assez pleuré pendant ma vie. "

Monsieur de Sourdeac, celui qui du temps de M. Perrin inventoit & faisoit faire à ses dépens & pour son divertissement les machines du Theatre, comme, par exemples celles de la Toison d'or pour celebrer le Mariage du Roy, étoit de la Maison des Ducs de Bretagne, c'est à dire de celle de Rieux qui fait une des branches de cette maison aussi-bien que celle de Rohan.

Vous sçavez, puisque vous me l'avez dit,

L. 2. cap. 4. dit, que ſelon Valere Maxime, les Theatres ont été inventez pour honorer les Dieux & réjouïr les Hommes. *Excogitata cultûs Deorum & Hominum delectationis cauſa.* Cependant les Stoïciens avoient entre-eux ce precepte; *n'admirez point les Spectacles*; par ce qu'ils étoient perſuadez que ces divertiſſemens étoient contraires à la ſageſſe dont ils faiſoient leur étude & profeſſion, & qu'ils ne corrigeoient perſonne de leurs defauts: voila comme vous voiez matiere pour raiſonner, pour & contre les Spectacles.

Avoüez qu'il faut *beaucoup eſtimer* les Anciens, pour parler de la ſorte; „ quand je penſe que nous avons ſubſtitué „ des Violons au Chœur, & que lors „ que nous ſommes dans l'attente terrible de ce que deviendront Edipe, „ Cinna, Iphigenie, Phedre, au lieu d'entendre quelque choſe qui convienne „ au ſujet, & qui en nous donnant du „ plaiſir, nous conduiſe toûjours vers „ la Cataſtrophe, nous n'entendons que „ des airs de Violon. Je ſuis étonné de „ nôtre gouſt. *Mais* dit M. Corneille, „ *le chant du Chœur ne laiſſoit pas au* „ *Spectateur le temps de reſpirer, au lieu*

que

que nos Violons sont d'une commodité "
tres-grande; car l'esprit de l'Auditeur "
se délasse durant qu'ils joüent, & re- "
flechit mesme sur ce qu'il a veu, pour "
le loüer, ou le blâmer; suivant qu'il lui "
a plû, ou déplû. Et le peu qu'on les laisse "
joüer, lui en laisse les idées si récentes, "
que quand les Acteurs reviennent, il "
n'a pas besoin de faire effort, pour rap- "
peller & renoüer son attention. Ce grand "
Homme devoit laisser penser cela à ceux "
qui n'ont aucune connoissance du "
Theatre. Une Tragédie se partage donc "
en cinq parties; pour donner quatre "
fois au Spectateur le temps de loüer, "
ou de blâmer ce qu'il a veu. Voila une "
action tragique bien commode, bien "
tranquille, & bien compassée, & des "
Acteurs bien bons, pour s'arréter ainsi "
au plus fort de la passion, pour nous "
donner le temps de nous délasser, & "
de condamner ou d'approuver ce qu'ils "
viennent de faire. Mais par où le pre- "
mier Acte tient-il au second, le second "
au troisiéme, &c? quand une chose aussi "
étrangere que les airs de Violon, les a se- "
parez, qu'est-ce qui me porte à demeurer "
dans la même place, en attendant que "
les Acteurs qui sont rentrez reviennent? "
Qui

„ Qui m'a dit qu'ils reviendront ? Oh „ mais ils reviennent toûjours, c'est „ la coûtume. Plaisante sûreté ! Mais „ celui qui voit la Tragedie pour la pre„ miere fois, est-il instruit de cette coû„ tume ? il faut donc qu'il l'apprenne de „ son voisin, & que ce voisin lui en ré„ ponde. D'ailleurs, est-il naturel que „ dans une action tragique qui interesse, „ ou qui doit interesser, on cherche des „ délassemens étrangers ? & y a-t-il per„ sonne au monde qui ne trouve en soi „ un fond d'attention assez grand pour „ donner deux ou trois heures à voir une „ avanture tragique, quand elle est con„ duite selon les regles de l'art, & assai„ sonnée de tout ce qui la rend agreable „ & touchante ? N'est-ce pas ce que l'on „ cherche avec empressement ? En un „ mot, pendant que les Violons sepa„ reront les Actes, la Tragédie ne sera „ jamais un seul & même corps. On a „ beau s'imaginer tout ce qu'on vou„ dra, l'imagination ne supplée pas aux „ regles.

Cependant malgré la reflexion critique, malgré les regles, malgré l'interruption que produisent les Violons, on voit les Tragédies avec plaisir,

on

on y est touché, on y soupire, on y pleure. En faut-il davantage, diront ceux qui ne sont pas entêtez pour l'antiquité?

Solon va fermer ma Lettre.

Solon alla un jour voir Thespis, qui joüoit lui-même ses Tragédies, comme c'étoit la coûtume des Anciens; aprés que la Piece qu'il joüoit, fut finie, il l'appela & lui demanda s'il n'avoit point de honte de representer tant de choses fausses en la presence de tant de monde. Thespis lui rêpondit qu'il n'y avoit point de mal de faire, ni de dire ces choses-là par jeu & par divertissement. Alors Solon frapant de son bâton contre terre, dit: Bien-tost, cela étant, nous verrons dans « nos contracts & dans le commerce ces « mêmes faussetez qu'on loüe à present, « & qu'on approuve dans vos jeux. «

Adieu. Je suis, &c.

LETTRE XXXIII.

MONSIEUR,

Ne vous semble-t-il pas, que l'Auteur des Pieces de Theatre que je vous viens d'envoyer, a bien besoin de cet avis?

Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clelie,
Art. Poet. *L'air ni l'esprit François à l'antique Italie,*
Et sous des noms Romains faisant nôtre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus Dameret.

On ne les a pourtant point sifflées; je croi que c'est parce qu'on ne les a commencé à joüer que dans un temps auquel les sifflets n'étoient point à la mode. Ne vous étonnez pas si Mesdames H. S. & M. G. R. en disent tant de bien: tout ce qui est Comedie ou Tragedie a tant d'agrément pour elles, qu'elles n'y trouvent aucun défaut, tant

tant elles ont de paſſion pour les plaiſirs du Theatre. Elles ſont du nombre de ces jeunes femmes qui ſont telles, que tout ce qu'elles ont appris dans les Comedies s'imprime ſi fort dans leur fantaiſie, que les petites affaires de leur ménage leur deviennent inſupportables: & quand elles retournent dans leur maiſon avec cet eſprit évaporé & tout plein de ces folies, elles y trouvent tout deſagreable, & ſur tout leurs maris, qui étant occupez de leurs affaires, ne ſont pas toûjours d'humeur à leur rendre ces complaiſances ridicules qu'on rend aux femmes dans les Comedies. Diſons auſſi, pour leur juſtification, (ſi l'exemple peut juſtifier) qu'elles ne ſont pas les ſeules qui ont de la paſſion pour ces Spectacles. Il y a eu des Peuples entiers qui ont fait des dépenſes immenſes pour les entretenir. Chez les Atheniens les décorations du Theatre étoient ſi belles & ſi magnifiques, que les Anciens ont écrit que ſi l'on comptoit ce que leur a coûté chaque Piece de Theatre, on trouveroit qu'ils ont plus dépenſé pour les Bacchantes, les Phéniciennes, & la Medée d'Euripide, pour l'Oedipe, l'Antigone, & l'Electre de Sophocle, que

Poet. d'Arist. de Mr. Dacier. p. 500.

que pour toutes les guerres qu'ils ont eu à soûtenir contre les Barbares. A propos de Spectacles, on me lût il y a quatre jours une petite Comedie, qui est comme une Dissertation fort agreable de faveur de Moliere sur les dix Vers suivant de l'Art Poëtique de Mr. Despreaux.

Etudiez la Cour, & connoissez la Ville,
L'une & l'autre est toûjours en modéles fertile.
C'est par là que Moliere illustrant ses écrits,
Peut-estre de son art eût remporté le prix;
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agreable & le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin
Dans ce sac ridicule, où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misantrope.

Ceux

Ceux qui étoient presens avec moi à la lecture de cette Piece, ont excité l'Auteur à la mettre sur le Theatre, où du moins à la faire imprimer; mais il craint, dit-il, qu'on ne le traite en *Kautain.* Je voudrois pouvoir en tirer copie pour vous l'envoyer; vous la liriez assûrément avec bien du plaisir. Le *peut-estre* qui commence le quatriéme des dix Vers que je viens de vous marquer, y est bien examiné, pour sçavoir qui a disputé le prix de la Comedie à Moliere, puisque par ce *peut-estre* Mr. D spreaux croit que ce n'est pas une chose assûrée qu'il l'ait remporté. Je ferai encore mes efforts pour avoir copie de cette Piece: si je l'obtiens, je vous l'envoyerai, avec les deux dernieres que vous m'avez demandées, sçavoir *la belle Esclave*, & *l'Intrigue des Filoux, du Sieur de l'Estoille.* Ces deux Pieces m'ont donné l'envie de connoître plus particulierement l'Auteur. Voici ce que j'en ai appris: Claude de l'Estoille, Seigneur du Saussay, Gentilhomme Parisien, & fils d'un Audiancier de la Chancellerie, à qui on attribuë le Journal d'Henry III. reprenoit avec tant de severité ce qu'il trou-

trouvoit de mauvais dans les Ouvrages exposez à sa censure & à son jugement, qu'on dit même qu'il fit mourir de regret & de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc avec une Comedie de sa façon, qu'il croyoit être un chef-d'œuvre, dans laquelle il lui fit remarquer mille défauts. De l'Estoille étoit de l'Academie Françoise. On lui attribuë plus de génie, que d'étude & de sçavoir. Il tournoit fort bien un Vers, repassoit tres-souvent sur ses Ouvrages, & les lisoit à sa servante, pour sçavoir son sentiment, avant que de les rendre publics. Quand il travailloit de jour, il faisoit fermer les fenêtres de sa chambre, & apporter de la chandelle. Il mourut âgé d'environ 50. ans dans l'annêe 1652. Il a fait quelques Odes.

En faisant des Recherches pour bien connoître de l'Estoille, j'ai trouvé en chemin une circonstance de l'Histoire de Demosthenes, qui m'étoit inconnuë: je m'en ressouviens à propos de ce que je viens de vous écrire de Comedies de Comediens, & d'Auteurs de Comedies, parce qu'un Comedien est compris dans cette circonstance; la voici. Demosthenes ayant été rebuté & sifflé

dans

dans quelque harangue, & dans quelques causes qu'il plaidoit devant le Peuple; comme il se retiroit en sa maison la tête couverte, tout confus & abbatu de tristesse, le Comedien Satyrus qui estoit de ses amis le suivit. Demosthenes se plaignant à luy de ce que, quoy-qu'il prist plus de peine que les autres Orateurs, & qu'il eust presque consumé dans l'étude les forces de son corps, il estoit cependant assez malheureux pour ne pouvoir se rendre agreable au Peuple; au lieu que des yvrognes & des mariniers ignorans & grossiers estoient écoutez avec attention de ce mesme Peuple: Vous avez raison (luy dit Satyrus;) mais ne vous rebutez point, prenez courage, je remedieray bien-tost à vostre chagrin, si vous voulez prononcer en ma presence quelques Vers d'Euripide, ou de Sophocle. Demosthenes suivit son avis: En ayant donc prononcé quelques-uns qui se presenterent à sa memoire, Satyrus les repetant aprés luy, leur donna une toute autre grace, en les prononçant avec une telle justesse de voix, de geste & de mouvement, que Demosthenes mesme les trouva bien differens dans la bouche

de ce Comedien, & reconnut par là, que pour plaire il faloit non seulement bien parler, mais encore bien prononcer. C'est pourquoy il fit faire un cabinet sous terre, où il descendoit tous les jours pour regler son geste, & former sa voix; & souvent il demeuroit deux ou trois mois entiers dans sa maison sans sortir, se faisant expressément raser la moitié de la teste, afin que la honte de paroistre dehors en cet estat l'empêchât de sortir, quand même il en auroit eu envie. J'ay lû ailleurs qu'il montoit quelquefois sur une montagne, & que là il parloit à haute voix, ayant quelques cailloux dans la bouche; afin que sa langue faisant des efforts pour bien prononcer, estant embarassée par ces cailloux, elle parlât avec plus de liberté, & eût la prononciation meilleure quand elle parleroit en public, sans estre gesnée par ces cailloux.

Ce Vers, *Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre*, que vous avez lû dans le *Satyrique François*, est de Mr. de Scudery, qui commence ainsi son *Alaric*.

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de
la Terre,

Qui sur le Capitole osa porter la guerre,
Et qui fit renverser par l'effort de ses mains
Le Thrône des Cesars, & l'orgueil des Romains.

Monsieur l'Abbé B. V. en parlant de la force de l'Eloquence, nous a dit qu'elle est l'unique tyrannie que les Princes puissent justement exercer sur leurs Sujets : mais il ne nous a pas dit qu'il a pris cette pensée dans les œuvres posthumes de Monsieur de S. Real. Je ne l'accuserois pas de larcin, (car il a assez d'esprit pour penser aussi-bien que cet Auteur) si dans la suite de son discours je n'avois remarqué quelques-autres endroits qui paroissent tirez du même Livre.

Je ne puis estre de vostre avis ; (pardonnez-moy, je vous prie, cette contrarieté de sentimens, vous qui m'avez dit si souvent avec Seneque, *Dites quelque chose contre, afin que nous soyons deux :*) Je ne puis, dis-je, estre de vostre avis, quand vous accusez de présomption l'assûrance que Monsieur *** a marquée en presence de ses soldats

dans la dangereuſe embuſcade que les ennemis lui avoient dreſſée, & que vous avez lûë, ſelon ce que vous me mandez dans la Relation de Monſieur D. V. Reſſouvenez-vous pour le juſtifier par un bel exemple, de ce trait de l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand. La veille du jour que ce Conquerant devoit combattre contre Darius, il dormoit d'un ſi profond ſommeil, qu'il dura encore pluſieurs heures aprés que le Soleil fut levé. Ses gens effrayez de l'armée ennemie qui s'approchoit, l'éveillerent. Luy les voyant ſurpris de ſa tranquillité : *Ne ſoyez pas eſtonnez*, leur dit-il, *ſi je dors ſi tranquillement ; Darius m'a délivré de beaucoup de ſoucis & d'inquietudes, puiſqu'en ramaßant aujourd'huy toutes ſes forces en un corps, il a donné à la valeur le moyen de décider en un combat de toute noſtre fortune.* Il faut eſtre bien tranquille, il eſt vray, & bien ſûr de ſon courage, pour agir & pour parler de la ſorte à la veille d'une ſi grande Action, & dont les conſequences eſtoient ſi conſiderables. Une telle confiance ne ſe trouve que dans une grande Ame. Mais pourquoy voudriez vous que d'autres, comme par exemple Monſieur

sieur *** n'ayent pas eu une grande Ame aussi bien qu'Alexandre ? Nostre France ; graces au Ciel, n'est pas dépourvûë de Heros ; la guerre formidable qu'elle soustient contre les efforts de tant d'Ennemis, sans en estre ébranlée, en est une preuve.

Pour vous espargner la peine de chercher dans les Oeuvres de S. Evremont ce qu'il dit sur les Religions, je vais vous le mettre icy. J'ay passé, dit-il, " d'une estude de Métaphysique à l'exa- " men des Religions ; & retournant à " cette antiquité qui m'est si chere, je " n'ay vû chez les Grecs & chez les Ro- " mains qu'un culte superstitieux d'Ido- " lâtres, ou une invention humaine po- " litiquement établie pour gouverner les " hommes. Il ne m'a pas été difficile de " reconnoistre l'avantage de la Religion " Chrétienne sur toutes les autres; & ti- " rant tout ce que je puis pour me soû- " mettre respectueusement à la foy de ses " Mysteres, j'ay laissé goûter à ma raison " avec plaisir la plus pure & la plus par- " faite Morale qui fût jamais.

Vous ne sçavez pas, à ce qu'il me paroist par vostre Lettre, de qui sont les Vers que vous m'avez envoyez, pour

réponse aux desirs que je vous marque de vous tirer de vostre solitude pour quelques jours.

Sage & docte Tirsis, pourquoy me presses-tu,
De quitter mon desert où rien ne m'importune?
Que ferois-je à la Cour? j'adore la vertu,
Et les amis du Louvre adorent la fortune.

Ces Vers sont de Maynard de Toulouse, Poëte François & Latin de l'Académie Françoise, President d'Aurillac, Secretaire de la Reine Marguerite, Conseiller d'Etat, mort en 1646. âgé de 64. ans; Auteur d'Epigrammes, de Sonnets, d'Odes, de Chansons; estimé pour sa facilité, sa clarté, & son élegance; celuy enfin de qui on dit:

Maynard qui fit des Vers si bons,
Eut de Laurier pour récompense:
O siécle maudit! quand j'y pense,
On en donne autant aux jambons.

Le President de Caminade à Toulouse luy donnoit tous les ans un Martial pour étrennes. Ce fut Maynard qui fit cette Epi-

Epigramme au Cardinal de Richelieu, de qui il n'avoit reçû aucun bien.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte:
Je verray bien-tost mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte
C'est où je seray des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçavans
En un siecle plein d'ignorance.
Dés que j'approcheray de luy,
Il voudra que je luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'huy,
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenteray son desir
Par le beau récit de ta vie;
Et charmeray le déplaisir
Qui luy fit maudire Pavie.
Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ay reçû de toy,
Que veux-tu que je luy réponde?

Le Cardinal rebutant cette Epigramme, répondit brusquement au dernier Vers, *rien*. Mr. Pelisson a remarqué que Maynard affectoit de détacher tous les Vers les uns des autres; de sorte qu'on en trouve quelquefois cinq

ou six de suite, dont chacun a son sens parfait : par exemple, quand il dit.

Nos beaux Soleils vont achever leur tour.
Livrons nos cœurs à la merci d'amour.
Le temps qui fuit, Cloris, nous le conseille.
Mes cheveux gris me font déja fremir.
Dessous la tombe il faut tousjours dormir:
Elle est un lit, où jamais on ne veille.

Quelque temps avant que de mourir, il avoit fait mettre sur son cabinet cette Inscription, pour témoigner le dégoust qu'il avoit du monde.

Las d'esperer & de me plaindre
Des Muses, des Grands, & du sort:
C'est icy que j'attens la mort,
Sans la desirer, ny la craindre.

C. S. me pria au commencement de ce mois de manger chez-luy, exprés pour me lire ses Ouvrages; le chagrin qu'il me donna par cette lecture, mit pour moy sur toutes ses viandes une telle amertume, que je fus sur le point de luy dire, comme autrefois Maynard dans une pareille occasion:

Veux-tu que ton soûpé ne me déplaise
pas?
Ne m'y récite point ce qui part de tes
veilles.
Oüir de mauvais Vers durant un bon
repas,
C'est contenter la bouche aux dépens des
oreilles.

Cette lecture fut accompagnée d'un autre délagrément; c'est-à-dire, d'une malpropreté dont G. S. se pique beaucoup, par un entêtement étrange qu'il a en faveur de l'antiquité: Vivons comme les Anciens, dit-il, nous ne pouvons mieux faire. Et il ajouste, pour justifier sa maniere de manger si differente de celle qu'observent les gens plus polis que luy:

Jadis le potage on mangeoit
Dans le plat sans ceremonie,
Et sa cuilliere on essuyoit
Souvent sur la poule boüillie:
Dans la fricassee autrefois,
On saussoit son pain & ses doigts.

Pour ne vous pas laisser sur la mauvaise bouche, je vais finir cette Lettre par ce conte que le Rieur G. S. vient de

me faire. Un Comte de petit alloi s'endormoit entendant lire un conte dont un Poëte luy faiſoit la lecture ; le Poëte s'en plaignit ; le Comte luy dit , que ſon conte eſtoit un conte à dormir debout ; le Poëte ſe vangea , en diſant :

De ce Comte qui touſjours rit
A chaque parole qu'on dit ,
Avec raiſon nous pouvons dire ,
Que c'eſt un conte fait pour rire.

Vale, ſtude, & me ama. Je ſuis , &c.

Lettre XXXIV.

Monsieur,

Je ne vous écris aujourd'huy , que pour vous envoyer l'extrait que j'ay fait autrefois d'un des Livres de Monſieur Richelet ſur la Poëſie Françoiſe , afin que vous le montriez à Monſieur N. C. & qu'il voye s'il accorde avec ce qu'il dira dans le Diſcours qu'il projette de faire ſur cette matiere. Il trouvera, je croy, ces Remarques aſſez curieuſes; les voicy.

voicy. Avant que les François s'établissent dans les Gaules, il y avoit parmy les Gaulois des Poëtes qui s'appelloient *Bardes*, dont les Vers enseignoient les Sciences ou la vertu, servoient ou à encourager les troupes à défendre les interests de la patrie, ou à terminer les differens qui estoient entre les Etats, lorsque leurs armées étoient sur le point de les décider à la pointe de l'épée. Il seroit bien difficile de marquer précisément le temps auquel ces Poëtes furent en vogue : mais on peut conjecturer avec beaucoup de probabilité, qu'à leur exemple les François firent des Vers en Langue vulgaire. Je ne vois pourtant pas positivement qu'on ait fait aucune Poësie Françoise avant le sixiéme siecle. Ensuite jusqu'au milieu du septiéme, nos Historiens ne remarquent point que la Poësie ait esté cultivée, mais seulement qu'elle fleurit durant le Régne de Charlemagne. Aprés la mort de ce Prince, pendant les diverses Factions qui déchirerent la France, on negligea fort les Lettres ; & on ne recommença a faire des Vers, que sur la fin du neuviéme siecle, lorsque les Seigneurs s'érigerent en petits Souverains. Ce siecle & le sui-

Diod. de Sic. l. 5.

vant produisirent une foule de Poëtes dont les principaux furent appellez *Conteurs*, ou *Trouverres* ; quelques uns *Chanterres*, & tous les autres *Jongleurs*. Les *Trouverres* faisoient des Ouvrages où il y avoit quelque invention, les *Chanterres* & les *Jongleurs* chantoient sur des Vielles les Vers des plus célébres *Trouverres*; & vray-semblablément ils rimoient aussi eux-mêmes. Ces Poëtes, tant les *Trouverres*, que les *Chanterres*, depuis environ l'an mille cinquante, & durant prés de deux cens ans, furent tous en quelque estime. Ils composoient des *Lais*, des *Chansons*, & des *Fabliaux*. Sous le Regne de saint Loüis les honnestes gens se dégoustérent des *Trouverres*, & autres pareils Rimeurs. On commença à écrire plus agreablement. Raoul Comte de Soissons, Thibaud Comte de Champagne, Robin de Compiegne, Gomar de Villiers, &c. composérent des Chansons fort jolies. Thibaud Comte de Champagne entretenoit avec soin dans son Palais une maniere d'Académie, où il consultoit sur ses Chansons les plus excellens Esprits de sa Cour. On quitta la Poësie environ l'an 1300. pour composer

Casteneuve, Ieux Floraux Fauchet de la Langue & Poësie Françoise, l. 1 cap. 8.

Mariana, Hist.

poser des Romans en prose. On racon- toit d'ordinaire dans ces Romans les plus belles actions de Charlemagne, & les plus fameux exploits d'Artus & des Chevaliers de la Table-ronde. Ensuite peu à peu on recommença à faire des Vers. En 1325. on celebra premierement les *Jeux Floraux* à Toulouse : ils furent ainsi nommez, soit à cause que le lieu où se passoit la ceremonie étoit tout couvert de fleurs, soit à cause qu'on donnoit une violette d'or à celui qui, au sentiment des Juges du prix, avoit fait le meilleur Chant Royal à l'honneur de Jesus Christ, ou de la Vierge. Ces Jeux remirent la Poësie en vogue. On ajoûta à la violette d'or deux autres prix, l'un d'un souci d'argent, & l'autre d'une églantine, qui tous les ans se distribuoient le premier jour de May aux Poëtes qui avoient le mieux réüssi dans les Chants Royaux, ou dans les Balades. Sous Henry II. du Belay, Ronsard, Belleau, Baïf, & Jodelle déclamerent contre cette espece de Poësie, & l'abolirent : ceux-ci travaillerent sur le modéle des anciens Poëtes Grecs & Latins. Des-Portes sous Henry III. se forma entierement sur les

d'Esp. l. 13. c. 9.

Pasquier, Rech. l. 7.

les Italiens & les Espagnols, rendit la versification Françoise plus agreable, & la tira de l'affectation de science, où Baïf, Ronsard, & les autres l'avoient mise. Malherbe & tous ses Disciples la firent encore plus polie, & plus exacte.

Depuis ces Remarques, il m'est tombé entre les mains un Livre de Monsieur Colletet, sur ce même sujet. Conseillez à Monsieur N. C. de le lire; il y trouvera des Recherches fort étenduës, & fort curieuses pour son dessein.

Adieu. Je suis, &c.

Lettre XXXV.

Monsieur,

Quelque consideration que j'aye pour le merite de Monsieur C. L. je ne sçaurois être de son sentiment; quand il dit que les Chœurs que les anciens Poëtes introduisoient dans leurs Pieces y étoient sans vrai-semblance, & sans aucune raison. Il devroit faire reflexion que toutes les Actions qui se passent en public, se passent ordinairement devant quel-

quelques témoins ; & c'étoit ces témoins dont les Anciens composoient les Chœurs de leurs Comedies, & de leurs Tragedies ; & c'est ce qui fondoit toute la vrai-semblance de l'Action. Cela paroissoit même si necessaire, que, quand il n'y avoit ni homme ni femme pour témoins de l'Action qu'on vouloit representer, on faisoit des Chœurs d'Animaux ; comme Aristophanes a fait un Chœur de Grenoüilles, un Chœur d'Oiseaux, un Chœur de Guespes : il a fait aussi un Chœur de Nuées. Vous ne m'avez pas mandé ce qu'il vous a répondu, lorsque vous vous êtes informé de lui, qui a le premier fait joüer la Comedie à Rome : Je croi pourtant que c'est Livius Andronicus, qui fit representer sa premiere Piece en la premiere année de la 135e Olympiade, la 514e de Rome. Il passe pour le premier de tous les Poëtes Latins. Ses Tragedies & ses Comedies étoient grossieres. C'est à leur sujet que Ciceron dit, que les choses ne peuvent point avoir leur perfection dans leur naissance. *In Brut. Tuscul. quæst. 1.*

Il est beau, je l'avouë avec vous, d'être montré au doigt comme Mrs. Labr..... Till..... Ozan..... Dac..... &

autres

autres habiles gens, *Pulchrum eſt digito monſtrari & dicier hic eſt.* Mais eſtre montré au doigt, comme * * *, dont on ſe moque par tout, c'eſt une action fort déſagreable pour *le patient.* C'eſt cette maniere de montrer au doigt un homme, qui paſſoit chez les Romains pour une grande injure. Céſar fit foüetter un Comedien nommé Pylades, pour avoir montré au doigt un homme de deſſus ſon Theatre. *Accuſatorem digito qui dixerit hic eſt.* Les anciens Romains ne pouvoient ſouffrir qu'un homme vivant fût loüé, ou blâmé ſur le Theatre, & à Athenes.

Iuvenal Sat. I.

Enfin de la licence on arrêta le cours ;
Le Magiſtrat des Loix emprunta le ſecours,
Et rendant par Edit les Poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms, ni les viſages.

Art. poet.

Monſieur Ch. a eu raiſon d'appeller *Saltimbanque* ce Pylades dans ſa Diſſertation, s'il eſt vrai qu'un Saltimbanque eſt non ſeulement un danſeur de corde, mais encore un bouffon, un charlatan, qui joue en place publique pour diver-

tir

tir le Peuple ; un plaisant outré, qui fait des postures, des sauts, des tours de passe-passe & d'adresse pour tromper les autres. Ce mot vient de l'Italien, *Salta in banca*, parce que la Banque se tenoit autrefois dans le lieu le plus public. Galba fit voir à Rome des Elephans Saltimbanques, ou *funambules*, qui marchoient sur la corde. Et Xiphilin parle d'un autre Elephant, qui marchoit aussi sur une corde du temps de Neron. Mr. de Furetiere appelle encore *Saltimbanques* ceux qui font joüer les Marionnettes ; c'est à-dire, de petites Poupées, qui se remuans par ressorts, paroissent animées : *Nervis alienis mobile lignum.* On en a autrefois representé sur le Theatre du Marais qui étoient aussi grandes que des personnes âgées ; mais elles n'ont pas réüssi. On les appelloit *Bamboches.* La premiere Piece qu'elles joüerent étoit une Pastorale intitulée, *les Amours de Microton*, la Symphonie en étoit bonne. Mais ce qui paroît excellent aux plus grands Seigneurs de Rome, a paru ridicule aux Bourgeois de Paris. Lagrille Chanteur de chez le Roy, étoit Auteur de la Musique. On chantoit sous le Thea- Hor.

Theatre pour *les Bamboches*. Monsieur L. C. D. R. fait une bonne histoire de Marionettes; la voici selon ses termes. Brioché fameux Joüeur de Marionnettes de Paris, voyant qu'on étoit las de ses sottises dans cette grande Ville, prit le temps que tout le monde en étoit sorti, pour s'aller promener; il passa en Champagne, de là en Lorraine, de Lorraine en Alsace, & enfin à Strasbourg, où ceux qui n'avoient pas vû Polichinel, le vinrent visiter. Aprés avoir fait une petite recolte dans tous ces lieux, il s'achemina en Suisse; je ne sçaurois dire dans quel Canton, & je l'ai oublié, quoi-qu'on me l'ait dit: mais enfin ce fut dans un, où l'on avoit si peu oui parler de Marionnettes, qu'à le premiere Representation qu'il en donna, on crût qu'il étoit sorcier. On le fut donc dénoncer aux Magistrats, lesquels n'étant pas mieux versez que ceux qui l'accusoient dans ce genre de divertissement, résolurent de decreter contre lui. Cependant avant que de le faire, ils en confererent avec Mr. Dumont Colonel d'un Regiment Suisse, qui servoit en France, lequel se moquant de leur simplicité, leur dit qu'il n'y avoit point de sor-

ſortilege à cela, & que s'ils avoient été à Peris, ou ſeulement dans une des bonnes Villes du Royaume, ils ſçauroient qu'il n'y avoit rien de ſi ordinaire. Monſieur Dumont étoit aſſez railleur naturellement, & les Magiſtrats s'imaginant qu'il les vouloit joüer, ne s'arrêterent pas tellement à ce qu'il leur diſoit, qu'ils n'ordonnaſſent qu'il an ſeroit informé. Ils entendirent des témoins; & ayant rapporté qu'ils avoient oüi parler de petites Figures, & que ce ne pouvoit être autre choſe que des diables, ils decreterent contre Brioché. Ils porterent la Sentence à Mr. Dumont, lequel leur dit qu'ils alloient ſe faire moquer d'eux, & qu'il en avoit du regret, pour l'intereſt qu'il prenoit en la patrie. Mais ne les ayant pû déſabuſer, il fut obligé de changer de diſcours; & leur dit, que s'il ne leur avoit pas avoüé la choſe d'abord, ce n'étoit que parce qu'il avoit vû qu'ils s'alloient engager dans une méchante affaire: qu'outre que Brioché étoit François, nation qui eſt aujourd'hui en ſi grande eſtime, qu'on devoit bien prendre garde à ne ſe pas faire d'affaire avec elle, il avoit parmi les Marionnettes quantité de Princes & de

Prin-

Princesses de toute sorte de Païs, qu'il ne pouvoit dire quelle relation il avoit avec toutes ces Puissances ; cependant qu'il falloit qu'elle fût grande, puisqu'elles lui promettoient de les faire monter sur le Theatre ; & qu'en un mot ils alloient peut-être faire une furieuse affaire à leur Canton : qu'il ne leur en disoit pas davantage, que c'étoit à eux à y penser ; mais qu'en matiere d'interest de Princes & de Princesses, on ne pouvoit avoir trop de précaution. Ce discours prononcé avec un serieux surprenant, toucha ces Magistrats : Ils dirent à Mr. Dumont, que ce qu'il venoit de leur dire, meritoit bien qu'ils y fissent réflexion ; qu'ils alloient s'assembler pour voir ce qu'ils avoient à faire, avant que de passer outre, & qu'ils le prioient de leur continuer ses bons avis. En effet, ils tinrent conseil là-dessus ; & ayant tous été d'un même sentiment, sçavoir qu'il ne falloit point se faire d'affaire mal-à-propos, ils députerent à Mr. Dumont, pour lui dire qu'ils se contentoient de bannir Brioché, pourvû qu'il payât les frais qui avoient été faits contre lui. Mr. Dumont se chargea de lui en faire la proposition : mais Brio-

Brioché n'y voulant point entendre, Mr. Dumont dit aux Magistrats, que puisqu'il ne se rendoit pas à la raison, il falloit qu'ils dépoüillassent ses Marionnettes: que quelque affinité qu'il eût avec les Puissances, elles entendoient qu'il satisfist à la Justice; & que ne le voulant pas faire, tout leur ressentiment tomberoit sur lui. Ils trouverent cela le plus juste du monde; les Marionnettes furent dépoüillées, & Brioché eut la peine de leur faire d'autres habits, avant que de les faire paroître en Flandres, où il avoit dessein d'aller avant que de s'en retourner à Paris. Quoi-que Mr. Dumont ne lui eût point rendu de méchant service, ainsi qu'on peut juger par ce que je viens de dire; neanmoins ne pouvant s'ôter de la tête que cela ne fût, il lui fit une piece sanglante, dont je puis parler, puisque j'y étois present. Mr. Dumont avoit été long-temps en garnison à Bergues; & y ayant fait une Maîtresse, l'envie lui prit de la venir voir a Dunkerque, où elle étoit. Il se rendit secrettement dans la Ville; & y faisant quelque séjour *incognito*, sa Maîtresse l'obligea d'aller aux Marionnettes, sous promesse qu'elle lui

lui fit de le déguiser si bien, qu'il ne seroit point reconnu. Il eut de la peine à lui accorder ce qu'elle lui demandoit ; mais étant bien difficile de rien refuser à ce qu'on aime, il se laissà travestir en Bourgeois, & se mît dans un coin avec elle, cette Fille ayant fait accroire à ceux qu'elle connoissoit, que c'étoit un des amis de son pere. Brioché étant venu sur le Theatre avec Polichinel, & ayant jetté les yeux a droit & à gauche, le reconnut, quoi-qu'il fist ce qu'il pût pour se cacher ; & en même temps il fit dire à Polichinel : *Grande trahison en Espagne, grande trahison en Allemagne, grande trahison en Angleterre, grande trahison en Portugal, grande trahison en Italie, & enfin grande trahison en Flandres.* A ces mots il prît la parole, & lui dit qu'il prît bien garde à ne pas découvrir par son indiscretion ce qui se passoit dans l'Europe. Mais Polichinel continuant de nommer tous les autres Etats, on ne sçavoit que dire de cette Piece, aucune autre n'ayant jamais commencé de la sorte, quand on en vit tout d'un coup le dénoüement. Brioché reprit la parole, & dit à Polichinel, que puisqu'il avoit une si gran-
de

de démangeaison de parler, il lui en donnoit la permission, pourvû que du monis il n'allât pas dire que Monsieur Dumont Colonel Suisse, étoit là déguisé en Bourgeois avec sa Maîtresse. Comme il y avoit des Officiers presens, à qui son visage n'étoit pas inconnu, ils jetterent les yeux de tous côtez, pour voir ce que Brioché vouloit dire : cependant Mr Dumont aida encore lui-même à se faire reconnoître; il eut tant de confusion de se voir surpris en cet état, qu'il voulut se cacher : mais un qui le connoissoit plus particulierement que les autres, lui fit ôter son chapeau qu'il mettoit devant ses yeux; de sorte qu'il lui fut inutile de se cacher davantage. S'il eut quelque confusion, sa Maîresse eut lieu d'en avoir plus que lui; elle abaissa ses coeffes en même temps, & elle fut fort heureuse d'avoir ce remede. Cela fut cause que la Comedie fut interrompuë. Mr Dumont lui jura à l'oreille qu'il la vengeroit : mais Brioché ne lui en donna pas le tems, il sortit de la Ville le jour même; & s'étant retiré à Paris, il se mit à couvert de son ressentiment. Je souhaite que cette Histoire vous ait assez
diverti

diverti, pour ne vous pas paroître trop longue; elle est cause que je vas finir ma Lettre, aprés que je vous aurai dit qu'il s'éleve un Auteur nouveau, qui ira bien loin, s'il prend pour maxime, que c'est particulierement l'imitation qui fait plaisir dans les Spectacles: plus les portraits qu'on y fait voir son ressemblans, plus ils sont agreables.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
Art. Poet. *D'un pinceau délicat l'artifice agreable*
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour vous charmer, la Tragedie en pleurs
D'OEdipe tout sanglant fit parler les douleurs;
D'Oreste parricide exprima les allarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

La ressemblance est ce qui manque dans ses Pieces. Vous vous doutez bien, je pense, de qui je veux parler. Adieu. *Post prandium sta; post cœnam ambula.*

Je suis, &c.

J'ai

J'ay oublié de vous parler dans cette Lettre du Recueil alphabetique des Divinations que vous allez lire. Quoyque vous l'ayez déja vû autrefois, je vous prie de l'examiner encore : vous y trouverez quelques nouveautez qui le rendent un peu different du premier. Je vous l'envoye, afin que vous m'en disiez vostre avis. Et si vous sçavez quelque espece de Divination dont je ne parle point, & que j'y puisse ajouster, vous m'obligerez beaucoup, si vous voulez bien m'en faire part. Lisez, je vous prie, ce Traité dans le même esprit que je l'ay fait ; c'est-à-dire, avec indignation contre ceux qui ont inventé ou pratiqué tout ce que vous y trouverez de superstitieux.

Aëromancie. On entend par ce mot toutes les Divinations qui se font par la consideration de tout ce qui se passe dans l'air ; comme par les spectres qui y paroissent, par les tonnerres qui s'y font entendre, par les méteores extraordinaires qu'on y remarque, ou par les Oiseaux qu'on y voit voler.

Aitomancie. Divination qu'on tire des Plongeons. On prétend que quand ils quittent la mer, c'est un signe de calme

 & de

& de bonace. On tire le même prognostic du nid des Alcions sur la mer.

Alectriomancie. Cette Divination se pratiquoit par le moyen d'un Coq, qui mangeoit des grains de bled posez sur les lettres de l'Alphabet. Voicy en quoy consistoit la cérémonie de cette superstition. On divisoit un certain lieu en parties égales, & sur chacune de ces parties on écrivoit une lettre de l'Alphabet : ensuite, aprés avoir mis un grain de bled sur chaque lettre, on faisoit entrer un Coq, & on prenoit garde aux lettres dont il avoit premierement avallé les grains : puis on tiroit des conjectures. L'Empereur Valens se servit de cette Divination, pour connoistre celuy qui luy devoit succeder, afin de s'en défaire : Et parce que le Coq avoit mangé les grains qui s'estoient trouvez sur ces quatre lettres T. E. O. D. il fit mourir tous ceux qui s'appelloient *Theodose*, *Theodore*, *Theodate*, *Theodule*, *& Theodite*. Il eut cependant, malgré ses cruelles précautions, Theodose le Grand pour Successeur. Car *quelques précautions jalouses que prenne un Prince, il ne peut jamais faire périr celuy qui luy succedera*, disoit Trajan.

Alo-

Alomancie. Divination par le Sel. Elle est encore en usage à present. Bien des gens regardent une saliere renversée comme un tres-mauvais augure. Les anciens Payens ont été les Auteurs de cette superstition ; Ils croyoient que le sel estoit sacré & divin. Voici une Remarque fort curieuse qu'a fait Monsieur Dacier sur cette matiere, dans l'explication de l'Ode 16. du Livre second d'Horace.
Les Anciens croyoient que le Sel étoit “
sacré ; c'est pourquoy Homere l'a ap- “
pellé divin, & Platon, θεοφιλὲς σῶμα “
Ils sanctifioient même leurs tables par “
les salieres. Arnobe, *Sacras facitis men-* “
sas salinorum appositu & simulacris Deo- “
rum. Vous sanctifiez vos tables en y “
mettant les saliers & les statuës des “
Dieux. De là vient que si on avoit ou- “
blié de mettre la saliere, la table étoit “
prophanée, & l'on estoit menacé de “
quelque malheur ; aussi-bien que quand “
on la laissoit sur la table, & qu'on s'en- “
dormoit avant que de l'avoir serrée. “
Festus rapporte sur ce sujet l'histoire “
d'un Potier, qui fut puni tres-severe- “
ment de la même faute. Car s'étant mis “
à table avec ses amis prés de la fournaise “
toute allumée, & s'étant enfin endormi “

jamais sur leurs tables, parce qu'ils prétendoient que c'estoit l'écume de leur grand ennemy Typhon.

Alphitomancie. Elle se faisoit par l'orge, le froment, ou par la farine dont on se servoit dans les Sacrifices.

Alveromancie. C'étoit à peu prés la mesme chose que l'Alphitomancie. Elle servoit à découvrir les larcins des Esclaves soupçonnez. Pour la pratiquer, on les menoit aux Prestres, qui leur donnoient une crouste de pain enchantée, laquelle leur demeurant dans la gorge, étoit une marque qu'ils étoient coupables du larcin dont on les soupçonnoit. C'est ce qui donna occasion à un Ancien de dire voyant quelqu'un qui mangeoit toute la croûte de pain, que c'étoit pour prouver qu'il estoit homme de bien. L'art de deviner, dont se servit Esope en bûvant, & en faisant boire de l'eau chaude à ceux qui estoient soupçonnez avec luy d'avoir mangé les figues de son Maistre, estoit une Divination bien plus naturelle.

Amniomancie. C'est une Divination que les Sages-Femmes ont introduite, pour connoistre la fortune de l'enfant qui vient de naistre, par la consideration

de la membrane que les Grecs appellent *Amnios*, dont il est quelquefois revêtu. Cette superstition a donné lieu au Proverbe qui est icy en usage, quand pour témoigner qu'un homme a du bonheur, on dit qu'il est né coëffé. Chez les Romains les Avocats achetoient bien cette coëffé, se persuadant qu'elle estoit d'un grand secours pour gagner les causes qu'on plaidoit. Monsieur Naudé nous apprend dans son Apologie des grands Hommes accusez de Magie, qu'il y a des Superstitieux qui prétendent que les enfans qui naissent aux jours des Quatre-Temps, apportent ordinairement leurs coëffes avec eux.

Anagrammatisme. Elle se fait en cherchant dans les lettres d'un nom quelque chose qui doive arriver à celuy dont on fait l'Anagramme; comme on prétend qu'il arriva à un nommé André Pujon, qui fut pendu à Rion, aprés qu'on eut trouvé dans son nom ces trois mots, *pendu à Rion*. Colletet dit plaisamment contre les Faiseurs d'Anagrammes:

Et sur Parnasse nous tenons,
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Antro-

Antropomancie. Cette Divination consistoit dans l'inspection des entrailles des hommes immolez. Heliogabale & Julien l'Apostat la pratiquoient, si nous en croyons quelques Historiens. Aprés la mort de celuy-cy, on trouva dans des caves, dans des puits, & dans d'autres lieux secrets du Palais d'Antioche, plusieurs corps d'hommes égorgez, ausquels on avoit arraché les entrailles. Il avoit fait bâtir dans la Ville de Carres un Temple, dont l'entrée étoit connuë à luy seul, & aux Ministres de sa cruauté ; c'estoit là qu'il faisoit ses sacrifices de corps humains, pour en contempler les entrailles. Peu de temps aprés sa mort, on trouva dans ce Temple le corps tout frais d'une femme fenduë depuis la poitrine jusqu'au ventre, & penduë par les cheveux à une potence.

Apantomancie. Divination par les choses qu'on rencontre. Mr. Gassendy parlant de Ticho-Brahé dans la vie qu'il en a fait, dit que si ce sçavant Homme rencontroit en sortant de chez-lui une vieille, ou un liévre, il prenoit cette rencontre à mauvaise augure, & retournoit dans sa maison. On apprend dans Horace, Livre 3. Ode 27. que c'estoit un pré-

sage funeste de rencontrer une chienne pleine, ou une louve rousse, ou un renard, &c. sur son chemin. Saint Basile *in cap. 2. Isa.* se plaint de gens qui se détournoient de leur chemin, ou mesme qui se bouchoient les yeux lorsqu'ils rencontroient un chat, ou qu'un chien venoit à montrer sa tête. S. Jean Chrysostome *Homil. 21. ad pop. Antioch.* remontre aussi ceux d'entre les Habitans d'Antioche, qui prenoient pour un mauvais présahe pour toute la journée de rencontrer une fille le matin, & pour un fort bon s'ils rencontroient une courtisane. M. T. 178. On trouve aussi *Epist. 65* dans une Lettre de Pierre de Blois Archidiacre de Batte à un de ses amis sur ces superstitions, que des Superstitieux de son temps estoient saisis d'horreur, lorsqu'ils trouvoient dans leur chemin un liévre, ou une femme échevelée, ou un Moine ; mais qu'au contraire, ils s'attendoient à recevoir une visite qui leur seroit plaisir, s'ils rencontroient un loup, ou un pigeon, ou un bossu, ou un l'épreux. id. c. id. Le Comte d'Armagnac prenoit pour mauvais présage *Matth. Vie de Louys XI.* la rencontre d'un Anglois.

Arcomancie. Elle se faisoit par la consideration des nuées.

Arith-

Arithmancie. Elle consistoit à examiner les nombres. Les Grecs prétendoient que la victoire estoit pour celuy dont le nom contenoit un plus grand nombre de lettres ; & qu'à cause de cet avantage, Hector fut vaincu par Achille. Mais pourquoy le mesme Hector, dont le nom Grec ne contient que cinq lettres, fut-il victorieux de Patrocles, dont le nom en contient neuf ?

Aruspicine. Ce mot vient des mots Latins *ara*, & *inspicio* ; parce que cette Divination consistoit dans la consideration des entrailles des hosties. Elle en comprenoit d'autres, dont je parleray dans la suite. Les Anciens pratiquoient souvent cette maniere de deviner, quoiqu'il soit tres-vray que c'étoit un grand abus, & que tout ce qu'on peut accorder à la cabale de ces fameux Aruspices, c'est qu'ils pouvoient avoir par l'inspection des entrailles des Animaux, quelque legere connoissance des qualitez de l'air, des eaux, ou de la terre qu'ils habitoient ; mais le Peuple qui aime de l'extraordinaire, ne s'en tenoit pas là : on prétendoit qu'ils avoient la connoissance de l'avenir par la mesme inspection ; on croyoit que les entrailles

d'un veau apprenoient mieux le temps auquel il falloit donner bataille, que la capacité d'un Annibal; comme ce grand Capitaine le reprocha au Roy Prusias. On estoit si persuadé de la verité de ces sortes de prédictions, que cette persuasion ne servit pas peu à Agesilaüs pour encourager ses troupes, qui estoient intimidées par le grand nombre des ennemis qu'il leur falloit combattre. Voicy l'artifice dont se servit cet habile Capitaine, ainsi que nous le rapporte Plutarque dans ses Oeuvres Morales. Il écrivit à l'envers dans sa main gauche ce mot, *Victoire*; & prenant des mains du Devin le foye d'une beste qu'on venoit d'immoler pour le succés de ses armes, il le mit dans cette mesme main : puis faisant semblant de faire quelque profonde réfléxion, jusqu'à ce que les caracteres des lettres pûssent estre imprimez sur la superficie du foye, il le montra ensuite à ses soldats, comme un présage que les Dieux leur accorderoient la victoire : ce qui leur rendit le courage qu'ils avoient perdu. On dit que les Hetruriens inventerent cette Divination Aruspicine.

Cic. l. 1. de devinat.

Aspidomancie. Divination pratiquée aux

aux Indes, & dont nous apprenons les usages dans les Relations de la Floride.

Astralagomancie. Elle se pratique par une espece de sort avec de petits bâtons, ou des dez, ou des tablettes écrites & jettées en l'air.

Astrologie judiciaire. Elle prétend faire connoistre comme necessaires les évenemens futurs & contingens par l'inspection des Astres, & sur des principes variables ; comme je l'ay déja fait voir dans un Entretien contre cette superstitieuse science. Voicy dix Vers de Monsieur D. G. qu'on peut y ajouster :

Scrutateurs des choses futures,
Curieux des Secrets divins,
Ne consultez plus les Devins
Pour apprendre vos avantures.
L'art est faux & pernicieux,
Qui dans les grands chiffres des Cieux
Croit découvrir nos destinées ;
Dieu seul comme Roy des humains,
Tient le compte de nos années,
Et le destin du monde est l'œuvre de ses mains.

Astronomie. Elle prétend par des prin-

cipes universaux & invariables faire connoistre la révolution des Saisons, le cours des Astres, leurs stations, rétrogradations, aspects, conjonctions, &c.

Augure. Cette sorte de Divination se pratiquoit en remarquant le vol, le chant, & la maniere de manger des oiseaux. Elle à esté particulierement défenduë par l'Ecriture-sainte. *Levit*. 19. *Deut*. 18. *Jeremie* 27. *Isaie* 2. Les anciens Payens estoient si fort attachez aux Augures, qu'ils n'osoient presque rien entreprendre ny en public, ny en particulier, sans les avoir consultez. *Apud antiquos, non solum publicè, sed etiam privatim, nihil gerebatur, nisi auspicio prius sumpto.* Lisez Monsieur T. p. 167. Mais il s'est tousjours trouvé entre les Peuples superstitieux quelques grands Hommes, qui se sont mocquez des sottises du vulgaire. Nous en avons un exemple dans Valere Maxime au sujet de cette Divination; le voici. Publius Claudius étant prest de donner un combat sur la Mer, du temps de la premiere guerre Punique, eut recours aux Devins, selon la coûtume: mais celuy qui nourrissoit les Poussins dont on tiroit les Augures pour décider sur les affaires les

Val. Max. l. 1. *c.* 1.

1. *c.* 6

plus

plus importantes, l'avertit, comme d'un tres-mauvais présage, qu'ils ne vouloient pas sortir de leur cage pour venir manger. Claudius se mettant en colere, les fit jetter dans la mer, en disant: *Puisqu'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* Polydore Virgile nous apprend sur la même matiere une Histoire qui n'est pas moins agreable que celle de Valere Maxime. Un Juif, dit-il, nommé Mossolame, étant dans une Armée, & ayant entendu qu'un Augure avoit commandé de s'arrêter pour considerer un oiseau qui voloit, il le tua, sans rien dire, d'un coup de fléche; & voyant que le Devin, & plusieurs autres se fâchoient contre lui, il leur dit: « Pourquoi vous mettez-vous en colere? Dites-moi, je vous prie, comment cet oiseau eût-il pû prédire le succés de nôtre voyage, puisqu'il ignoroit sa propre fortune? Voilà de quelle maniere on devroit combattre ces sortes d'abus, en s'en mocquant; parce qu'en les combattant d'une maniere serieuse, on leur donne plus de poids qu'ils n'en ont par eux-mêmes. Ce sont des erreurs de l'esprit de l'homme si ridicules, qu'elles ne meritent que du mépris. Socrate se moqua

qua auſſi agreablement que Claudius & Moſſolame, d'un prétendu mauvais préſage qu'on vouloit tirer, de ce que ſes ſouliers avoient été rongez par des ſouris: Il y auroit bien plûtôt dequoi s'étonner, leur dit-il; ſi mes ſouliers avoient rongé ſes ſouris. Il faut remarquer que ce préſage étoit un Augure, quoi qu'il fût tiré des ſouris; parce que l'on a pris le môt, *Augure*, pour toutes ſortes de Divinations, ou conjectures. *O mea ſemper fruſtra veriſſima Auguria rerum futurarum*! dit Ciceron. Il faut lire là-deſſus Feſtus Pompeius, avec les ſçavantes Remarques de Mr. Dacier ſur cet Auteur. La raillerie de Socrate me fait reſſouvenir de celle-ci rapportée par Quintilien. Ceux de Tarragonne ayant envoyé à l'Empereur Auguſte des Ambaſſadeurs, pour luy apprendre comme un bon préſage, qu'un palmier étoit né ſur l'Autel du Temple qu'ils lui avoient fait bâtir: Ce Prince leur répondit en ſe moquant, qu'il voyoit bien qu'on ne faiſoit gueres brûler de Victimes ſur cet Autel.

Axinomancie. Une hache, ou une coignée étoit l'inſtrument de cette Divination. On la fichoit dans un pieu rond,

& en obſervant ſon branle & ſon mouvement, on croyoit connoître les auteurs des larcins, ou autres crimes. On s'en ſervoit d'une autre maniere, ſelon Pline, pour connoître les choſes futures.

Biaſtomancie. C'eſt le mauvais préſage qu'on tire du cry ou de la vûë des Hibous, ou Chat-huans.

Blefaromancie. Divination en remarquant le mouvement des paupieres. L'Hiſtoire des Incas obſerve que ceux du Perou prennent à bon augure le tremblement de la paupiere d'enhaut.

Botanomancie. Pour pratiquer cette Divination, on ſe ſervoit d'herbes, particulierement de la ſauge, en écrivant ſur leurs feüilles les demandes & les noms de ceux qui ſouhaitoient ſçavoir l'avenir: puis on les expoſoit aux vents, & on remarquoit celles qui n'avoient point changé de place.

Brecomancie. Divination, ou Augure, en remarquant la pluye. Mr. de la Motte le Vayer, dit *t.* 11. que les Turcs croyent que c'eſt un bon préſage pour eux, ſi la pluye les ſurprend en ſortant de leurs logis.

Cabale. Science occulte, ou doctrine my-

mysterieuse des Rabins. On divise cette science en trois parties, que l'on nomme *Gametria*, *Notarica* & *Themeura*. La Gametrie se pratique en expliquant la transposition des lettres d'un mot : Par exemple, il est dit dans l'Exode, *Pracedet te Malachi (id est Angelus meus.)* Les Cabalistes trouvent que cet Ange est *S. Michel*, parce que les lettres du mot, *Malachi*, étant transposées, font le mot, *Michaël.* La Notatique fait de chaque lettre un mot entier, ou explique un mot par un autre, qui contient le même nombre : Par exemple, on lit dans le Pseaume 3. ces mots, *Multi insurgunt in me.* Parce que le mot Hebreu qui signifie, *Multi*, est composé d'un R. d'un B. d'un I. & d'un M. De là les Cabalistes conjecturent, que ces gens sont les Romains, les Babiloniens, les Ioniens, & les Medes. L'art Themeura consiste dans le changement des lettres que l'on fait équivalentes dans de certaines combinaisons. Cette science dans ses trois parties n'est qu'un amusement de petits Esprits, faiseurs d'Acrostiches, &c. puisque dans un même mot on peut trouver differentes explications ; par exemple,

exemple, au lieu de *Michael*, on peut lire *Chamiel*, *Kimael*, *&c.* c'est-à-dire; Ange de feu, Ange de playes, &c. Et par les quatre lettres R. B. I. M. on peut entendre les Rabins, les Bactriens, les Iduméens, & les Moabites. Lisez le Pere Kirker dans le 2. Tome de son Oedipus Ægyptiacus.

Capnomantie. Cette Divination consideroit les fumées des Sacrifices & des buchers, leurs tours, leurs élevations, leurs mouvemens droits, ou obliques, & leurs odeurs. Theophilacte dit sur Osée, que les Juifs remarquoient la fumée des Sacrifices, en considerant si elle montoit droit, ou non. Stace parlant du Devin Tiresias, qui consideroit la fumée d'un Sacrifice, dit qu'il embrassoit les feux qui couronnoient les Autels, & qu'avec un visage enflammé il humoit la vapeur qui faisoit prophetiser.

L. 10. Theb.

Ille coronatos jamdudum amplectitur ignes,
Fatidicum sorbens vultu flagrante vaporem.

Catoptromancie. Cette Divination consistoit à faire remarquer par un petit enfant

enfant dans un miroir ce qu'on vouloit sçavoir. Spartien dit, que Julien s'en servoit. *Carmina prophana incantaverunt, & ea quæ ad speculum dicunt fieri, in quo pueri præligatis oculis incantando futura respicere dicuntur.* Si nous en voulons croire Cælius, & le Loyer, Pythagore prévoyoit l'avenir en exposant à la Lune un miroir concave, sur lequel il avoit écrit quelques caractéres avec du sang humain. A Porta nous veut persuader en sa Magie naturelle, que François I. faisant la guerre à Charles-Quint, un Magicien faisoit sçavoir aux Parisiens ce qui se passoit à Milan, en écrivant sur un miroir ce qu'il vouloit qu'ils apprissent. & l'exposant à la Lune; de sorte qu'on lisoit en cet Astre ce qui étoit écrit sur le miroir. Je ne sçai s'il y aura beaucoup de gens qui croiront cette Histoire. Pour moi, quand je considere l'inconstance & le changement continuel de la Lune, j'ai de la peine à croire qu'elle soit assez fidéle pour faire part d'un secret seulement à celui à qui on veut qu'elle le confie. Cette réflexion est une plaisanterie, me dira-t-on: mais pourquoi ne pas plaisanter sur des histoires si plai-

ſantes & ſi badines ?

Caſtronomancie. On pratiquoit cette Divination en prononçant certaines paroles entre les dents, au deſſus d'un verre plein d'eau, & avec un cierge allumé.

Cephalaionomancie. Pour pratiquer cette Divination, on mettoit la tête d'un âne rôtir ſur les charbons ardens, en prononçant quelques parolcs deſſus. Si les mâchoires de cette tête ſe remuoient, & ſi les dents faiſoient du bruit, on tenoit pour auteur du malefice celui qui étoit ſoupçonné. Les Allemans ſe ſervoient ſouvent de cette Divination, auſſi-bien que les Juifs: c'eſt pourquoi Appion & Tacite reprochoient à ceux-ci, qu'ils adoroient la tête d'un âne. Les Lombards ſe ſervoient d'une tête de chévre pour cette ſuperſtition.

Ceromancie. Cette Divination conſiſtoit dans la conſideration des differentes figures de la cire fonduë & jettée dans l'eau.

Chiromancie, ou *Chiromance.* (Monſieur d'Ablancourt dit le premier, & Monſieur de la Chambre le ſecond,) c'eſt une Divination par l'inſpection de

la

la main. Que de Chiromanciens, qui n'exercent cette superstition que pour faire trafic de galanterie!

Clidomancie. Pour mettre cette Divination en usage, on attachoit étroitement une clef sur la premiere page de l'Evangile de saint Jean, de telle sorte que l'anneau de cette clef paroissoit en dehors : puis on faisoit mettre sur cet anneau les doigts de ceux qui s'informoient de quelque chose; & aprés avoir prononcé quelques paroles, & exprimé le nom de celui qui étoit soupçonné; s'il étoit innocent, la clef (à ce qu'on dit) demeuroit immobile; mais s'il étoit coupable, la clef tournoit d'elle-même avec une telle violence, qu'elle rompoit la ficelle qui la tenoit attachée au Livre. Quelle impieté, de prophaner l'Ecriture-sainte, ce Livre divin, par des superstitions si ridicules!

Cleromancie. C'est à peu prés la même chose que l'Astragalomancie.

Coscinomancie. C'est ce qui s'appelle tourner le sas. Cette Divination étoit fort en usage chez les Anciens; & c'est ce qui a donné lieu au Proverbe Latin, *Cribro divinare.* Lucien en parle, & Theocrite. Je me suis trouvé un jour dans

dans une maison à Bourges, dans le temps qu'on pratiquoit cette sorte de Divination, pour sçavoir si une Servante avoit dérobé quelque vaisselle d'argent que l'on ne pouvoit trouver. Pour tourner le sas, on ficha des ciseaux dans son chassis: puis deux personnes le tenant suspendu en l'air, chacun sur un de leur poûce mis sous chaque anneau des ciseaux, prononçoient quelques paroles avec le nom de la Servante, prétendant que si ce cas tournoit, elle étoit coupable. Le sas tourna; & cependant la Servante se trouva dans la suite tres-innocente du larcin dont on la soupçonnoit.

Cromniomancie. C'est une superstition assez commune en Allemagne, quand les filles veulent sçavoir, entre ceux qui les recherchent en mariage, le nom de celui qu'elles doivent épouser. Pour la pratiquer, elles portent un certain jour de l'année des oignons dans un certain lieu, aprés avoir écrit sur leurs écorces les noms de leurs Amans; & se persuadent que l'oignon qui germera le premier, portera le nom de celui qu'elles auront pour époux.

Cristallomancie. C'est une Divination par

par le moyen de quelques vaisseaux cilindriques faits de cristal, qu'on prétendoit devoir répondre à ceux qui les consultoient.

Crithomancie. Cette Divination est fondée sur les gâteaux, dont on se servoit dans les Sacrifices.

Cubomancie. Divination par le dez.

Dactilomancie. Divination par des anneaux enchantez. L'anneau de Gigés étoit apparemment de ce nombre. Bodin parle d'une Sorciere Italienne, qui étant à Paris en 1562. devinoit ce qu'on demandoit, en suspendant un anneau sur un verre d'eau, & marmotant *je ne* sçai quelles paroles; mais il remarque que bien des gens y furent trompez. Mr. Thiers dit, qu'il y en a qui prétendent faire sonner l'heure avec une bague suspenduë dans un verre par le moyen d'un filet; à cause, disent-ils, qu'il y a du rapport entre le mouvement du Soleil, & le battement de l'artere qui fait mouvoir le filet; comme si ce filet sçavoit s'il faut sonner, par exemple, une heure, ou treize heures aprés midi; cette diversité de compter les heures étant purement arbitraire, puisqu'en France on compte une heure, deux heures,

heures, trois heures, &c. aprés midi, & qu'en Italie on compte treize heures, quatorze heures, quinze heures, &c. De plus, quand même la bague suspenduë devroit marquer l'heure, elle ne pourroit pas le faire naturellement, en frappant plusieurs coups contre le verre dans lequel elle est suspenduë; parce que le partage des heures du jour en douze, ou en vingt-quatre heures, est vne chose d'institution humaine.

Daphnomancie. Divination par le laurier. S'il petilloit en brûlant, c'étoit un bon signe;& au contraire mauvais signe, s'il ne petilloit pas. On appelloit le laurier, *Symbolum divinationis.*

Demonomancie. C'étoient les réponses que les démons rendoient, à ce qu'on dit, dans des grottes, dans des statuës, dans des bois; ou par le moyen des bêtes, des femmes, & des hommes.

Extipicine. Divination par l'inspection de tous les membres de l'hostie.

Fabanomancie. C'étoit plûtôt une espece de Magie, que de Divination, pour chasser des maisons les phantômes, en jettant des féves avec quelques ridicules ceremonies.

Garosmancie. C'est une Divination qu'on

qu'on pratiquoit avec une phiole assez large, pleine d'eau, dans laquelle aprés quelques conjurations, on faisoit mirer un petit enfant, ou une femme grosse, qui disoit voir dans cette phiole des figures qui apprenoient ce qu'on souhaitoit sçavoir. Remarquez que c'étoit une femme grosse, ou un petit enfant ; c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus crédule & de plus susceptible des impressions qui se puissent faire dans l'imagination.

Geomance. Elle se fait par le moyen de certaines figures, & de certains points formez sur la terre. C'est une espece de Divination tres-superstitieuse, comme on le peut voir chez Peucer, Liv. 9. Chap. 6.

Hepatoscopie. Divination par l'inspection du foye d'une bête sacrifiée.

Hieroscopie. C'est l'observation des démarches des bêtes qu'on alloit sacrifier.

Hydromancie. Divination par leau, qui servoit à faire cuire les victimes. Virgile en parle au quatriéme Livre de l'Eneïde. De Lancre remarque huit sortes d'Hydromancie. La premiere, se fait avec une bague suspendüe par un fil

fil dans un verre plein d'eau, frappant les côtez de ce verre. La seconde, en jettant des pierres dans une eau dormante, & en observant les cercles qui se font autour de ces pierres. La troisiéme, en considerant la diverse agitation de la mer. La quatriéme, en remarquant la couleur des eaux. La cinquiéme, en prononçant certains mots sur une coupe pleine d'eau, & en observant si l'eau boüillante d'elle-mesme ne se répand point hors la coupe. La sixiéme se pratique chez ceux de Fez en Afrique ; ils versent de l'eau dans un verre, y mêlent une goutte d'huile ; & ensuite regardant dans ce verre, ils disent qu'ils y voyent des choses fort extraordinaires. La septiéme se pratique en Allemagne par les femmes, au rapport de Clement Alexandrin, quand elles prétendent connoistre l'avenir, en observant le bruit & les boüillons des vagues. La huitiéme se fait en jettant dans l'eau des boulles, sur lesquelles on a écrit les noms de ceux qu'on soupçonne de quelque larcin.

Ichthiomancie. Divination par l'inspection des entrailles des poissons.

Jeduimancie. Ce nom vient d'un ani-

mal appellé *Jeduin* , dont les os portez dans la bouche avec certaines ceremonies faiſoient deviner , ſi nous en voulons croire quelques Juifs.

Lampadomancie. Divination avec des chandelles.

Lecanomancie. Divination par le moyen d'un baſſin plein d'eau , dans lequel on a jetté des pierres précieuſes, ou des lames d'or & d'argent, ou du plomb fondu. Nicetas & Tacite parlent de cette Divination. Cedrenus dit que le Précepteur de l'Empereur Theophile s'en ſervoit. Elle eſt en uſage chez les Turcs. Strabon remarque, Liv. 6. Geogr. qu'elle eſtoit auſſi en uſage en Perſe.

Libanomancie. Divination par l'encens. Si aprés l'avoir jetté dans le feu, il en eſtoit conſumé , & réduit en une fumée d'agreable odeur , c'eſtoit bon ſigne ; mais c'eſtoit mauvais ſigne , ſi le contraire arrivoit.

Lithomancie. Divination par les pierres.

Logarithmancie. C'eſt une eſpece d'Arithmancie. On la pratique en convertiſſant les nombres en mots, & les mots en nombres.

Margaritonomancie. Divination par le moyen

moyen d'une perle, qui estant mise sur le foyer auprés du feu sous un pot, pendant qu'on prononce quelques paroles, bondit (à ce qu'on prétend) & perce le fonds du pot en sautant, si on exprime le nom de celuy qui a fait le larcin, dont on veut sçavoir l'auteur.

Meteorologie. Divination naturelle, qui consiste à connoître quand il se doit lever des tempêtes, des vents, &c. Cette Divination en comprend une autre fort superstitieuse, qui estoit en usage chez les Romains & chez les Grecs. Ceux-cy prenoient à bon augure le tonnerre qu'on entendoit du costé droit, ceux-là tiroient un heureux présage de celuy qui se faisoit entendre du costé gauche. Ceux de Thrace tiroient leurs fléches contre le Ciel lorsqu'il tonnoit, & le menaçoient avec impieté. Les Hurons du Canada se figurent le tonnerre comme un dangereux oiseau, qu'ils prient les François d'aller tuer. Je ne sçay si c'est par un principe de superstition que le Grand Cham de Tartarie refuse trois ans durant la dixme des troupeaux qui ont esté attaquez du tonnerre, & qu'il renonce à ses droits sur les marchandises d'un navire qui aura esté frappé du mesme

M.l.F.

Marc Polo.

mesme accident. Quoy qu'il en soit, on voit à present bien des gens qui ne peuvent se persuader que le tonnerre soit une chose naturelle ; mais au contraire, qui assûrent que c'est l'ouvrage des Sorciers. Les anciens Romains étoient aussi dans cette erreur ; il y en avoit qui assûroient que Numa Pompilius faisoit tomber souvent la foudre par ses sortileges, & que le Roy Tullus Hostilius fut frappé de foudre, parce que voulant imiter Numa, il n'observe pas entierement les ceremonies requises à ces invocations. Pour refuter cette ridicule opinion, il ne faut qu'envoyer ceux qui en sont prévenus à Pericles. Ce grand Capitaine voyant un jour que les Officiers & les Soldats de son Armée estoient épouvantez d'un coup de tonnerre qu'ils avoient entendu sur le point de donner bataille, il s'avisa de battre le fuzil à la veuë de toutes ses troupes, pour leur faire comprendre que ce qui s'estoit fait au Ciel, n'estoit autre chose que ce qu'il venoit de faire en leur presence.

Pline.

Molibdomancie. Divination par le plomb fondu, en remarquant ses figures lorsqu'il se fond.

Necromancie. Divination par le moyen

yen des esprits évoquez. On l'appelle *Horace.* encore *l'Art de Grimoire*, qu'on prétend *Seneque* avoir le pouvoir de rappeler du tombeau *Lucain.* les ames des défunts, pour apprendre d'elles ce qu'on desire sçavoir. Neron fit tous ses efforts pour avoir communication avec les ames qu'il évoquoit ; & n'en ayant pû venir à bout, il se mocqua de tout ce qu'on appelloit Magie. Alonso d'Aragon disoit de soy-même, qu'il estoit grand Negromancien, parce qu'il avoit accoûtumé de prendre conseil des morts ; ces morts étoient ses Livres. Cette Negromancie est la plus sûre, & celle que l'on ne condamnera jamais, comme la premiere dont je viens de parler, & contre laquelle Constantin fit une Loy, qui punissoit de mort ceux qui s'en servoient.

Neciomancie. Divination par les os & les nerfs des trepassez, & les cordes des *Lucain.* pendus.

Nicterimancie. C'est pour les Chauve-souris. On dit que quand elles volent loin des maisons, c'est une marque qu'il fera beau temps.

Niphetomancie. Divination pour la neige. On lit chez Peucer dans son Traité des Divinations, que Frederic III.

Duc de Saxe , jugeoit de la durée des neiges par le nombre des jours qui reſtoient depuis le premier jour qu'il avoit neigé , juſqu'à la nouvelle Lune ſuivante.

Oculinomancie. Cette Divination prétend découvrir un larron , en luy crevant , ou tournant l'œil , aprés que les Miniſtres de cette ſuperſtition en ont fait les ceremonies. De Lancre rapporte deux hiſtoires épouventables ſur ce ſujet dans ſon Traité de la Divination, où il a auſſi réduit par ordre alphabetique les differentes ſortes de Divinations qui ſont venuës à ſa connoiſſance. Je luy en ay ajouſté pluſieurs autres que l'on trouve icy, avec des particularitez également recherchées & curieuſes.

Oenomancie. Cette Divination conſiſtoit dans l'inſpection des liqueurs dont on ſe ſervoit pour les ſacrifices. En voicy un exemple tiré du 4. Livre de l'Eneïde de Virgile.

Vidit , thuricremis cùm dona imponeret aris ,
Horrendum dictu , latices nigreſcere ſacros ;
Fuſáque in obſcœnum ſe vertere vina cruorem.

Ololi-

Ololigmancie. Divination tirée du hurlement des chiens. Plutarque dit dans les Morales, que pendant qu'Aristodemus faisoit la guerre aux Messeniens estant arrivé un jour que les chiens hurloient comme des loups, & qu'autour de son Autel estoit crû de l'herbe qui s'appelle chien-dent, les Devins dirent que ces signes estoient d'un tres-mauvais présage; ce Roy entra dans un si grand desespoir qu'il se tua sur le champ.

Omancie. Divination par les œufs.

Omphalomancie. Divination dont se servent les Sages-Femmes en remarquant les nœuds qui se trouvent au nombril de l'enfant qui vient au monde, pour connoistre combien l'accouchée aura d'enfans dans la suite. Cette divination en comprend une autre pour connoistre par le moyen d'un fil, si une fille est Vierge. Catulle en parle dans les nôces de Pelée & de Thetis.

Non illam nutrix, orienti luce revisens.
Hesterno poterit filum circumdare collo.

Oneiropolie. Divination par les songes L'interpretation des songes n'est pas tousjours superstitieuse; puis qu'il y en

à qui viennent de Dieu, comme l'Ecriture Saint nous l'apprend, quand elle
Num. 12. „ dit : S'il se trouve quelque Prophete
„ chez vous, je luy parleray dans son
„ sommeil par quelque songe que je luy
„ envoieray. *Si quis fuerit inter vos Propheta Domini, apparebo, & per somnium ad illum loquar.* Dieu mesme nous instruit par les songes de ce qui doit arriver.
Job. 33. *Quando homines dormiunt in lectulo, tunc aperit aures virorum, & erudiens instruit eos disciplina.* Les songes interpretez par Joseph & par Daniel, prouvent encore que cette interpretation n'est pas toûjours condamnable : ajoûtez, que celle dont on se sert pour connoistre le temperament paroist si naturelle ; qu'on s'en peut servir quelquefois avec quelque sûreté. Il y a donc deux extremitez à éviter dans cette matiere ; celle des Epicuriens qui n'ajoûtoient aucune foy aux songes ; celle des Stoïciens qui pretendoient que nous n'en avions aucun qui n'eust quelque signification, & par consequent que nous les devions tous consulter. Il ne faut pas encore croire, comme Aristote, que tous les songes viennent de Dieu ; ou comme Platon, que tous les songes

viennent des demons. L'opinion d'Hipocrates est plus soustenable, quand il attribuë quelques songes à Dieu, & les autres aux causes naturelles. Celle de *S.* Gregoire est tres-vraye, & par consequent celle que je voudrois suivre preferablement à toutes les autres. Il dit l. 8. Moral. c. 13. & l. 4. Dialog. c. 48. qu'il y a des songes qui viennent de la nature, d'autres qui viennent de Dieu, & d'autres des demons.

Il est vray qu'il y a des songes qui viennent de la nature, & que l'on peut tirer quelque connoissance du temperament, en faisant attention sur les choses qu'on aura songée; mais il est vray aussi qu'il ne faut pas faire grand fonds sur cette connoissance; parce qu'il arrive quelquefois tant de choses differentes pendant la journée, & si opposées au temperament de celuy qui en a l'esprit rempli, qu'on n'en peut tirer aucune connoissance assurée. Un pituiteux, par exemple, qui ne devroit songer que des poissons, des eaux & des deluges, ne songera cependant que des combats & des carnages, parce qu'il aura esté present à quelque querelle, ou à quel-

que combat ; tant il est vrai que souvent les songes viennent de l'application aux choses passées, comme dit Salomon Eccles. 5. *Multas curas sequuntur somnia*. Ajoûtez à cela une remarque d'Olaüs Magnus. Il dit qu'il se trouve des poissons si grands, qu'étant morts & desseichez, on se peut loger fort commodement dans leur corps, & que ceux qui y demeurent font des songes qui ne representent que des tempestes & des naufrages. On lit la même remarque dans la description de l'Islande par Bleskenius. Peut on tirer de ces songes quelque connoissance du temperament de ceux qui les ont ? Il est vrai encore qu'il y a des songes que Dieu nous envoye ; mais ils sont tres-rares ; & par consequent il est tres-faux que tous nos songes viennent de Dieu. C'est une erreur condamnée par l'Ecriture en plusieurs endroits, quand elle défend d'observer les songes ; parce que s'ils venoient de Dieu, il ne nous les auroit envoyez que pour nous être de quelque usage ; & ainsi il ne nous auroit pas défendu de les observer. *Non inveniatur in te qui observet somnia* : Faites ensorte qu'il ne se trouve personne parmi

parmi vous, qui observe les songes, dit-il, Deuter. 18. Il condamne à la mort dans le 13. chap. du même livre ces Prophetes qui se servoient de la divination des songes pour tromper le peuple, sur ce que leurs predictions reüssissoient quelquefois. L'Ecriture met dans le 2. liv. des Paralipomenes ch. 33. entre les impietez de Manassés, celle de s'être arrêté aux songes. Enfin elle nous assure dans l'Ecclesiastique, c. 34. que c'est comme s'amuser à vouloir embrasser son ombre, ou à suivre le vent, que de s'attacher à ces fausses visions. *Quasi qui apprehendit umbram & persequitur ventum.* Je conseille toûjours à ceux qui nous objectent en faveur de la superstition dont je parle, les songes de Daniel, de Joseph, &c. de lire les sept premiers versets de ce chapitre de l'Ecclesiaste; parce qu'ils y trouvent la solution de leurs objections. Il est donc constant qu'il y a des songes qui ne sont pas envoyez de Dieu, & par consequent dont l'interpretation est vaine & superstitieuse. En effet, ne doit-on pas se mocquer d'un art qui n'a point de regles certaines? Ne voyons-nous pas que les plus grands Maîtres en celui

d'interpreter les songes ; au lieu d'avoir des regles certaines, se servent de moyens tout-à-fait differens, & qui se détruisent les uns les autres? Car les uns prétendent les expliquer par analogie ; c'est à dire, par le rapport qui se remarque entre la chose songée, & ce qu'on prétend qu'elle doit signifier ; les autres, comme Aristandre, & Artemidore veulent les interpreter en prenant un sens opposé à ce qu'ils semblent nous dire d'abord ; comme si l'on songe la mort, ils disent que c'est une marque de vie ; si l'on songe des richesses, que c'est un signe de pauvreté. De plus je trouve que c'est une espece de blasphéme d'attribuër tous les songes à Dieu. En effet, n'est-ce pas une impieté de dire, comme chez Dion Cassius liv. 41. qu'à cause que Cesar songe en Espagne qu'il commet une inceste avec sa mere, le Ciel lui promet par là l'Empire de la terre ; comme si Dieu n'eût pû faire sçavoir à Cesar ce qu'il prétendoit de lui, sans corrompre son imagination: Je ne parle pas des songes que les demons nous envoyent. Ces songes portent leur interpretation avec eux ; c'est à dire, que nous étant envoiez

par

par cet ennemi de nôtre salut, nous devons être persuadez que ce ne sont que comme des pierres de scandales, pour nous faire tomber dans le desordre.

Onichomancie. Divination par le moyen des ongles d'un enfant oint d'huile & de suye, & tourné vers le Soleil. Il y en a qui s'imaginent que les petites taches qui se forment sur les ongles, sont des marques de quelque faute qu'on a commise, & qui est grande, ou petite, selon la grandeur, ou la petitesse de ces tâches. Cette superstition nous vient des Payens, qui croyoient que le mensonge étoit toûjours suivi de quelque peine, comme d'une dent gâtée, d'un ongle marqué, de cheveux perdus, & autres choses semblables. Ovide n'ignoroit pas cet abus, quand il disoit Eleg. 3. l. 3. *Amor.*

Esse deos credam ne? fidem jurata fefellit,
Et facies illi, quæ fuit ante manet;
Quam longos habuit nondum perjura capillos,
Tam longos, postquam numina læsit, habet.

Theo-

Theocrite dit encore sur ce sujet dans „l'Idylle 9. Prens bien garde de ne pas fai- „re naître une enlevûre sur le bout de ta „langue c'est-à-dire : Prens bien garde „de ne pas mentir. Il dit aussi dans l'I- „dylle 10. Vous êtes si beau, qu'en vous „loüant, je ne ferai point naître de men- „songes sur le bout de mon nez.

Pagomancie. Divination par l'inspe-ction des fontaines & des puits. Elle étoit en usage chez les Egyptiens. Les anciens Allemans exposoient autrefois leurs enfans nouvellement nez sur le Rhin, se persuadant que s'ils étoient bâtards, ils seroient engloutis dans ses eaux, & que s'ils étoient legitimes, ils resteroient sur la superficie de l'eau. Claudien dit.

Et quos nascentes explorat gurgite Rhenus.

L'épreuve par l'eau, dont il est parlé dans la Republique des Lettres du mois d'Août 1686. est une espece de Pagomancie. Quelques Juges d'Allemagne pratiquent ainsi cette épreuve. Quand ils veulent connoître si une femme est coupable des sortileges dont on l'accuse, on lui ôte tous ses habits ; on lui lie la main droite avec le pied gauche,

&

& la main gauche avec le pied droit : puis on la jette dans l'eau ; & si elle n'enfonce point ; on la croit sorciere, & on la brûle.

Palomancie. Divination par de petits bâtons.

Parthenomancie. Divination chez les Anglois, par le moyen d'une Agate mise en poudre, & donnée à boire à une fille, pour connoître si elle est vierge. Lisez Guillaume en sa derniere Partie de l'Univers, Chap. 22.

Peratoscopie. Divination par l'inspection des choses extraordinaires qui apparoissent en l'air.

Phyllorodomancie. Divination par les feüilles de roses. Je rapporte ailleurs, qu'Anacreon dit, Ode 53. C'est la rose qui nous fait juger du suc- " cés de nos amours, par le bruit que " nous faisons avec ses feüilles, lorsque " nous les frapons sur nos mains. Quand " les Grecs vouloient juger du succés de leurs amours, ils fermoient une main; de sorte que du côté du poûce, il y avoit une cavité, sur laquelle ils étendoient une feuille de rose ; & aprés cela de l'autre main ils frappoient dessus : si cette feüille rendoit quelque son, c'étoit

toit un bon presage, selon eux ; mais c'en étoit un tres-mauvais, si elle n'en rendoit point. Cet usage nous est encore resté. Nous y en avons ajoûté d'autres pour avoir cette connoissance ; comme de se tirer les doigts, & plusieurs autres semblables puerilitez. L'amour est un enfant, qui fait faire bien des badineries pour lui plaire.

Physionomie. Divination par la consideration de l'habitude & de la couleur des membres du corps. Cette Divination n'est pas superstitieuse en tous ses principes. Saint Jerôme dit, que le visage est le miroir de l'ame, & que les yeux en gardant le silence, découvrent les secrets de l'esprit. *Speculum mentis est facies, & taciti oculi mentis fatentur arcana.* Les Anciens disoient en Proverbe : Le corps couvre & découvre l'homme ; on lit l'homme sur le visage. *Corpus hominem tegit & detegit. In facie legitur homo.* Il est vrai que les yeux peuvent souvent découvrir les mouvemens de l'esprit ; la colere les enflamme, le desir les avance, la crainte les retire, la honte les abbat, l'amour les adoucit : mais il est ridicule de dire avec Campanelle, Liv. *de Sensu rerum*

&

& Magia, que si on contrefait la mine de quelqu'un, & qu'on s'imagine avoir les cheveux, les yeux, le nez, & les autres parties du corps comme lui, on pourra connoître ses pensées par celles qu'on aura pendant ces singeries.

Pyromance. Divination par les flammes des victimes.

Rabdomancie. Divination par les verges, ou petits bâtons.

Saliation. Divination par le remuëment, ou par le tressaillement des yeux.

Salimancie. Divination par le sel mis dans la main d'un malade, pour sçavoir s'il mourra, ou non.

Sideromancie. Divination par les pailles jettées sur un fer ardent.

Skitoniskomancie. C'est le présage qu'on tire des chemises. Il y avoit des gens qui s'imaginoient qu'il leur arriveroit quelque malheur, ou qu'ils recevroient quelque fâcheuse nouvelle, s'ils mettoient leur chemise de travers le matin. Il est parlé de cet abus dans le Traité des Superstitions de Martin de Arles.

Spondanomancie. Divination par les cendres des Sacrifices. Sophocle les appelle, *in Oed. cinerem divinatorium.*

Ster-

Sternomancie. Divination par les demons dans les corps de possedez.

Stoichiomancie. Divination qui se pratiquoit à l'ouverture des Livres d'Homere & de Virgile, en faisant attention sur le premier Vers qui se presentoit à la vûë. Joseph Estienne dit, *in l.* 1. *Machab. c.* 3. *n.* 48. que les Juifs se servoient de cette Divination en ouvrant la Bible. On s'en est servi dans la suite en ouvrant le Nouveau Testament: ce qu'on appelloit, *Sortes Apostolorum.* L'Empereur Heraclius s'en est servi, selon Cedrenus. Saint Augustin improuve cet usage, Ep. 119. Januar. c. 120.

Stolisomancie. Divination par la maniere de s'habiller. Auguste se persuada qu'une sedition militaire lui avoit été prédite le matin, par la faute de celui qui lui avoit chaussé le soulier gauche autrement qu'il ne devoit.

Sycomancie. Divination par les feüilles de figuier.

Tieratoscopie. Divination par les prodiges & les monstres.

Thurifume. Divination par la fumée de l'encens.

Tyromance. Divination par le fromage.

Voilà

Voila toutes les Divinations que j'ai remarquées dans mes lectures. Je finis toutes ces Remarques avec cette penſée ſur l'avidité que l'homme a de ſçavoir l'avenir : Nous ne ſommes jamais chez “
nous, nous ſommes toûjours au-delà; “
le deſir, la crainte, l'eſperance nous “
portent vers l'avenir, & nous dérobent “
le ſentiment & la conſideration “
de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui “
ſera peut-être: & cependant le preſent “
étant bien plus certain que l'avenir, il “
merite premierement & beaucoup “
plus nôtre attention pour le regler. “

Adieu derechef. Je ſuis, &c.

F I N.

